

GEO HISTOIRE

HORS-SÉRIE

Elisabeth II

ET LA
GRANDE
SAGA DES
WINDSOR

- ◆ TV, tabloïds : l'impératrice de l'image
- ◆ Une dynastie dans les tempêtes
- ◆ Du drame d'Aberfan à la mort de Lady Di, les regrets d'une reine
- ◆ Charles III, le début d'une ère nouvelle ?





Survol en montgolfière
des Châteaux de la Loire

Toutes les
découvertes,
toutes les
émotions,
en toute
sérénité.

Balade en canoë
dans les Gorges du Tarn

Acap
adrénaline

Découvrez la France autrement.

Plus de 400 activités recommandées par

GEO

cap-adrenaline.com

Avis Vérifiés
★★★★★

Trustpilot
★★★★★



S O M M A I R E



Mirripix / Getty Images

Passionnée par la photo, la reine dégainait souvent son Leica M3. Parmi ses sujets favoris, les courses de chevaux.



nigmatique, insensible, pleine d'humour, hautaine, courageuse, avisée... tour à tour, tous les qualificatifs ont été employés pour décrire Elisabeth II, disparue le 8 septembre dernier. La souveraine, qui a régné sur le Royaume-Uni et le Commonwealth durant sept décennies, a accompagné toutes les grandes étapes de la construction du monde d'aujourd'hui, les Trente Glorieuses, la guerre froide, la fin de l'empire colonial, l'intégration de son pays à l'Europe – jusqu'au Brexit, l'effondrement du bloc de l'Est, le terrorisme, la pandémie de Covid-19, la guerre en Ukraine... Icône pop autant que chef d'Etat, elle a appris à jouer des médias, inspiré Warhol et les Sex Pistols et vu défiler quinze Premiers ministres – de Winston Churchill à Liz Truss, qu'elle a reçue pour sa nomination deux jours à peine avant sa mort. Comme la reine Victoria, avec qui elle aura eu en commun un long règne (soixante-trois ans pour sa bisaïeule), Elisabeth est arrivée sur le trône presque par hasard, puis a contribué à dessiner son époque. C'est son histoire et celle de sa famille, les Windsor, que ce numéro «collector», réédition du GEO Histoire de décembre 2020 revu, augmenté et mis à jour, vous invite à découvrir. ■

6 GÉNÉALOGIE

Bienvenue dans la famille royale

De George V, fondateur de la lignée, aux arrière-petits-enfants d'Elisabeth II, l'arbre généalogique des Windsor.

8 PANORAMA

Une dynastie dans les tempêtes du XX^e siècle

Crises politiques, scandales, guerres... Retour en images sur les événements qui ont marqué la monarchie britannique.

30 CHRONOLOGIE

Les Windsor, cent cinq ans de règne et toujours là !

Leur apparition en 1917, leur courage durant le Blitz, le sacre d'Elisabeth II en 1953 et le début du règne de Charles III... Les dates clés de la Royal Family.

32 LES ORIGINES

Au commencement, il y avait un château

Avant d'être le nom de la famille régnante, Windsor est le plus ancien palais royal d'Europe habité.

Le prince Charles et sa mère, la reine Elizabeth II, en 1969. Une photo prise lors du tournage de *A la maison avec les Windsor*, un documentaire qui dévoilait pour la première fois la vie intime de la famille royale.



S O M M A I R E

40 LE MODÈLE

Victoria, la reine devenue mythe

Comme sa descendante, Elisabeth II, la reine Victoria, par la longévité de son règne, incarna la puissance de son pays.

50 LA RUPTURE

D'une dynastie à l'autre

En 1917, en pleine guerre, George V prit la décision de renoncer au nom germanique de sa famille, Saxe-Cobourg-Gotha, pour le remplacer par Windsor.

56 L'ABDICTION

Edouard VIII en eaux troubles

Un an après son couronnement, le roi abdiqua le 10 décembre 1936, poussé vers la sortie en raison de ses sympathies nazies.

64 LA GUERRE

Unis sous le Blitz

En restant à Londres, malgré les bombardements allemands, en 1940-1941, George VI et son épouse surent souder le peuple britannique comme jamais.

76 LE HANDICAP

Un orthophoniste pour la voix royale

Dès 1926, George VI utilisa les services d'un spécialiste australien pour combattre ses troubles d'élocution qui le décrédibilisaient.

78 L'AVENTURIER

Lord Mountbatten : l'étoffe d'un héros

Arrière-petit-fils de la reine Victoria, ce personnage digne d'un roman joua un rôle majeur dans le Débarquement en Normandie et la décolonisation de l'Inde.

86 L'ICÔNE

Elisabeth II, impératrice de l'image

Portraits officiels, œuvres d'artistes, photos de paparazzi, caricatures... Durant ses soixante-dix ans de règne, Elisabeth II fut un symbole.

Universal Images Group via Getty



En 1940, Elisabeth, 15 ans (à g.), pose avec son père, le roi George VI, sa mère, la reine consort Elisabeth et sa sœur Margaret, 11 ans. Le pays vient tout juste d'entrer en guerre.

106 LE DRAME

A Aberfan, les regrets de la reine

En 1966, au pays de Galles, l'écroulement d'un terril causa la mort de 144 personnes. Face à cette tragédie, Elisabeth II fut jugée sans empathie. Une attitude qu'elle ne cessa de se reprocher ensuite.

108 LES SCANDALES

La proie des médias

Depuis la fin des années 1960, les Windsor constituent la famille royale la plus médiatisée au monde. Bien souvent pour le pire...

118 UNE NOUVELLE ÈRE

Charles III, une si longue attente

Il est devenu roi sur le tard, à 73 ans, après s'y être préparé toute sa vie. C'est pourtant lui qui incarne désormais l'avenir de la Couronne.

124 L'OPPOSITION

La royauté ? No thanks !

Malgré une brève période républicaine au milieu du XVII^e siècle, les Britanniques ont toujours défendu leur monarchie constitutionnelle. Petite histoire d'un courant antimonarchiste qui n'a jamais pu s'ancrer dans les opinions et les cœurs.

132 L'ENTRETIEN

«Le règne de Charles III sera écologique et religieux»

L'historien Philippe Chassagne analyse les difficultés qui attendent le nouveau roi.

En couverture : la reine Elisabeth II en 1953.
Crédit photo : Baron / Camerapress / Gamma-Rapho.

Bienvenue dans la famille royale

PAR DAVID PEYRAT



Edouard VIII
(1894-1972)

Prince de Galles, roi abdiquant en 1936, puis duc de Windsor

Wallis Simpson
(1896-1986)

George VI
(1895-1952)

Duc d'York puis roi de 1936 à 1952



Elisabeth II
(1926-2022)

Reine de 1952 à 2022

Philip Mountbatten
(1921- 2021)

Duc d'Edimbourg et prince consort

Elisabeth Bowes-Lyon
(1900-2002)

Philip Mountbatten est le fils de la princesse anglo-allemande Alice de Battenberg (1885-1969) et du prince Andrew de Grèce et de Danemark (1882-1944).



Charles III
(1948- ?)

Roi du Royaume-Uni et du Commonwealth

Diana Spencer
(1961-1997)

Camilla Shand
(1947- ?)

Reine consort

Anne
(1950- ?)

Princesse de Windsor

Mark Phillips
(1948- ?)

Timothy Laurence
(1955- ?)



William
(1982- ?)

Prince de Galles



Harry
(1984- ?)

Duc de Sussex



Peter Phillips
(1977- ?)

Autumn Kelly
(1978- ?)



George
(2013- ?)

Prince de Galles



Charlotte
(2015- ?)

Princesse de Galles



Louis
(2018- ?)

Prince de Galles



Archie Mountbatten-Windsor
(2019- ?)



Lilibet Mountbatten-Windsor
(2021- ?)



Savannah Phillips
(2010- ?)



George V
(1865-1936)

Roi de 1910 à 1936, fondateur de la dynastie Windsor en 1917



Mary de Teck
(1867-1953)

Mary
(1897-1965) Comtesse de Harewood

Henry
(1900-1974) Duc de Gloucester

George
(1902-1942) Duc de Kent

John
(1905-1919)

Henry Lascelles
(1882-1947) Comte de Harewood

Alice Montagu-Douglas-Scott
(1901-2004) Duchesse de Gloucester

Marina de Grèce
(1906-1968) Princesse de Grèce et de Danemark

Margaret
(1930-2002) Princesse de Windsor

Antony Armstrong-Jones
(1930-2017)

8 Andrew
(1960-?) Duc d'York

13 Edward
(1964-?) Comte de Wessex

Sarah Ferguson
(1959-?)

Sophie Rhyys-Jones
(1965-?)

20 Zara Phillips
(1981-?)

9 Beatrice
(1988-?) Princesse d'York

11 Eugenie
(1990-?) Princesse d'York

15 Louise Mountbatten-Windsor
(2003-?)

14 James Mountbatten-Windsor
(2007-?) Vicomte Severn

Mike Tindall
(1978-?)

Edoardo Mapelli Mozzi
(1983-?)

Jack Brooksbank
(1986-?)

12 August Brooksbank
(2021-?)

19 Isla Phillips
(2012-?)

21 Mia Tindall
(2014-?)

22 Lena Tindall
(2018-?)

23 Lucas Tindall
(2021-?)

10 Sienna Mapelli Mozzi
(2021-?)

12 August Brooksbank
(2021-?)

Une dynastie DANS LES TEMPÈTES DU XX^e SIÈCLE

Crises politiques, scandales, guerres... Frappé par les épreuves, le destin de la famille Windsor se confond avec celui de toute une nation.

De George V à Elisabeth II, retour en images sur cent ans d'histoire de la monarchie britannique.

En 1924, le roi George V et la reine Mary quittent Buckingham Palace pour assister à la cérémonie d'ouverture du Parlement britannique, qui comprend le monarque, la Chambre des Lords et la Chambre des communes.







UN MONARQUE PARMI LES ALLIÉS

En 1916, George V rend visite au quartier général britannique de Montreuil-sur-Mer. De gauche à droite : le général Joffre, le président Poincaré, le roi, le général Foch et sir Douglas Haig, qui dirige le corps expéditionnaire. Au cours de la Première Guerre mondiale, la Grande-Bretagne s'est engagée aux côtés de la France et de la Russie impériale au sein de la Triple-Entente. Alors que la plupart des dynasties européennes (Habsbourg, Hohenzollern, Romanov...) seront balayées par la défaite ou les révolutions, les Windsor seront confortés par la victoire de 1918.





1921

PREMIÈRES FISSURES AU SEIN DE L'EMPIRE

Durant les années 1920, le jeune Edouard (surnommé David), fils aîné de George V, est chargé de représenter la Couronne au sein de l'Empire et du Commonwealth britannique. Après des étapes sans incident en Australie et au Canada, le prince de Galles se rend en Inde en octobre 1921 afin d'honorer les soldats de la colonie qui se sont battus lors de la Grande Guerre. L'accueil sera tiède, voire hostile, de la part d'Indiens déçus par les vaines promesses d'autonomisation. Il ne restera du voyage que quelques images pittoresques de chasse au tigre...

1936

L'HOMME QUI NE VOULUT PAS ÊTRE ROI

Le 23 juin 1936, jour de ses 39 ans, Edouard VIII parade aux côtés de ses frères, les ducs d'York, de Gloucester et de Kent. Six mois après son couronnement, le nouveau souverain donne encore l'impression de ne pas avoir pleinement endossé sa fonction. Il multiplie les déclarations politiques maladroites et les entorses au protocole, creusant le malaise au sein des cercles gouvernementaux. Il abdiquera finalement le 10 décembre 1936 afin de pouvoir épouser Wallis Simpson, une mondaine américaine. Jamais la dynastie n'avait connu pareille crise.





1940



UNE FAMILLE (PRESQUE) COMME LES AUTRES

Après l'abdication de son frère aîné, le prince Albert devint roi, une fonction à laquelle il n'était pas préparé et qu'il était réticent à endosser. A 40 ans, il prit le nom de George VI, afin de mettre l'accent sur la continuité et restaurer la confiance en la monarchie. Alors que le pays entre en guerre contre l'Allemagne nazie, le roi pose ici en famille, en tenue militaire, aux côtés de la reine Elisabeth (née Bowes-Lyon) et de leurs filles, Elisabeth, 15 ans, et Margaret, 11 ans.





1953

UNE JEUNE REINE POUR UN PAYS MODERNE

Derniers coups de peinture avant le couronnement d'Elizabeth II. La cérémonie a lieu le 2 juin 1953, seize longs mois après l'accession au trône, afin de laisser le temps nécessaire aux organisateurs d'achever les préparatifs. Chaque détail est passé au crible pour que tout se déroule à la perfection : la reine de 25 ans a souhaité que le sacre soit le premier à être diffusé à la télévision. Symboliquement, ce couronnement fastueux tourne la page de la Seconde Guerre mondiale, des privations et du délitement de l'Empire britannique. Pour toute une nation, l'avenir semble enfin radieux.







1961

**AVEC LES KENNEDY,
LA GUERRE DU STYLE**

Huit ans après son couronnement, Elisabeth II a pleinement pris possession de sa fonction et de son rang. En 1961, la reine multiplie les visites, notamment au Vatican où elle rencontre Jean XXIII, ou au Ghana, première colonie britannique à gagner son indépendance. Surtout, elle reçoit en mai le président américain John F. Kennedy venu en famille. Le dîner à Buckingham s'avère courtois, mais on frôlera l'incendie diplomatique lorsque seront révélées des remarques désobligeantes de Jackie Kennedy sur la reine («Une femme d'un certain âge qui manque de curiosité et d'intelligence») comme sur les lieux («Un endroit de seconde zone, délabré et triste ! Shocking !»).

PANORAMA





1981

DERRIÈRE LE CONTE DE FÉE, UNE MASCARADE

Jour de fête ce 29 juillet 1981. Devant un milliard de téléspectateurs, on célèbre à la cathédrale Saint-Paul à Londres le «mariage du siècle», celui de Charles, prince de Galles, et de Diana Spencer. La jeune femme de 20 ans répond à toutes les exigences du protocole : elle est aristocrate (sa grand-mère était une des dames d'honneur de la reine-mère), protestante et, en apparence, réservée et docile. Mais ce mariage est orchestré de toutes pièces. Le couple ne s'est vu que treize fois. Toutefois, Charles n'a pas renoncé à Camilla Parker Bowles, son amour de jeunesse. Le prince et la princesse de Galles se sépareront finalement le 9 décembre 1992, provoquant un séisme au sein de la royauté.



1982

AUX MALOUINES, L'HONNEUR RETROUVÉ

Le HMS *Invincible* rentre à Portsmouth le 17 septembre 1982. Le porte-avions léger de la Royal Navy ramène les soldats britanniques qui se sont battus lors de la guerre des Malouines (Falklands en anglais). Ce conflit, qui a duré 74 jours, s'est soldé par la mort de 900 hommes et par la défaite de l'Argentine qui revendiquait le contrôle de l'archipel. Pour Elisabeth II, ce conflit est doublement symbolique : il s'agissait de réaffirmer l'unité du Commonwealth et le rayonnement britannique dans le monde. Autre raison : son fils, Andrew, faisait partie des marins présents sur le navire. La reine, accompagnée du prince Philip, se rendra à Portsmouth pour célébrer la victoire.

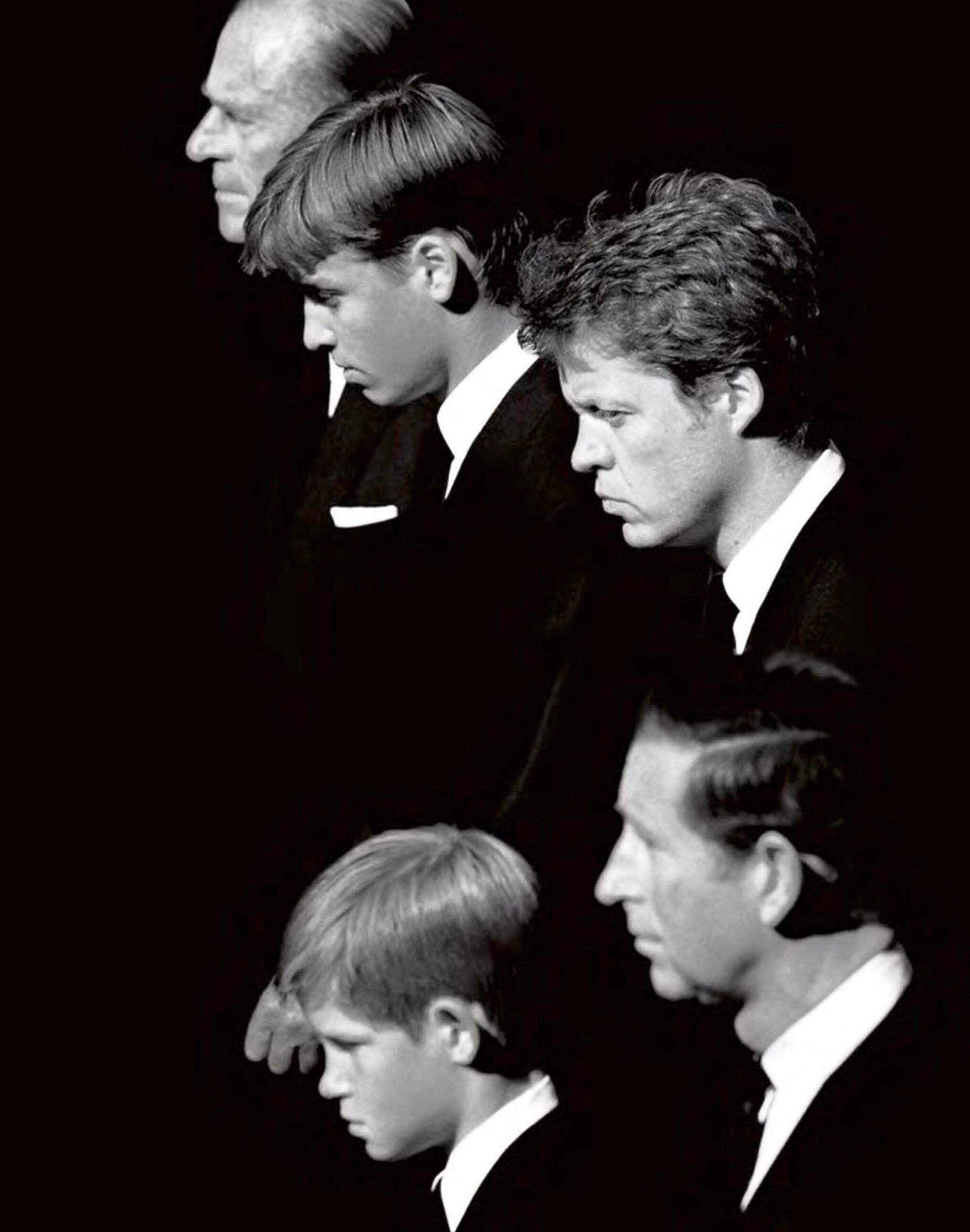
1997

L'ADIEU À LA «PRINCESSE DU PEUPLE»

Divorces, incendie au château de Windsor, chute de popularité... Dans les années 1990, les déconvenues se succèdent pour la famille royale. Mais aucune n'est aussi douloureuse que la disparition de Diana Spencer dans un accident de voiture le 31 août 1997, alors qu'elle se trouvait à Paris avec son amant Dodi Al-Fayed. Contre l'avis de la famille royale et du frère de Diana (Charles Spencer, au centre sur la photo), qui souhaitaient une cérémonie privée, le premier ministre Tony Blair, mesurant l'émotion populaire, insiste pour organiser des obsèques nationales. Alors que Diana est devenue une héroïne tragique, les Windsor donnent l'impression d'être coupés de leurs sujets.



A gauche : UK Press via Getty Images - à droite : Rex Features/REX/SIPA







2016

QUATRE GÉNÉRATIONS POUR UN ROYAUME

Autour de la reine, trois générations de futurs souverains posent pour un timbre commémoratif : Charles, prince de Galles, qui deviendra six ans plus tard le roi Charles III, William, duc de Cambridge, et le prince George. Quatre-vingt-six ans séparent Elisabeth II de son arrière-petit-fils. Après les tempêtes, la dynastie aborde les nouveaux défis du royaume avec sérénité. Dans la joie comme dans le malheur, la «Firme», terme par lequel ses membres désignent la famille, continue de fasciner. Les Windsor sont devenus plus qu'une dynastie: une institution. Une entreprise. Et une marque.

105 ans de règne et toujours là!

PAR MARINE JEANNIN

George V, fondateur de la lignée (1917-1936)

17 juillet 1917 En pleine guerre, George V, couronné en 1910, change le nom germanique de la maison royale, les Saxe-Cobourg-Gotha, en Windsor, d'après le château éponyme, pour apaiser les sentiments nationalistes.

1919-1921 La Tan War oppose l'armée républicaine irlandaise (IRA) aux Britanniques. Le roi exprime son «horreur» face aux massacres de civils approuvés par le gouvernement du Premier ministre, le conservateur David Lloyd George. Le 6 décembre 1921, le Traité de Londres met fin au conflit.

26 avril 1923 Mariage du fils cadet du roi, le prince Albert, avec Elisabeth Bowes-Lyon, dans l'abbaye de Westminster.

22 janvier 1924 Face à la colère du monde ouvrier, George V nomme pour la première fois un Premier ministre travailliste, Ramsay MacDonald.

21 avril 1926 Le prince Albert et Elisabeth Bowes-Lyon donnent naissance à leur fille aînée, Elisabeth.

Mai 1926 Grande grève des ouvriers qui réclament une hausse des salaires. Le roi préconise au gouvernement conservateur du nouveau Premier ministre, Stanley Baldwin, «d'avoir une politique conciliante» pour mettre fin aux protestations.

15 novembre 1926 La Couronne adopte la déclaration Balfour qui reconnaît les dominions britanniques

(Canada, Australie, Nouvelle-Zélande, Union sud-africaine, Etat libre d'Irlande et Terre-Neuve) comme «des communautés autonomes au sein de l'Empire britannique». C'est la naissance du Commonwealth.

Octobre 1929 A la suite du krach boursier, le monarque encourage la formation d'un gouvernement d'unité nationale mené par le conservateur Stanley Baldwin et le travailliste Ramsay MacDonald.

Décembre 1932 George V fait une allocution radiophonique pour Noël. Un événement qui deviendra, par la suite, annuel.

1935 Célébration du Jubilé d'argent. Le roi, qui fête ses vingt-cinq ans de règne, s'inquiète du national-socialisme outre-Rhin et déclare à l'ambassadeur allemand à Londres qu'Adolf Hitler «met en danger le monde».

20 janvier 1936 Malade, George V meurt à l'âge de 70 ans. Il est inhumé dans le château de Windsor, au côté de son père, Edouard VII (1841-1910).

Edouard VIII, un an de scandale (1936)

21 janvier 1936 Peu apprécié de son père à cause de ses frasques amoureuses, Edouard, prince de Galles, accède au trône sous le nom d'Edouard VIII. Il enfreint le protocole royal en venant accompagné de sa maîtresse, Wallis Simpson, une mondaine américaine déjà mariée.

16 novembre 1936 Edouard VIII fait part de son intention d'épouser Wallis Simpson, mais l'Eglise anglicane ainsi que le gouvernement britannique interdisent cette union.

11 décembre 1936 Refusant de renoncer à son mariage, Edouard VIII, accusé de proximité avec le III^e Reich, abdique au profit de son frère, le prince Albert. Edouard épouse Wallis Simpson le 3 juin 1937 en France.

George VI, l'union sacrée (1937-1952)

12 mai 1937 Albert est couronné sous le nom de George VI. Il soutient un temps la politique d'apaisement avec le III^e Reich menée par le Premier ministre Neville Chamberlain.

3 septembre 1939 Dans un discours radiophonique diffusé sur la BBC, le roi annonce l'entrée en guerre du Royaume-Uni contre l'Allemagne.



Le 24 décembre 1935, le roi George V prononce, depuis sa résidence d'hiver de Sandringham, son dernier discours radiophonique de Noël.

10 mai 1940 Winston Churchill succède à Neville Chamberlain comme Premier ministre et forme un gouvernement d'union nationale.

7 septembre 1940-21 mai 1941 Londres est touché par les bombardements allemands. La famille royale, visée par une attaque sur le palais de Buckingham, exhorte les Britanniques à «ne jamais perdre espoir».

8 mai 1945 Après la capitulation de l'Allemagne nazie, une foule en liesse se rend devant le palais de Buckingham aux cris de «Nous voulons le roi!». George VI invite Churchill à apparaître avec lui sur le balcon royal.

Mars-août 1947 Nommé vice-roi des Indes, Lord Mountbatten, arrière-petit-fils de la reine Victoria, s'installe à Delhi pour préparer la transition vers l'indépendance. Le 15 août, l'empire colonial britannique des Indes est partagé en deux Etats : le Pakistan, à majorité musulmane, et l'Inde, à majorité hindoue.

20 novembre 1947 Elisabeth, fille aînée du roi et héritière du trône, épouse Philip, prince de Grèce et du Danemark.

Vive la reine Elisabeth II! (1952-2022)

6 février 1952 Mort de George VI à l'âge de 56 ans. Sa fille Elisabeth, âgée de 25 ans, lui succède.

2 juin 1953 Le couronnement d'Elisabeth II, à l'abbaye de Westminster, est retransmis à la télévision.

29 octobre-7 novembre 1956 La crise du canal de Suez, qui oppose l'Egypte au Royaume-Uni, à la France et à Israël donne lieu aux premières critiques contre la reine. Le gouvernement britannique la juge «dépassée» par les événements.

1957-1965 Des colonies britanniques en Afrique prennent leur indépendance : Ghana (1957), Nigeria (1960), Sierra Leone et Tanzanie (1961), Ouganda (1962), Kenya (1963), Zambie (1964) et Gambie (1965).

21 octobre 1966 Catastrophe du village gallois d'Aberfan où 116 enfants et 28 adultes sont ensevelis suite au glissement d'un pan d'un terril. Elisabeth II, qui refuse dans un premier temps de se rendre sur les lieux, déclenche une polémique dans la presse et la classe politique.



Photo: 123RF/MIROPIX

1969 Pour redorer son blason, la reine autorise la diffusion, sur la BBC, d'un documentaire montrant la vie quotidienne de la famille royale.

1976 Des photos de la princesse Margaret, sœur cadette de la reine, en maillot de bain et en compagnie d'un homme sont publiées dans la presse à scandale. C'est la première fois que la vie intime d'un membre des Windsor est ainsi exposée.

27 août 1979 L'IRA assassine Lord Mountbatten en faisant exploser son bateau de pêche en Irlande.

29 juillet 1981 Le prince Charles, fils aîné d'Elisabeth II et héritier du trône, épouse Diana Spencer.

Mars-juin 1982 Guerre des Malouines entre l'Argentine et le Royaume-Uni qui revendentiquent cet archipel de l'Atlantique sud. Le prince Andrew, 23 ans, troisième enfant de la reine, sert à bord d'un porte-avions.

1984-1985 Des mineurs en grève protestent contre la fermeture de mines de charbon exigée par la Première ministre Margaret Thatcher. Elisabeth II s'inquiète de la dégradation du tissu social provoquée par la «Dame de Fer».

1992 C'est une «*annus horribilis*» selon la reine qui doit faire face aux séparations de son fils, le prince Andrew, avec Sarah Ferguson, et de sa fille, la princesse Anne, avec Mark Philipps. Puis à un incendie qui détruit une partie du château de Windsor.

28 août 1996 Séparés depuis 1992, le prince Charles et la princesse Diana divorcent.

31 août 1997 Diana meurt dans un accident de voiture à Paris. Murée à Windsor durant cinq jours, la reine rentre à Londres et prononce une allocution télévisée le 5 septembre, veille des funérailles.

Le 20 novembre 1947, la princesse Elisabeth, alors âgée de 21 ans, épouse Philip Mountbatten, prince de Grèce et de Danemark, issu d'une branche cousine de la famille royale.

2002 Alors qu'Elisabeth II célèbre ses cinquante ans de règne (jubilé d'or), sa sœur Margaret décède le 9 février et sa mère, la Queen Mum Elisabeth Bowes-Lyon, le 30 mars, à l'âge de 102 ans.

29 avril 2011 Le prince William, fils aîné de Charles et Diana, épouse Catherine Middleton.

2012 Les soixante ans de règne d'Elisabeth II (jubilé de diamant) sont célébrés. La reine préside, le 27 juillet, la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques de Londres.

18 septembre 2014 Référendum sur l'indépendance de l'Ecosse. La reine déclare, de sa résidence écossaise de Balmoral, qu'elle «espère que les gens réfléchiront bien avant d'aller voter». Le «non» à l'indépendance l'emporte à 55,3 %.

24 juin 2016 Référendum sur le maintien du Royaume-Uni dans l'Union européenne. Le camp du Brexit l'emporte avec 51,89 % des suffrages. La reine appelle les Britanniques à «surmonter leurs divisions».

19 mai 2018 Mariage du prince Harry, fils cadet de Charles et Diana, avec l'actrice américaine Meghan Markle.

31 janvier 2020 Le Royaume-Uni quitte l'Union européenne.

5 avril 2020 Lors de la crise sanitaire, Elisabeth II s'adresse à la nation et au Commonwealth lors d'une allocution télévisée enregistrée à Windsor où elle est confinée.

Juin 2022 Le pays célèbre les soixante-dix ans de règne d'Elisabeth II (jubilé de platine).

8 septembre 2022 Deux jours après avoir reçu la nouvelle Première ministre conservatrice, Liz Truss, la reine s'éteint à l'âge de 96 ans à Balmoral. Charles lui succède, à l'âge de 73 ans. Elisabeth II est inhumée à Windsor le 19 septembre.

Charles III, enfin roi (2022-)

9 septembre 2022 Le nouveau monarque prononce son premier discours depuis le palais de Buckingham, rend hommage à sa mère et promet de servir son pays «avec loyauté, respect et amour».

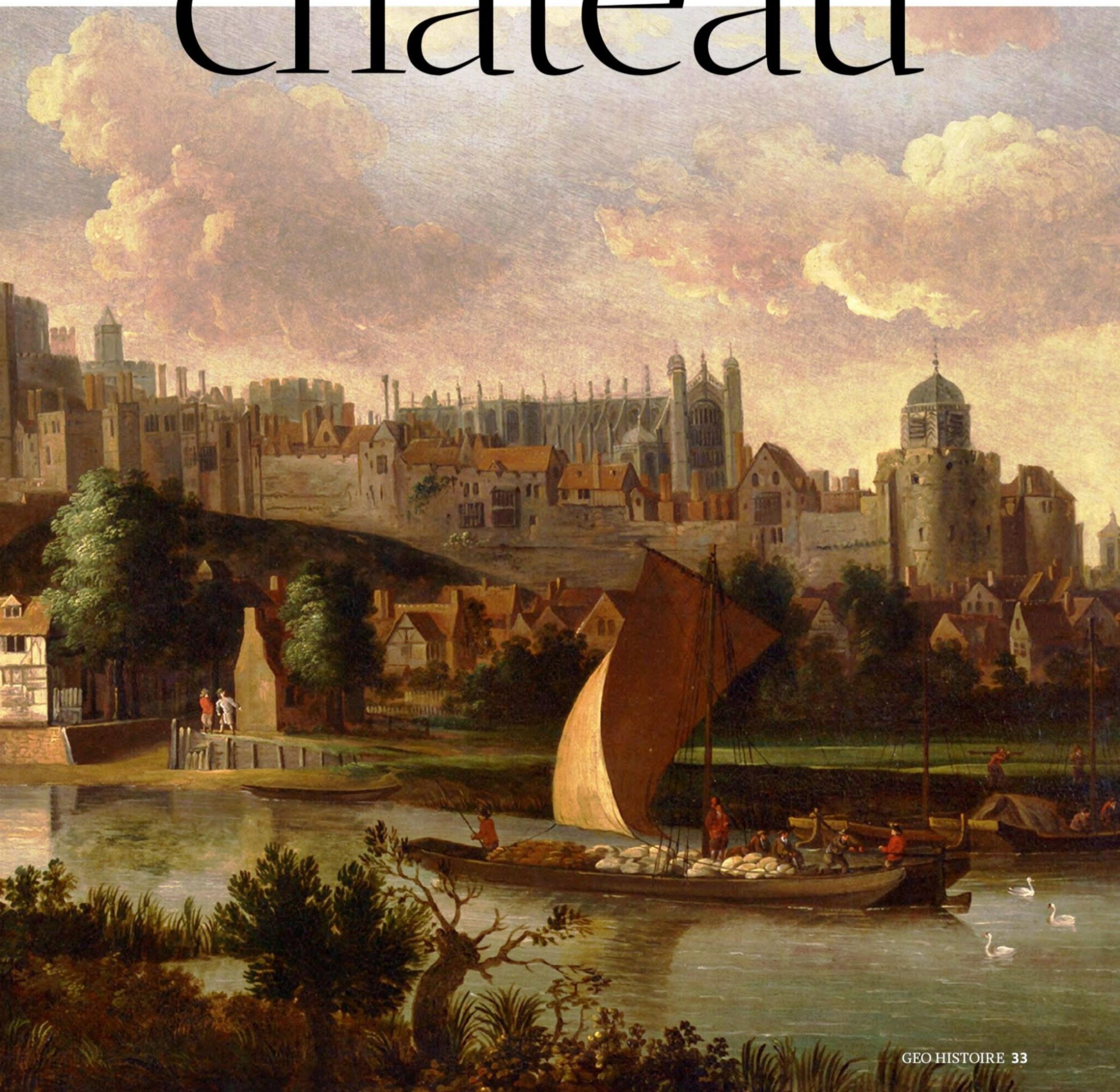
LES ORIGINES

Avant d'être le nom de la famille régnante, Windsor fut celui du plus ancien palais royal d'Europe toujours habité aujourd'hui. Cette merveille d'architecture gothique symbolise à elle seule neuf cents ans d'histoire.



Cette toile anonyme, réalisée avec une pointe de romantisme, dévoile Windsor au XVIII^e siècle, lorsqu'il fut reconstruit à la manière gothique.

AU COMMENCEMENT, IL Y AVAIT UN château



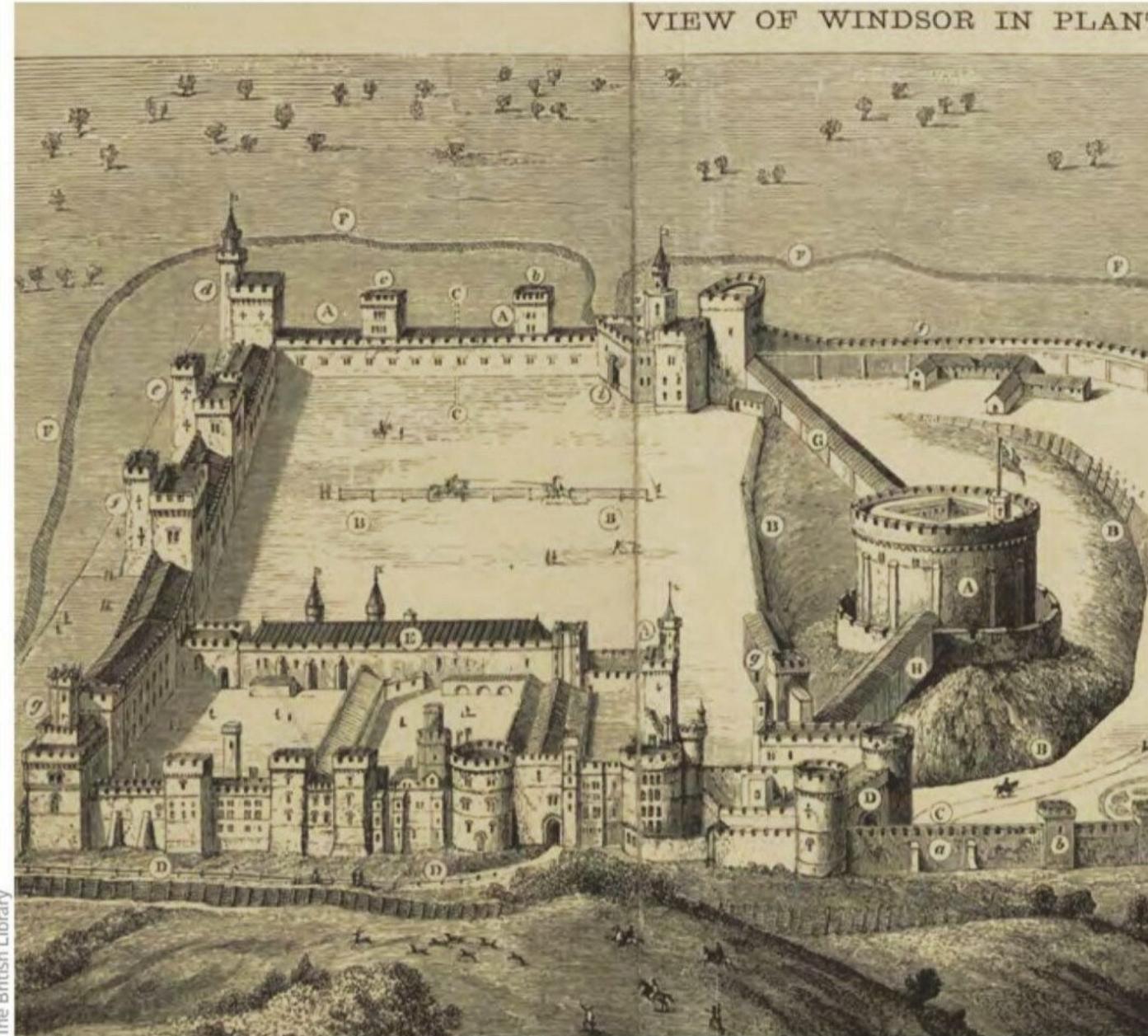
L

a future reine Elisabeth II prononça ici son premier discours à l'âge de 14 ans, en 1940, au début de la Seconde Guerre mondiale, pour soutenir les enfants du royaume. Quatre-vingts deux ans plus tard, c'est dans la chapelle Saint-George attenante qu'elle a été inhumée. Quotidiennement, 500 personnes se croisent dans les plus de 1000 pièces de cette demeure. Si Buckingham Palace, au cœur de Londres, est la résidence officielle de la royauté, alors Windsor, situé dans les faubourgs de la capitale, reste sa résidence de cœur. Dans ce château à l'architecture gothique se sont déroulés neuf siècles de l'histoire monarchique anglaise. Une histoire bien tumultueuse...

Tout commence en 1066. Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, vient de débarquer sur les côtes britanniques. Après avoir battu son rival, le roi saxon Harold, à la bataille d'Hastings le 14 octobre, Guillaume est couronné roi à Westminster le 25 décembre, avec la bénédiction du pape. Pour consolider son pouvoir, il fait ériger une série de forteresses autour de Londres, à 30 kilomètres de la ville et du château suivant. Celui de Windsor est placé stratégiquement dans le Berkshire, à 36 kilomètres à l'ouest de Londres, au-dessus d'un méandre de la Tamise. Ce n'est alors qu'une «motte castrale» : une tour en bois de 15 mètres de haut, protégée d'une palissade, sur un piton rocheux.

La tour ronde vient rappeler les conquêtes de Guillaume le Conquérant au XI^e siècle

Il faut attendre 1165 et le règne d'Henri II pour que la petite forteresse connaisse son premier agrandissement. Le roi, de la dynastie des Plantagenêts, s'éprend de ce site exceptionnel. Il est conscient aussi de sa position stratégique au bord de la Tamise et sur la route de Londres, et décide donc de reconstruire la tour ronde en pierre, en hommage aux conquêtes de Guillaume, et la ceint d'un haut rempart d'où l'on pourra surveiller douze comtés. Mais toutes les fortifications ne pourront rien contre la révolte qui gronde dans le royaume. En 1214, Jean d'Angleterre, dit Jean sans Terre, fils d'Henri II, ne peut endiguer la fronde des barons qui réclament un partage du pouvoir. Le jeune roi est contraint de les rencontrer sur la prairie voisine de Runnymede où il accepte de signer la *Grande Charte (Magna Carta)*. Cet embryon d'institution parlementaire



stipule que si le roi «est sans égal, il n'est pas pour autant sans conseillers. Ses comtes et ses barons sont ses partenaires, et ils doivent le freiner et le réfréner afin de l'empêcher d'errer», résume l'historien Bernard Cottret, qui ajoute que cette «théorie contractuelle de la royauté» deviendra la base du modèle institutionnel britannique que l'on connaît aujourd'hui. Windsor, résidence des rois, sera tout autant un refuge face aux tentatives de révoltes de seigneurs trop ambitieux...

Entre 1350 et 1377, Edouard III procède à de fastueux aménagements, rendus possibles par le gain de ses victoires à Crécy, Calais, Poitiers... Ses prétentions au trône de France, contre les Valois, viennent en effet d'y déclencher une guerre qui va durer cent ans. Il dépense à Windsor plus d'une fois et demie les revenus de la Couronne. Ce nouveau palais comprend trois cours le long du côté nord. On peut encore voir sa trace avec la porte des Normands, placée à la sortie orientale de la cour principale. En 1349, un banal incident de bal donne à Edouard l'idée de créer une nouvelle distinction. La comtesse de Salisbury perd l'une de ses jarretières en dansant avec le roi. Le monarque la ramasse galamment et annonce devant les courtisans amusés, dans un français parfait : «Honi soit qui mal y pense, tel qui s'en rit aujourd'hui, demain s'honorera de la porter.» La devise sera désormais celle de la royauté, et l'ordre le plus pres-



ANGLETERRE

Château de Windsor  Londres
Portsmouth Brighton
La Manche

LES REVENUS DE LA COURONNE SONT ENGLOUTIS POUR SA CONSTRUCTION ET SON EMBELLISSEMENT

LE PALAIS RÊVÉ D'ÉDOUARD III

Un plan de Windsor sous l'ère des Plantagenêts (XII^e-XV^e siècle). Très attaché au château où il grandit, Édouard III (1312-1377) fit réaliser le projet de construction laïc le plus onéreux de l'Angleterre médiévale.

tigieux de la chevalerie britannique celui de la Jarretière : les heureux élus porteront au genou gauche la boucle de métal en signe d'allégeance au roi.

Au siècle suivant, Henri VI, déjà appelé Henri de Windsor parce qu'il y est né, couronné roi d'Angleterre en 1429, puis roi de France en 1431 à Notre-Dame de Paris, est défait par son cousin, Charles VII. Rentré en son royaume, il fonde, à un kilomètre de Windsor, le collège d'Eton. Cette école privée, financée par la Couronne pour accueillir une centaine d'étudiants pauvres, va devenir au fil du temps l'une des écoles les plus huppées du royaume, où seront formés tous les membres de la classe dirigeante. Affaibli politiquement et plongé dans la mélancolie de son échec en France, Henri VI doit affronter une inévitable guerre civile qui oppose bientôt les plus grandes familles du royaume, notamment les deux branches rivales de la maison des Plantagenêts, les York et les Lancastre. Trente années de cette guerre, dite «des Deux Roses», voient le triomphe d'Henri Tudor, comte de Richmond, descendant des Lancastre. Il épouse Elisabeth d'York, fille d'Édouard IV et monte sur le trône sous le nom d'Henri VII. Une nouvelle dynastie tient désormais les rênes du royaume, même si, après tant de troubles et de prétendants possibles, «il n'était plus nécessaire de croire béatement que la légitimité était un impératif absolu. Un roi de fait valait bien un souverain de droit», écrit ainsi Bernard Cottret. •••



LE HALL SAINT-GEORGE

Il a été construit sous Édouard III. C'est ici que se réunissent tous les ans, en juin, les membres de l'ordre de la Jarretière.



The Stapleton Collection / Bridgeman Images



Royal Collection Trust © Her Majesty Queen Elizabeth II, 2020 / Bridgeman Images

UN PALAIS OFFICIEL

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, Victoria et son époux Albert (ici dans la salle à dessin, dans l'aile est) firent de Windsor leur résidence royale principale, bien que la reine ait trouvé le palais «morne et ennuyeux.



Imago / Austrian Archives / La Collection

**À L'ÈRE VICTORIENNE,
IL DEVIENT
LE THÉÂTRE DE
NOMBREUSES
RENCONTRES
DIPLOMATIQUES**



HOMMAGE À GEORGE V. Après sa mort, des milliers de Britanniques se sont rendus au château de Windsor, le 3 février 1936, pour la cérémonie du dépôt de gerbes. Un moment d'émotion largement partagé.

●●● Après la guerre de Cent Ans contre la France, et avant la conquête du Nouveau Monde, le XVI^e siècle des Tudor sera insulaire et, plus que jamais, centré sur Windsor. Profitant du redressement des finances qui a triplé le revenu royal, Henri VIII, fils d'Henri Tudor, cultivé, galant et grand chasseur, donne de somptueux banquets pour l'ordre de la Jarretière qui a son siège dans la chapelle Saint-George, dont il achève la construction. Il fait aussi aménager un cours de tennis et, dans la cour basse, à l'ouest, l'une des plus belles portes du château, dite la porte Henri VIII. La forteresse devient sa base arrière contre les révoltes, et il vient régulièrement s'y protéger des épidémies de peste qui ravagent Londres. Elisabeth I^e, aussi méfiante que son père, sait qu'elle pourra «résister à un siège si nécessaire». Elle passe donc ici une bonne partie de son règne (1558-1603), même si le château médiéval s'avère moins confortable que d'autres palais plus récents. Cela n'empêche pas la cour de s'y rassembler : William Shakespeare s'inspirera des réceptions diplomatiques données au palais pour *Les Joyeuses Commères de Windsor*, un divertissement donné à la reine en 1602.

Durant l'intermède républicain, les royalistes sont emprisonnés dans le château dévasté

Avant de mourir un an plus tard, la «Reine vierge» (ainsi surnommée car elle ne se maria pas) a désigné comme successeur Jacques I^e Stuart. Cette nouvelle dynastie, celle des Stuart, unit sous une seule couronne les royaumes distincts d'Angleterre et d'Ecosse. Les deux parties se disputent à Windsor les chambres du château et le roi noie ses soucis dans l'alcool. Il n'est guère facile d'être monarque, encore moins en Angleterre. Son fils Charles I^e en fait la dramatique expérience dans le conflit qui l'oppose à un Parlement jaloux des prérogatives royales et farouchement anticatholique. Douze compagnies de fantassins, les «têtes rondes», sont envoyées à Windsor pour empêcher le roi de marcher sur Londres. Il y est finalement retenu prisonnier, avant d'être jugé et exécuté à Londres le 30 janvier 1649. Suivent onze ans d'une république plus ou moins bien conduite par son Lord protecteur, Oliver Cromwell, qui meurt en 1658. L'heure est alors à la restauration. Charles II Stuart, acclamé à Londres le 29 mai 1660, retrouve un Windsor dévasté, transformé en prison pour les royalistes, occupé par l'armée parlementaire, pillé par d'innombrables indigents... Reflet de la royauté, Windsor est quasiment en ruine et il faut reconstruire le château. Le nouveau monarque décide alors de transformer le lieu un peu dans ●●●

DURANT LE CONFINEMENT, EN 2020, ELISABETH II



Cornell Capa / The LIFE Picture Collection

••• le style «grand siècle» de son cousin d'outre-manche, Louis XIV. On abat les tours d'angle et les remparts pour aménager de grands appartements avec pièces en enfilade, somptueusement décorées. Le château commence à prendre son aspect actuel, et va peu changer au XVIII^e siècle.

La dernière des Stuart, la reine Anne (1702-1714), se contente de faire bâtir, à neuf kilomètres du château, l'hippodrome d'Ascot qui deviendra, au moment des courses, en juin, un haut lieu de la vie mondaine et de cour. Anne meurt sans héritier direct. Il est alors décidé que la couronne reviendra aux descendants allemands de Jacques I^{er} (par sa fille Elisabeth mariée au prince-électeur palatin). Les Hanovre, bons protestants, s'installent donc à Londres. Pas à Windsor. George I^{er}, puis George II, apprécient peu cette retraite isolée et grise. Mais George III, monté sur le trône en 1760, s'enthousiasme pour les lieux, surtout pour le parc que le temps a démocratiquement ouvert aux promeneurs et aux enfants. Il y aménage des fermes, des exploitations laitières, avant que la porphyrie ne détruise peu à peu ses facultés physiques et mentales. Le «roi fou» reste confiné à Windsor. La

LE «MUST» TOURISTIQUE

Le jardin aux roses, à l'est du château, en 1952. Ouvert au public, Windsor est encore aujourd'hui l'une des principales attractions de Grande-Bretagne.

régence est confiée à son fils, qui lui succède en 1820 sous le nom de George IV. Le nouveau roi aime ce domaine, qu'il veut rendre digne d'un Royaume-Uni alors en pleine expansion. Son architecte Jeffrey Wyattville rehausse de 9 mètres la colossale tour ronde, puis réorganise la partie haute (*upper ward*) en séparant les appartements privés des appartements d'Etat, réservés aux souverains et invités étrangers, le tout dans un style à la fois gothique et baroque. Le château que l'on connaît aujourd'hui est peu ou prou le même.

En 1837, Victoria en prend possession. La nièce de George IV n'a que 18 ans quand elle accède au trône. Trois ans plus tard, elle épouse son cousin, le prince allemand Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, dont elle aura neuf enfants. Victoria apprécie peu Windsor, trop proche de Londres et de Buckingham Palace (on peut désormais s'y rendre en chemin de fer ou en bateau à vapeur). Elle se sent ici prisonnière et préfère des séjours plus informels et lointains, dans ses résidences privées d'Osborne, sur l'île de Wight, ou de Balmoral, en Ecosse. Les circonstances la pousseront à revenir. La mort préma-turée d'Albert, en 1861, dans la «chambre bleue»,

CHOISIT DE RESTER DANS SON PALAIS FAVORI



In Pictures Ltd/ Corbis / Getty Images

transforme tout le château en un sanctuaire que la reine éplorente quitte de plus en plus difficilement. Elle déserte Buckingham Palace, et ne paraît presque plus à Londres. On l'appelle désormais la «veuve de Windsor». Elle y marie son fils aîné Albert-Edouard (futur Edouard VII) à la princesse Alexandra de Danemark et trois de ses filles, dont l'une avec le prince de Schleswig-Holstein qui se voit même attribuer la fonction de gardien du parc de Windsor, afin que le couple reste près de la reine. La vieille dame devient la «grand-mère de l'Europe», sa nombreuse descendance l'apparentant à presque toutes les dynasties alors régnantes en Allemagne, Espagne, Suède, Danemark, Russie, Grèce, Roumanie. Elle écrit même dans une de ses lettres que le spectacle de ses petits-enfants «devient une chose très intéressante. Cela me fait penser aux lapins dans le parc de Windsor». Sa mort, début 1901, à l'acmé de la puissance impériale britannique, suscite un deuil dépassant de loin le cadre national. La reine Victoria est inhumée aux côtés d'Albert, son bien-aimé dont elle a toujours porté le deuil, dans le mausolée qu'elle lui a fait construire dans le Petit Parc (Home Park) qui s'étend au nord du château.

UNE GRANDE ALLÉE DE 4,5 KM

En 1680, Charles II fit planter une travée d'ormes menant au château. Cette longue promenade rectiligne fut par la suite bordée de marronniers et de platanes.

Edouard VII, son séduisant successeur, malgré ses 60 ans, entreprend de moderniser le château avec une énergie de jeune homme. Il parcourt à grandes enjambées ses 1 000 pièces occupant 52 000 m², de la cour basse à la cour haute, de la porte Henri VIII à la tour du prince de Galles, et va revitaliser un domaine que sa mère a quelque peu figé par souci d'économie. Il désencombre, réaménage, nettoie les salles anciennement occupées par le prince consort et religieusement laissées intactes depuis sa mort. Il fait installer l'éclairage électrique, le chauffage central et le téléphone, ouvre des garages pour les automobiles et donne au château de Windsor le départ du marathon des Jeux olympiques de Londres, en 1908. Ce souverain enjoué et plein d'esprit donne l'impression d'avoir rénové le vieux château pour son fils, qui lui succède en 1910. En plein tumulte de la Première Guerre mondiale, George V efface le nom des Saxe-Cobourg-Gotha et choisit naturellement celui de Windsor qui claque comme un drapeau, en hommage à ce palais devenu reflet de la monarchie britannique. ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL

LE MODÈLE

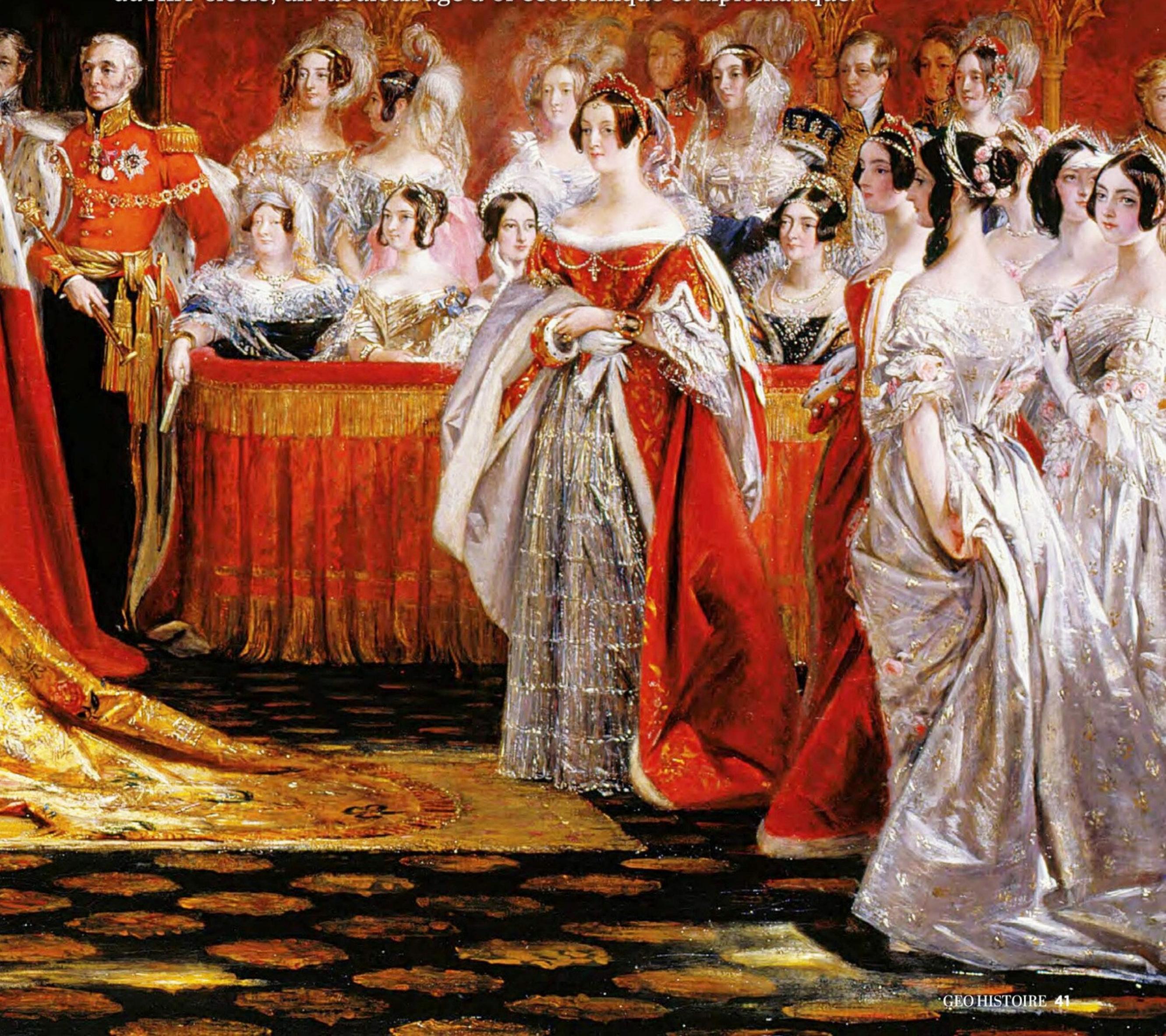
Victoria



Couronnée à 19 ans
28 juin 1838. Sur ce tableau
du peintre Charles Robert Leslie,
l'archevêque de Cantorbéry
procède à l'onction royale
de la nouvelle souveraine du
Royaume-Uni, avant de la cou-
ronner à Westminster. La jeune
femme vient d'avoir 19 ans.

LA REINE DEVENUE MYTHE

Et si, au Royaume-Uni, les périodes de grandeur étaient incarnées par des femmes ? Avec le règne de Victoria, arrière-arrière grand-mère d'Elisabeth II, le pays connut, dans la seconde partie du XIX^e siècle, un fabuleux âge d'or économique et diplomatique.



SON LONG RÈGNE DE 63 ANS CORRESPOND À L'ESSOR DE L'INDUSTRIE ET DE LA FINANCE

LA BOURSE SAISIE PAR LA FIÈVRE.

Fondé en 1801, le London Stock Exchange (ici vers 1890) fait et défait les fortunes de l'ère victorienne. La City spéculle notamment sur les chemins de fer et les valeurs minières sud-africaines.



Ulstein Bild / AKG Images



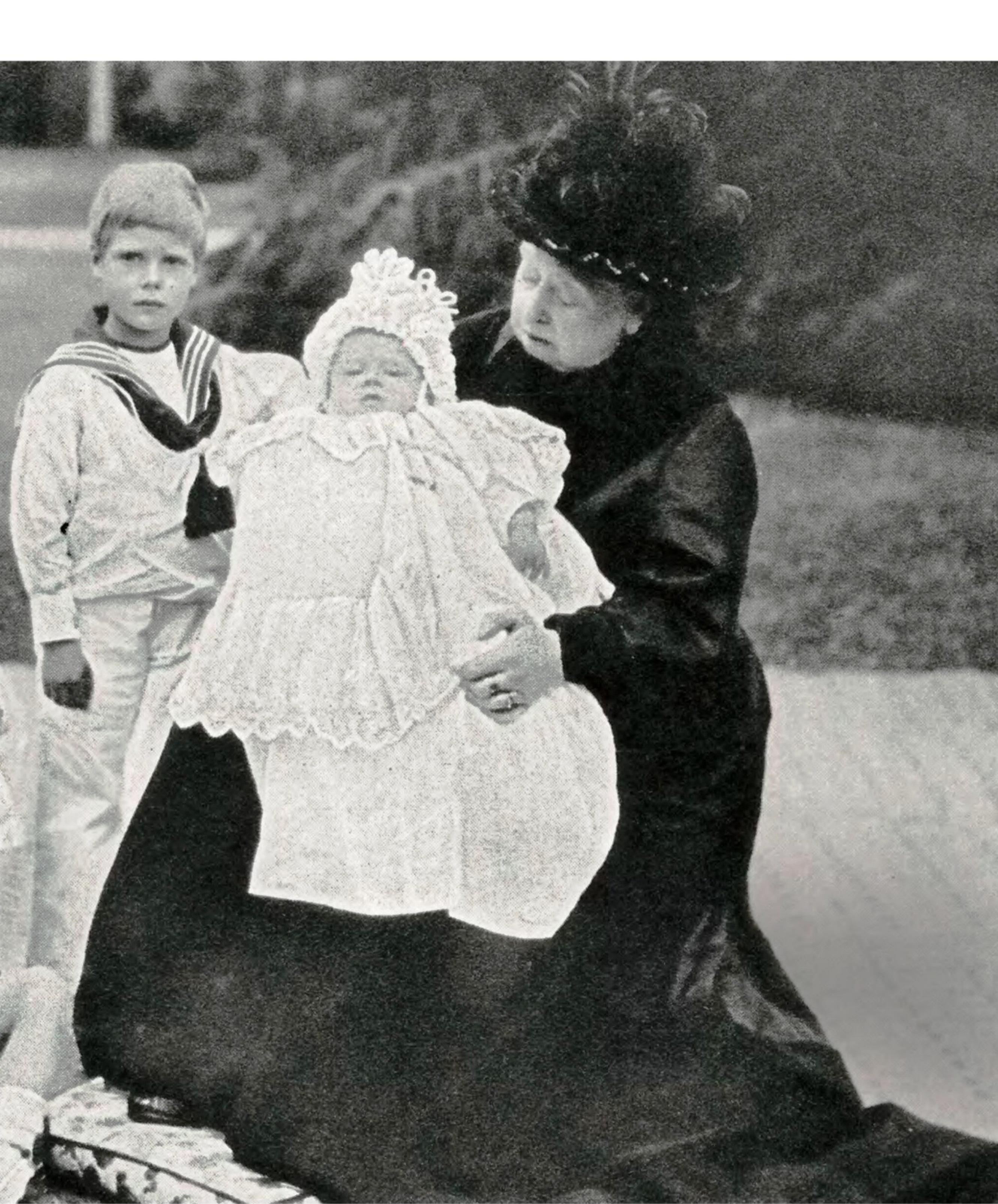
**QUARANTE ANS
APRÈS, VICTORIA
PORTE TOUJOURS
LE DEUIL DE
SON ÉPOUX BIEN-
AIMÉ, ALBERT,
DISPARU EN 1857**

**OSBORNE HOUSE,
LE DERNIER REFUGE**

La reine avec ses petits-enfants, en 1900, à Osbourne House. C'est dans cette résidence de l'île de Wight, bâtie pour le couple royal entre 1845 et 1851, que Victoria décéda, le 22 janvier 1901.



Bridgeman Images





es images du jubilé de diamant de la reine Victoria, à Londres, en 1897, comptent parmi les premières actualités filmées de l'histoire. On la voit tenant une ombrelle, en voiture découverte, au sommet de ses soixante ans de règne, reine du Royaume-Uni, impératrice des Indes et d'un quart de la planète, dodelinant gentiment de la tête à l'adresse de la foule en délire qui manque renverser son landau. Le XIX^e siècle finissant est acclamé par les Anglais. Il y a de quoi, ce siècle fut britannique. Il va bientôt se défaire dans deux guerres mondiales, mais la monarchie anglaise survivra d'avoir été lancée sur les rails de l'ère industrielle et moderne par cette première reine médiatique.

Ce n'était pas gagné. Son avènement tient presque du miracle. À sa naissance, le 24 mai 1819, Alexandrina Victoria de Kent (ce premier prénom en hommage à son parrain, le tsar Alexandre I^{er}) n'est que cinquième dans l'ordre de succession au trône. La couronne de son grand-père George III (1760-1820), atteint de porphyrie, une maladie du sang qui l'a rendu fou, revient d'abord à son oncle le Régent (dont la fille Charlotte est morte en 1817 en accouchant d'un enfant mort-né), puis au duc d'York (sans enfants), puis au duc de Clarence (dix enfants illégitimes), enfin à son père le duc de Kent, qui a épousé sur le tard une petite princesse allemande de vingt ans plus jeune, Victoire de Saxe-Cobourg-Saalfeld. Or, le père de Victoria meurt en 1820 d'une pneumonie, le duc d'York disparaît en 1827, le régent, devenu roi sous le nom de George IV, s'éteint à son tour en 1830, et le duc de Clarence, qui lui succède sous le nom de Guillaume IV, se voit contraint de désigner cette fillette de 11 ans «héritière présomptive du trône britannique». Sept ans la séparent de sa majorité. Guillaume IV régnera sept ans. Le 20 juin 1837, à six heures du matin, on réveille la jeune fille : le roi est mort, vive la reine.

«En bref, je ne vois qu'elle pour nous sauver de la démocratie», déclare cyniquement le vieux lord Melbourne. Ce premier de ses Premiers ministres (elle en verra passer dix) est charmé par cette franche et fraîche jeune fille. De son côté, elle écrit dans son journal : «Avoir 20 ans et être reine, que peut-on rêver de mieux?» Elle déborde de gaieté et de vitalité, mais sait aussi se montrer calme, appliquée, déterminée. D'un tempérament emporté, même autoritaire, elle a le courage de rompre avec une mère abusive pour régner seule, recevoir ses ministres et, surtout, se mettre entièrement au service de son pays. Elle représente un monde neuf et, dans le grand remue-ménage de la révolution industrielle, s'apprête à relever la monarchie du discré-

dit où l'ont précipitée ses «wicked uncles» (ses vilains oncles), vieux princes d'un autre siècle, égoïstes, fastueux et débauchés. Son cousin, le très sérieux Alfred de Saxe-Cobourg-Gotha, dont elle est déjà amoureuse, lui écrit d'Allemagne : «A présent, vous êtes la reine du pays le plus puissant d'Europe, le bonheur de millions de gens est entre vos mains. Puisse le ciel vous assister dans cette si lourde tâche. J'espère que vos efforts seront récompensés par la reconnaissance et l'amour de vos sujets.»

Cette mission, elle l'accomplira à la lettre et, plutôt qu'au ciel, c'est à ce grave et beau prince qu'elle demande aide et assistance. Ils se marient le 10 février 1840 dans la chapelle royale du palais de Saint-James. Elle porte une robe de satin blanc, ce qui n'est pas alors la coutume. Sans doute à son exemple, cela le deviendra.

Albert a beaucoup exagéré les pouvoirs de la reine. Victoria elle-même ne tarde pas à s'apercevoir qu'elle est à un tournant de l'histoire de la monarchie. Des réformes déjà en cours ne cessent d'accroître le pouvoir de la Chambre des communes aux dépens de celui des lords et du monarque. Ce dernier se voit réduit à jouer un rôle

«LE BONHEUR DE MILLIONS DE GENS DÉPEND DE VOUS», LUI DIT SON COUSIN



Royal Collection Trust © Her Majesty Queen Elizabeth II, 2022 / Bridgeman Images

de plus en plus symbolique. La reine s'en accommode mal mais, sur les sages conseils d'Albert, a l'intelligence de céder à cet irrésistible courant démocratique en retenant – et en exigeant – trois droits essentiels : le droit d'être consultée, le droit d'encourager, le droit d'avertir.

Échappant à un attentat, elle gagne la sympathie de ses millions de sujets

En 1842, Londres acclame la victoire des armées britanniques en Afghanistan, le couple royal inaugure le Great Western Railway qui met le château de Windsor à une demi-heure du palais de Buckingham, et un flot d'adoration populaire monte vers la jeune reine qui vient d'échapper à un attentat. Ces trois événements résument son règne : expansion de l'empire, innovations techniques, image renouvelée de la monarchie. Epouse aimante et même passionnée, mère exemplaire – elle aura neuf enfants –, elle ressuscite le respect dû au souverain en se distanciant des moeurs

SON PREMIER CONSEIL PRIVÉ

Sur cette toile du peintre écossais sir David Wilkie, Victoria assiste, au lendemain de son couronnement, en 1838, à son premier Conseil privé réunissant le corps de ses conseillers, alors dirigé par le lord-président Henry Petty-Fitz-maurice. Jusqu'à sa mort, elle connaîtra 17 autres lords-présidents ainsi que 10 Premiers ministres.

de la haute noblesse dont elle a toujours détesté l'insolence, l'égoïsme et la dépravation, et en développant ce don particulier qu'elle a de penser en toute chose à peu près comme «ses peuples». Elle est la reine des classes moyennes naissantes et, en ce sens, devient un rouage indispensable de l'Etat en politique intérieure, mais aussi, de plus en plus, en politique extérieure.

En 1843, elle traverse la Manche pour rencontrer son homologue français, Louis-Philippe, le «roi bourgeois». A la tête d'un pays plus instable, il réussira moins bien que Victoria en Angleterre, mais l'entente est déjà cordiale, et c'est la première fois depuis Henry VIII – reçu en 1520 par François I^e – qu'un souverain britannique pose le pied sur le sol de France. En 1855, l'entente tourne à l'idylle avec Napoléon III, dont le romantisme d'aventurier et la galanterie subjuguera cette femme jeune, qui a toujours été sensible aux hommages masculins. Elle s'écrie : «Je crois n'avoir jamais vu quelque chose de plus beau et de •••

••• plus joyeux que Paris!» La francophilie des souverains britanniques date de ce voyage et s'enracine dans ce don juvénile d'émerveillement qui, sous la rigidité de sa fonction, rend la reine si attachante. Tout comme son besoin presque maladif d'être approuvée, épaulée par un homme. Il y eut lord Melbourne. Il y a maintenant Albert. La mort, le 14 décembre 1861, après une courte maladie, de ce prince de 42 ans aussi discret qu'efficace, la laisse complètement désemparée.

La reine déserte la Cour, fuit Londres qu'elle ne supporte plus, enfouit sa dépression dans des châteaux encore pleins du souvenir de «dear Albert» : Osborne sur l'île de Wight, Balmoral en Ecosse. Elle se cache, n'apparaît plus que furtivement, habillée de noir et escortée par un colosse en kilt et tartan, John Brown, l'ancien écuyer d'Albert, devenu son *Upper Highland Servant* : «Il est mon factotum, prend de moi un soin extraordinaire. Il combine les fonctions de groom, de valet de pied, de page et de femme de chambre», écrit-elle. Peut-être même un peu plus. On ne sait pas. On jase. On parle même de mariage secret. Scandale. Cette retraite ne peut plus durer. La monarchie, son utilité sont de nouveau mises en doute. Survient alors, en 1867, l'homme providentiel, le séduisant Benjamin Disraeli. Ce nouveau Premier ministre, orateur de génie, écrivain brillant, promoteur d'un conservatisme éclairé, impérialiste convaincu, fait la conquête de la reine qu'il arrache à son deuil et remet aux affaires. Elle l'appelle «Dizzy». Leur affection mutuelle ne finira qu'avec la mort du ministre, qu'elle a fait comte de Beaconsfield, en 1880.

Dans ces mêmes années 1870 et 1880, le monde retentit du choc des impérialismes : anglais contre russe en Afghanistan et sur la frontière nord de l'Inde, allemand contre autrichien et français en Europe, anglais contre français dans une Afrique que Victoria et son gouvernement voudraient voir anglaise du Caire au Cap. En 1876, Benjamin Disraeli lui offre la couronne des Indes. Toute l'Europe en rit. Pas elle. La «veuve professionnelle», comme on l'a méchamment surnommée, endosse maintenant le costume sous lequel elle passera à la postérité, celui de matriarche impériale. C'est l'époque où on l'entend dire, ayant assisté à une opérette à la mode, cette phrase devenue légendaire : «*The queen is not amused*» (La reine n'a pas trouvé cela drôle). En fait, Victoria semble déjà

d'un autre temps. Dans ce Londres immense, miséreux d'un côté, luxueux de l'autre, suffoquant d'un moralisme qu'accompagne paradoxalement (et fatalement) une prostitution galopante, les scandales succèdent aux scandales. En 1888, Jack l'Eventreur commet ses cinq meurtres. Et on prononce, parmi les suspects, le nom du petit-fils de la reine, le fils aîné du prince de Galles, le jeune, très beau et un peu dément duc de Clarence.

Sa nombreuse descendance fait d'elle la «grand-mère de l'Europe»

C'est la «décade mauve», comme on nomme cette dernière décennie d'un siècle fatigué. Victoria règne, bien loin des expériences en tout genre qui vont conduire aux bouleversements artistiques et à la révolution des moeurs du siècle suivant. En même temps, elle est liée par le sang à ceux qui seront les acteurs des plus grands drames politiques à venir. Les mariages de ses neuf enfants et une nombreuse descendance ont fait d'elle la «grand-mère de l'Europe». Elle a pour petits-enfants l'empereur d'Allemagne, l'impératrice de Russie, la reine de Roumanie, la reine de Suède, la reine d'Espagne. Elle est l'aïeule vénérée de presque toutes les familles régnantes du continent. Pourtant, elle est pessimiste. Elle s'inquiète de voir grandir les difficultés aux Indes, en Afrique, en Irlande. Elle prophétise les troubles à venir, sans voir que cette évolution est inévitable, que la domination impé-

riale de la Grande-Bretagne est appelée à disparaître. Les foules enthousiastes de ses jubilés en 1887 et 1897, consacrent une éclatante réussite personnelle : elle a su refonder la monarchie et l'ancre définitivement dans un pays qui, jusque vers 1880, paraissait parfois tenté par la République.

Après un règne de soixante-trois ans, sept mois et deux jours (le deuxième plus long qu'ait connu le pays derrière celui d'Elisabeth II), Victoria s'éteint au château d'Osborne, sur l'île de Wight, le 22 janvier 1901, entourée des siens, dans les bras de son petit-fils préféré, le Kaiser Guillaume II. Ses funérailles sont filmées comme l'un des premiers grands événements du XX^e siècle et comme l'enterrement d'un monde. On a placé dans le cercueil blanc drapé d'écarlate où elle repose, enveloppée de son voile nuptial comme elle le souhaitait, une robe de chambre du prince Albert et un médaillon contenant une mèche de cheveux de John Brown... ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL

ELLE CONSACRE LA FIN DE SON RÈGNE À ÉTENDRE SON EMPIRE

LE COUPLE ROYAL SE PASSIONNE POUR LA PHOTO

Victoria, jusqu'à la fin de sa vie, en 1901, ne quitta pas son bracelet. Le bijou recérait une mèche de cheveux ainsi qu'une photo émaillée de son défunt mari, le prince Albert, mort quarante ans avant elle. Il est vrai que son règne de soixante-trois ans accompagna la naissance puis les premières évolutions de la photographie. Ainsi, le 15 octobre 1839, jour où elle déclara à Albert son intention de convoler avec lui, Victoria ne manqua pas de lui faire admirer les tout premiers daguerréotypes qu'on venait de lui apporter de France. En somme, comme le résumait l'un des plus grands critiques photo d'Angleterre, Bill Jay, mort en 2008 : «La photo était

pour Victoria sa seconde passion après son mari.» Au décès de la reine, sa collection, réunie dans 110 albums, comptait près de 100 000 épreuves. On doit les premiers clichés du couple royal, réalisés en 1842, au bibliothécaire du prince Albert, le docteur Becker. Celui-ci initia le couple aux mystères du calotype, procédé photographique mis au point en 1841 par le Britannique William Henry Fox Talbot. Sous l'égide de Becker, une chambre noire destinée à l'usage des époux royaux fut aménagée près de leurs appartements de Windsor. A partir des années 1850, alors que de nombreux peintres de la Cour passaient du chevalet aux plaques photosensibles, les cercles artistiques londoniens ne

tarissaient pas d'éloges sur les connaissances acquises par la reine et son époux dans ce nouveau domaine d'expression. En 1853, la reine patronna la naissance de la Société photographique londonienne, qui deviendra la très prestigieuse Royal Photographic Society of Great Britain. Le photographe Roger Fenton, cofondateur de cette société, fut particulièrement associé à la Couronne. A partir de 1854, il commença à être commissionné par la famille royale, se rendant jusqu'à cinq fois par mois à Windsor. Il réalisa alors les premiers grands portraits officiels de la reine. Mais cette intimité avec Victoria lui ouvrit aussi de nouvelles perspectives. A plusieurs milliers de kilomètres du palais, les puissances française et anglaise, qui avaient pris fait et cause pour l'Empire ottoman, étaient engagées contre la Russie sur le front de Crimée. Jour après jour, l'incompétence et l'insuffisance du commandement anglais se faisaient plus criants. Les soldats comme les chevaux souffraient de la faim ; les blessures infectées et les maladies faisaient plus de ravages que les combats. Victoria mandata donc Fenton pour qu'il se rende sur place afin de composer des images de propagande désamorçant les terribles descriptions signées par William Howard Russell, l'envoyé spécial du *Times*. Ayant embarqué pour la Crimée avec 36 coffres de matériel, Fenton est ainsi rentré lui aussi dans l'histoire comme le premier photographe de guerre. Juste récompense : en 1855, ce sont ses photographies que le couple royal britannique, en visite à Paris, montre à l'empereur Napoléon III et à l'impératrice Eugénie.

JEAN-CHRISTOPHE SERVANT



Connu pour ses portraits de la famille royale, Roger Fenton (ici en 1855) fut commissionné par Victoria afin de couvrir la campagne de Crimée (1853-1856). C'est le premier photographe de guerre.

ELLE S'APPELAIT SAXE-COBOURG-GOTHA.

DEPUIS LE XVIII^E SIÈCLE, PAR LE
BIAIS DE MARIAGES D'INTÉRÊT, LA
MONARCHIE BRITANNIQUE AVAIT
DU SANG ALLEMAND DANS LES
VEINES. CETTE ALLIANCE ANGLO-
SAXONNE VOLA EN ÉCLATS LORS
DE LA GRANDE GUERRE. **EN 1917,**
LE ROI GEORGE V DÉCIDA DE RE-
NONCER AU NOM GERMANIQUE
DE SA FAMILLE POUR LE REMPLA-
CER PAR CELUI DE WINDSOR. UN
CHOIX QUI FUT L'ACTE FONDATEUR
DE CETTE NOUVELLE DYNASTIE.

Maison Saxe-Cobourg-Gotha *Maison Windsor*

~~Prince~~
~~de Battenberg~~
Lord Mountbatten

~~Duc de Teck~~
Duc de Cambridge

^{Comtesse de Kielmansegg}
Comtesse d'Arlington

^{Baronne de Schalenburg}
Baronne de Kendall

Sur cette illustration du journal britannique *Punch*, en 1917, George V fait le ménage au sein de la Couronne britannique en donnant un coup de balai sur ses titres de noblesse germaniques.





'est la panique à Londres. Le 13 juin 1917, l'est de la capitale anglaise est victime d'une attaque venue du ciel. Une escadrille de bombardiers allemands largue en plein jour ses bombes sur des quartiers de civils, éventrant des immeubles, faisant plus de 160 morts, dont 18 enfants dans une école. Certes, ce n'est pas encore le Blitz, cette campagne de bombardements menée par le III^e Reich sur la capitale anglaise, de septembre 1940 à mai 1941, et qui fit 50 000 victimes. Et les pertes humaines sont infimes comparées au nombre de soldats tués sur les champs de bataille de la Grande Guerre. Mais ce raid choque l'opinion. Par son côté inédit, d'abord : l'aviation militaire n'en est qu'à ses débuts, et c'est la première fois que les Allemands utilisent des biplans pour une offensive d'ampleur contre une grande ville. Ils utilisaient auparavant des dirigeables, des Zeppelin, qui n'opéraient que de nuit et étaient peu efficaces. Mais la population est surtout abasourdie à cause du

Au XIX^e siècle, les armoiries de la famille royale étaient ornées de la devise allemande «*Treu und fest*» («Fidèle et fort»). Elle fut remplacée en 1917 par «*Dieu et mon droit*» (en français dans le texte) qui avait cours sous les Plantagenêts (XII^e-XV^e siècle).

nom de ces avions mortifères : les Gotha IV, nommés ainsi car fabriqués par une entreprise de construction métallique implantée à Gotha, dans le centre de l'Empire germanique. Or, pour les Britanniques, à cette époque, le nom de Gotha n'évoque pas qu'une ville d'outre-Rhin : c'est aussi celui du roi qui trône à Buckingham...

Shocking, non ? George V (1865-1936), cet homme pondéré au teint cireux, qui règne depuis 1910 sur le Royaume-Uni et doit incarner l'unité du pays dans l'épreuve de la guerre, est d'origine allemande ! Le souverain est issu de la maison Saxe-Cobourg-Gotha, une dynastie née au XIX^e siècle en Haute Franconie, au nord de la Bavière. De petite noblesse à l'origine, elle sut étendre ses branches à force d'habiles mariages jusqu'à régner sur le Portugal, la Bulgarie et la Belgique. Et l'Angleterre. En 1840, l'un de ses membres, le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha (1819-1861), a épousé la jeune reine Victoria (1819-1901), propulsant sa lignée sur le trône britannique. Le roi George V est leur petit-fils. A priori, l'homme, qui servit longtemps dans la Royal Navy avant d'accéder au trône, est on ne peut plus british. Mais en pleine guerre contre l'Allemagne, ses racines germaniques deviennent embarrassantes, et l'affaire des

bombardiers Gotha ne fait qu'amplifier le trouble. Jusqu'à pousser le roi à un choix radical en cette année 1917 : jeter son nom aux oubliettes, et renommer sa famille en «l'anglicisant». Un acte fondateur qui donna naissance à une nouvelle dynastie : les Windsor.

Le geste n'est pas anodin, et vient clore un chapitre de plus de deux siècles dans l'histoire de la monarchie britannique. En réalité, le pedigree allemand de la famille royale remonte plus loin que les épousailles d'Albert et de Victoria... En 1714, à la mort sans héritier d'Anne de Grande-Bretagne (1665-1714), la dernière de la maison Stuart, sa succession incombe à son plus proche parent protestant, en vertu de l'Acte d'établissement de 1701, censé empêcher l'avènement d'un souverain catholique. Ce parent est en réalité très éloigné : il s'agit de George I^e (1660-1727), prince-électeur de Hanovre, dont le lien avec Anne remonte à trois générations !

Dès le XVIII^e siècle, la maison de Hanovre est aux commandes

Problème, le nouveau roi est certes protestant, mais il n'est pas né en terre britannique, et ne parle même pas l'anglais. Pendant son règne, il s'absente autant que possible des îles britanniques. Tous ses successeurs sont issus de cette même maison de Hanovre : George II (1683-1760), George III (1738-1820)... jusqu'à la reine Victoria, qui règne durant soixante-quatre ans au XIX^e siècle. «Victoria et son fils aîné, le futur roi Edouard VII, sont au moins aussi allemands que britanniques», écrit l'historien David Cannadine dans sa biographie *George V : the unexpected king* (éd. Penguin, 2014, non traduit). La mère et son héritier sont à l'aise dans les cours et capitales d'Europe. Les deux parlent couramment le français et l'allemand mais aussi l'anglais... avec un accent guttural très prononcé. Des purs produits de ce monde cosmopolite des têtes couronnées d'Europe au XIX^e siècle, où l'on s'unit allègrement ●●●



Blason de la Maison Saxe-Cobourg-Gotha



Blason de la Maison Windsor

EN 1840, LA REINE VICTORIA AVAIT ÉPOUSÉ UN PRINCE ALLEMAND, COUSIN GERMAIN



En 1836, le roi de Belgique, Léopold I^e, souhaita marier sa nièce Victoria avec son neveu Albert de Saxe-Cobourg-Gotha. Ils unirent leur destin le 10 février 1840. Et eurent neuf enfants qui régnèrent sur une grande partie de l'Europe.

1917 : LA HAINE ANTIALLEMANDE GAGNA LONDRES

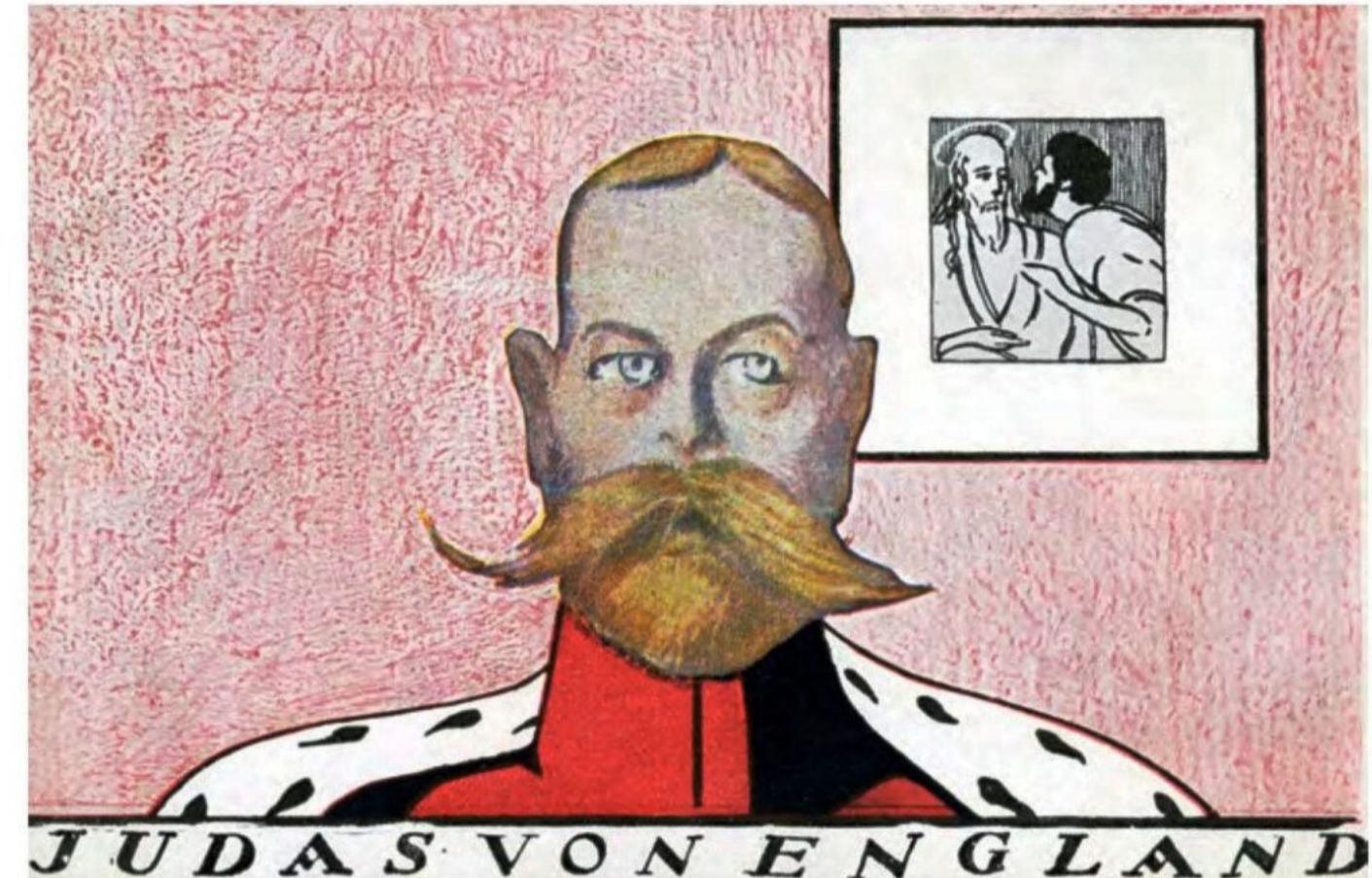
••• par-delà les frontières, où les liens tissés entre grandes maisons servent aussi à réguler les relations internationales. Sauf que l'heure, désormais, est au nationalisme...

Bien sûr, au fil du temps, l'intérêt de ces souverains «allemands» pour les affaires britanniques, de même que leur «âme anglaise», s'est affirmé. Dès George III, couronné en 1760, tous sont nés à Londres. Et qui plus que la reine Victoria incarne la stabilité et le prestige de la Couronne ? Il n'empêche : au moment où éclate la Grande Guerre, George V, monté sur le trône en 1910, reste dans l'esprit de bon nombre de ses sujets associé à ses origines teutonnes. Et ses liens familiaux n'aident pas. Le roi du Royaume-Uni est non seulement le cousin du tsar de Russie Nicolas II (1868-1918) – leurs mères étant sœurs –, mais aussi de Guillaume II (1859-1941), le Kaiser allemand, lui aussi petit-fils de la reine Victoria !

En 1914, le roi George V est soupçonné d'être un espion

Les trois souverains se retrouvent d'ailleurs à Berlin, en 1913, pour le mariage de la fille de Guillaume. Un an plus tard, alors qu'éclate le premier conflit mondial, l'heure n'est plus à la «cousinade». Et dans l'opinion, la parentèle du roi alimente les soupçons : est-il un patriote ? Peut-on lui faire confiance pour mener le pays dans la guerre ? Et s'il était secrètement pro-allemand ?

Plus les bruits de bottes augmentent, en ce début du XX^e siècle, plus le militarisme allemand inquiète, créant une vague antigelmanique au sein de la population britannique. Elle franchit un cap au début de la guerre, attisée par



Collection IM/Khartbine-Tapabor

la presse et la propagande, et exacerbée par des événements tels le torpillage du paquebot *Lusitania* par un sous-marin allemand en 1915. Ce climat de germanophobie gagne aussi les hautes sphères. Le cas le plus marquant est celui de l'amiral Louis de Battenberg (1854-1921), commandant de la Royal Navy. Ce natif de Graz, en Autriche, naturalisé anglais et s'exprimant avec un fort accent germanique, est poussé à la démission en octobre 1914. George V, lui, vit mal les allusions à ses racines. Quand le romancier H. G. Wells dénonce, en la famille royale, une «cour étrangère et médiocre», il réplique : «Je suis peut-être médiocre, mais que je sois damné si je suis étranger !» Il n'empêche, la présence à Buckingham d'un Saxe-Cobourg-Gotha devient «une anomalie de plus en plus indécente, alors que des centaines de milliers de morts et de blessés, défigurés, gazés, mutilés sont victimes de l'Empire allemand», écrit Jean des Cars dans *La Saga des Windsor. De l'Empire britannique au Commonwealth* (éd. Perrin, 2011).

Pour y mettre fin, George V ne peut certes pas changer de famille. Il peut, par contre, en modifier le nom, et se débarrasser de ses titres encombrants. Le 17 juillet 1917, un

Sur cette carte postale allemande datant de la Première Guerre mondiale, le souverain britannique, nommé ici Judas d'Angleterre, était considéré comme un traître à la nation.

mois après le bombardement de Londres, qui sert de déclencheur, le souverain annonce une décision très forte devant le Private Council, un organe chargé de le conseiller. Le *Court Circular*, le journal officiel de la cour, la rapporte ainsi : «Pour nous-mêmes et pour nos descendants, l'usage des grades, titres, dignités et honneurs de ducs et duchesses de Saxe, de princes et de princesses de Saxe-Cobourg-Gotha et autres dénominations allemandes ne nous appartiennent plus.» D'un royal claquement de doigts, des générations d'ancêtres sont effacées de l'arbre généalogique. Et immédiatement, le nouveau nom de la dynastie est proclamé : Windsor. C'est Lord Stamfordham, le secrétaire privé du roi, qui en aurait eu l'idée, en référence à l'immense château de l'ouest de Londres, bastion de la monarchie, où ont régné presque tous les rois et reines depuis Guillaume le Conquérant (1027-1087). Le nom fait sensation. Et par sa seule magie, cette famille royale, aux origines suspectes, devient tout à coup inscrite dans une continuité millénaire.

Le grand ménage ne s'arrête pas là. En 1917, tous les proches de la famille royale aux patronymes un peu trop germaniques sont «an-

glicisés». Louis de Battenberg devient Louis Mountbatten, marquis de Milford Haven. Les ducs et princes de Teck, issus de la maison allemande de Wurtemberg et frères de la «Queen Mary» (1867-1953), l'épouse de George V, sont rebaptisés Cambridge. Le roi décide aussi que les membres de la *royal family* n'ont plus l'obligation de s'unir à des têtes couronnées européennes, mais peuvent épouser de «simples» nobles britanniques. Et pour afficher ses distances avec ses attaches familiales continentales, il refuse l'asile à son cousin le tsar Nicolas II, renversé par la Révolution russe en 1917 puis exécuté dans une cave en Sibérie, un an plus tard. «Le résultat est un repositionnement fondamental de la monarchie britannique, s'éloignant du cousinage royal transnational traditionnel, et des amitiés personnelles qui vont avec, pour se tourner vers la nation et l'Empire britannique», écrit David Cannadine.

Le Kaiser se moque de la volte-face de la monarchie britannique

Comment fut accueilli ce reniement familial en Allemagne ? Avec ironie. Le Kaiser Guillaume II parla des «joyeuses commères de Saxe-Cobourg-Gotha», en faisant allusion à la célèbre pièce de théâtre de William Shakespeare, *Les Joyeuses Commères de Windsor* (1602). Après la victoire de la Triple Entente sur l'Allemagne, en 1918, George V, nouveau roi Windsor, deviendra populaire et respecté. «Il incarne l'Etat viscéralement britannique», conclut Jean des Cars. Son génie est d'être intervenu au bon moment, à une époque où le patriotisme interdisait le moindre doute et où l'Allemagne semblait aussi se diriger vers la défaite... Avec ce changement de patronyme, le souverain sauva probablement la Couronne d'Angleterre et fit preuve d'un esprit moderne. Un journaliste du *Times* écrivit à ce propos : «Cette époque est propice à l'innovation». Un mot qui sera le leitmotiv des Windsor. ■

VOLKER SAUX



akg-images / Interfoto



Universal History Archive / Universal Images Group / Getty Images

En 1911, George V recevait en grandes pompes son cousin, l'empereur allemand Guillaume II, afin de se recueillir sur la tombe de leur aïeule, la reine Victoria. Six ans plus tard, il se rendait sur le front franco-britannique à Abbeville (Somme).

Edouard VIII **EN EAUX TROUBLES**

Elisabeth n'était pas destinée à régner : elle ne fut longtemps que troisième dans l'ordre de succession, derrière son père, le prince Albert, et surtout derrière son oncle Edouard. Mais ce dernier abdiqua le 10 décembre 1936, un an à peine après son couronnement, officiellement pour pouvoir épouser l'Américaine Wallis Simpson. Derrière le récit romantique, se dessine un épineux arrière-plan politique : le roi a-t-il été écarté à cause de ses sympathies nazies ?



En octobre 1937,
un peu moins
d'un an après
son abdication,
Edouard VIII,
revenu simple duc
de Windsor, rend
visite, en com-
pagnie de son
épouse, à Adolf
Hitler au Ber-
ghof, le refuge du
Führer dans les
Alpes bavaroises.

L'ABDICTION





Des admirateurs d'Edouard VIII en 1936 : ils ne comprennent pas pourquoi leur souverain devrait démissionner pour préserver la morale victorienne.

I

Il est 21 h 30, ce vendredi 11 décembre 1936. Depuis le château de Windsor, Edouard VIII fait une déclaration fracassante au micro de la BBC. «Il m'est apparu impossible de supporter le lourd fardeau de ma responsabilité sans l'aide et le soutien de la femme que j'aime. Je quitte les affaires publiques en même temps que je dépose mon fardeau...» Les quelque 8 millions d'auditeurs n'en croient pas leurs oreilles. Le roi, âgé de 42 ans, vient d'abdiquer en direct à la radio, après seulement 326 jours de règne. A la couronne royale qu'il abandonne à son frère cadet (le futur George VI), Edouard VIII préfère le cœur de Wallis Simpson, une Américaine divorcée dont il s'est entiché et qu'il veut épouser.

Les Anglais sont sous le choc. D'autant plus stupéfaits et incrédules que la presse, respectant les consignes gouvernementales, leur a caché cette idylle. Contrairement aux prévisions de la police, les sujets du royaume ne manifestent pas leur soutien au roi, mais affichent leur haine de celle par qui le scandale est arrivé. Dans les jours qui suivent, Wallis, réfugiée sur la côte d'Azur, croule sous un flot de lettres d'insultes et de menaces de mort. Informés plusieurs jours auparavant de la décision d'Edouard, la famille royale et le gouvernement sont soulagés du dénouement de cette crise qui a duré plusieurs semaines. Une fois l'abdication devenue réalité et l'ex-roi parti sur le champ en exil, la fable de la belle histoire d'amour inonde les pages des journaux du monde entier. Un roi romantique qui a tout abandonné par amour ? La réalité est un peu moins romanesque... Car si le Premier ministre conservateur Stanley Baldwin a refusé avec tant de vigueur la perspective du mariage, c'était pour mieux



Getty Images

Le roi, en novembre 1936, avec l'uniforme des Welsh Guards, l'un des cinq régiments d'infanterie de la Garde royale.

se débarrasser d'un souverain qui se permettait des commentaires politiques inconvenants pour un monarque. Mais plus encore, à cause de l'admiration non dissimulée que le roi porte à Adolf Hitler. En novembre 1933, le diplomate autrichien Albert de Mensdorff qui s'entretient avec Edouard, alors que ce dernier n'est encore que prince de Galles, n'en revient pas. «La sympathie qu'il exprime pour les nazis est remarquable. Il condamne naturellement le traité de Versailles» (cité par la journaliste britannique Anne Sebba dans *Wallis la scandaleuse*, éd. Tallandier, 2017). Le même affirme que le futur roi lui confie alors : «J'espère et je crois que nous ne serons plus jamais en guerre. Mais si c'est le cas, nous devons être du côté des vainqueurs et ce seront les Allemands, pas les Français.»

Le prince enseigne le salut hitlérien à sa nièce agée de 7 ans, la future reine Elisabeth II

Toujours à la même période, le prince n'hésite pas à jouer les apprentis nazis dans les jardins de la résidence royale de Balmoral. Comme en témoigne un film amateur, sorti de l'ombre en 2015, le montrant distinctement enseigner le salut hitlérien à sa nièce âgée de 7 ans, la future reine Elisabeth II. Tout au long de ces années, Edouard ne se prive pas de vanter les réalisations du natio-

The Star
THE LONDONER'S EVENING PAPER
THURSDAY, DECEMBER 10, 1936.

THE SPEAKER IN COMMONS ANNOUNCES

ABDICTION

THE DUKE OF YORK THE NEW KING

KING EDWARD'S MESSAGE: "I RENOUNCE THE THRONE FOR MYSELF AND FOR MY DESCENDANTS"

FINAL AND IRREVOCABLE

RENUNCIATION DOCUMENT WITNESSED BY HIS THREE BROTHERS

PEERS IN A QUEUE AT

MR. BALDWIN
Recounts Story With The King

FROM PLANE TO No. 10

Mrs. Simpson's Lawyer Returns

THERE was unusual activity to-day at the Villa Lou Viei, Cannes, where Mrs. Simpson is staying.

It was said to-day that there was no imminent possibility of the King going to Lou Viei either now or in the future.

He added, says Reuters, that the King would not go to the Riviera, and Mrs. Simpson's intention was to stay on at the villa indefinitely.

No one was more surprised at this than Mr. Goddard [Mrs. Simpson's solicitor], his wife, Mr. S. Barron, and Dr. Crichton [who accompanied them]

BETTMANN ARCHIVE / GETTY IMAGES

••• nal-socialisme, saluant sans retenue le «système social» hitlérien, tout comme ses actions en matière de logement et d'emploi. En juin 1935, le prince va encore plus loin. Sous couvert de pacifisme intégral et d'anticommunisme viscéral, il prône, lors d'une réunion de la Légion britannique, un rapprochement avec les nazis. Aux vétérans, il explique qu'il faut «tendre la main de l'amitié aux Allemands». Ces propos font scandale. A tel point qu'Edouard est convoqué par son père, George V, qui lui administre un sévère rappel à l'ordre.

Obnubilé par Wallis, le roi est incapable d'assumer sa tâche et s'accorde des week-ends à rallonge

Quand ce dernier meurt en janvier 1936 et que le prince monte sur le trône sous le nom d'Edouard VIII, une autre question agite les cercles du pouvoir. Le nouveau monarque, incorrigible noceur, buveur et fumeur invétéré, grand séducteur, jamais levé avant midi, va-t-il prendre au sérieux sa mission ? Les derniers mots de son père à Baldwin sont édifiants : «Après ma mort, il ne faudra pas un an à ce garçon pour se perdre...» Il ne faut, en vérité, qu'une poignée de semaines à Edouard VIII pour se révéler tel qu'en lui-même : plus obnubilé que jamais par Wallis et incapable d'assumer sa tâche. Les notes confidentielles qui lui sont transmises traînent des jours entiers sur son bureau à la vue de tous et retournent

Sur la une de *The Star*, du jeudi 10 décembre 1936, figurent un portrait du roi redevenu prince et celui du Premier ministre Stanley Baldwin. Ce dernier a activement œuvré en coulisses pour l'abdication du souverain.

à Downing Street maculées de taches d'alcool. Le souci majeur du roi n'est nullement la guerre qui s'avance, mais plutôt l'organisation de ses week-ends à rallonge avec Wallis (du jeudi au mardi !) ou la préparation de leurs vacances d'été sur un yacht en Méditerranée. Pour couronner le tout, le souverain multiplie les prises de position qui affligent les diplomates. Début mars 1936, lorsque Hitler, romptant avec le traité de Locarno, s'empare de la rive gauche du Rhin, Edouard VIII approuve le coup de force du Führer. En juin de la même année, à la stupéfaction d'Anthony Eden, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, le roi refuse de recevoir le Négu, contraint à l'exil après l'envahissement de l'Ethiopie par Mussolini. Ce n'est pas tout. En septembre 1936, l'Ecosse tout entière est révulsée par la désinvolture du roi. Alors que la ville d'Aberdeen l'attend pour l'inauguration d'un hôpital, il renonce à se rendre à la cérémonie, pour filer avec sa voiture à la gare accueillir Wallis avec laquelle il veut s'afficher.

L'attitude d'Edouard VIII est si consternante que le palais de Buckingham, le gouvernement, l'Eglise anglicane et même les syndicats considèrent que la monarchie est en péril. Lorsque Baldwin, pourtant partisan de l'apaisement avec Hitler, obtient la conviction que le roi est bel et bien pronazi, il se décide à agir sans plus tarder. Paradoxalement, le roi facilite la tâche de son Premier ministre. •••

W Wallis Simpson

CELLE PAR QUI LE SCANDALE ARRIVE

Ce 15 mai 1931, Wallis Simpson savoure les prémisses de son triomphe. En s'installant à Londres trois ans plus tôt avec son mari fortuné, cette Américaine de 35 ans s'est juré de conquérir l'une des icônes les plus attirantes du moment : Edouard, prince de Galles et héritier du trône du Royaume-Uni. Voilà qui est fait. Cette inconnue est loin d'être «une femme particulièrement belle, elle est plutôt masculine», comme le souligne la biographe britannique Anne Sebba dans *Wallis la scandaleuse*. C'est en revanche une séductrice sans pareil et une insatiable dévoreuse d'hommes. Le prince qui, lui-même, collectionne les conquêtes d'un soir, s'amourache peu à peu de cette arriviste. Subjugué par son aplomb, son bagout et ses réparties, il évince en 1934 sa maîtresse en titre et la remplace par Wallis. Edouard la couvre de bijoux, de pierres précieuses et lui fait de mirobolants dons d'argent... judicieusement placés sur des comptes à l'étranger.

Qui est donc cette roturière que le prince ne quitte désormais plus ? Wallis Warfield est née en Pennsylvanie en 1896 dans une famille protestante désargentée. A l'âge de 20 ans, elle se marie avec un officier de l'armée de l'air, violent et alcoolique, dont elle divorce en 1927. Entre temps, Wallis débarque en Chine en 1922. Sans doute travaille-t-elle pour les services secrets américains. Elle fréquente les lieux huppés de débauche : salles de jeux et bordels. C'est là qu'elle s'initie à d'ancestrales pratiques érotiques. Durant ce séjour en Chine, Wallis multiplie les aventures. La plus passionnelle, elle la vit avec le comte Ciano, le futur

gendre de Mussolini. Certains historiens affirment qu'elle est tombée enceinte de ce bellâtre de 21 ans et qu'elle a subi un avortement clandestin. Autant d'éléments contenus et détaillés dans un dossier monté après coup par les services secrets britanniques à la demande de la reine Mary, inquiète de la soumission totale de son fils Edouard à cette aventurière. S'il a un jour existé, ce fameux «dossier chinois» n'a jamais été retrouvé dans les archives.

Retour à Londres au début des années 1930. Wallis a beau être entrée dans la vie intime du prince, elle est décidément insatiable, fricotant avec d'autres hommes. Au premier rang desquels Ribbentrop, dont elle serait devenue la maîtresse. L'ambassadeur plénipotentiaire d'Hitler, qui agit en service commandé, la couvre quotidiennement de fleurs. «Dix-sept roses ou œillets par jour, chiffre correspondant au nombre de fois où ils avaient couché ensemble», raconte l'universitaire Jean-Pierre Naugrette (dans la *Revue des deux mondes*, juillet 2017).

Durant la Drôle de guerre, Wallis a une liaison avec l'ambassadeur des Etats-Unis en France, William Bullitt, suspecté, lui aussi, de sympathies nazies. A l'issue de la Seconde Guerre mondiale, elle reprend sa vie de séductrice, écumant les boîtes de nuit à la mode à New York ou Paris. On lui prête de nouvelles aventures. Toujours aussi avide d'argent, elle se lance dans l'écriture de ses mémoires, malicieusement intitulés «Le Coeur a ses raisons». Dans les années 1950 et 1960, Wallis est érigée par la presse people en figure du tout-Paris, icône de la mode



Ullstein bild via Getty Images

Divorcée deux fois, américaine et roturière, Wallis Simpson (ici en 1936) ne correspond pas aux canons de la princesse idéale.

et modèle de savoir-vivre. La réalité est moins glamour. La duchesse de Windsor est, à cette époque-là, plus aigrie et frustrée que jamais. Les liftings successifs n'estompent plus les marques indélébiles de la rage qu'elle rumine depuis tant de décennies contre le palais de Buckingham qui refuse obstinément de lui octroyer le titre d'Altesse royale. L'intrigante avait rêvé d'épouser un roi, elle a passé sa vie avec un simple duc...

Après la mort et les obsèques d'Edouard, en 1972, Wallis n'a plus qu'une seule obsession : obtenir l'agrandissement du caveau royal situé dans le parc du château de Windsor afin que son propre cercueil puisse y prendre place le moment venu. Atteinte, dès le milieu des années 1970, d'une irrémédiable dégénérescence cérébrale, elle s'éteint, en avril 1986, à presque 90 ans. Comme l'avait promis Elisabeth II, la duchesse est inhumée aux côtés de son époux. Au cours de la cérémonie, son nom n'est pas prononcé une seule fois. Même disparue, la scandaleuse Wallis reste sulfureuse. J.-J. A.



Popperfoto via Getty Images

Discussion amicale avec Josef Goebbels, ministre de la propagande du Reich, le 12 octobre 1937. La visite du duc fut largement relayée par les médias allemands.

«SON ABDICATION A ÉTÉ UNE LOURDE PERTE POUR NOUS», DÉCLARA ALORS ADOLF HITLER

••• Tout bascule en octobre 1936, lorsqu'Edouard lui annonce «sa ferme intention» de se marier avec Wallis avant le couronnement officiel prévu en mai 1937. Pour amadouer le gouvernement et le parlement, le roi évoque avec Baldwin l'idée d'un mariage morganatique, qui empêcherait Wallis de devenir reine. En politicien roué, le Premier ministre propose de soumettre l'idée aux membres de son cabinet, aux chefs des partis d'opposition et à tous les Premiers ministres du Commonwealth. Le 2 décembre 1936, Baldwin annonce à Edouard VIII que la réponse est unanimement négative. Pour le roi, que l'historien Jean des Cars dépeint comme «un homme affolé à l'idée de perdre celle qui lui a permis de vaincre ses défaillances sexuelles» (*La Saga des Windsor*, éd. Perrin, 2011), l'abdication n'est alors plus qu'une question d'heures.

Devenu simple duc de Windsor, Edouard peut épouser Wallis. Le mariage se déroule le 3 juin 1937 au château de Candé (Indre-et-Loire). Une demeure somptueuse qui appartient à Charles Bedaux, un multimillionnaire franco-américain, ami du Führer. La famille royale boycotte l'événement qui réunit



Getty Images

Le Premier ministre Winston Churchill a nommé le duc de Windsor gouverneur général des Bahamas... pour éloigner le couple sulfureux (ici à Nassau, en 1942).

moins de vingt personnes, mais mobilise plusieurs centaines de journalistes. En guise de cadeau, Hitler fait parvenir aux bons amis du Reich une petite boîte en or. Edouard et Wallis ont bientôt l'occasion de remercier l'expéditeur de sa délicate attention : ils sont invités en Allemagne. Toutes les tentatives de Londres pour convaincre Edouard de renoncer à ce périple sont vaines. Début octobre 1937, le couple arrive à Berlin pour deux semaines. Le duc et la duchesse savourent ces instants où ils sont choyés par les dignitaires du régime. L'ex-roi met un point d'honneur à s'exprimer en allemand qu'il parle couramment et n'hésite jamais à lever le bras lorsqu'il passe en revue un détachement de la SS.

A Leipzig, les paroles d'Edouard sont celles d'un propagandiste zélé. «Ce que j'ai vu en Allemagne, je l'avais cru jusqu'à aujourd'hui impossible... Derrière tout ça, il n'y a qu'un seul homme et qu'une seule volonté, Adolf Hitler.» Quelques jours plus tard, le maître du Reich reçoit ses deux thuriféraires dans son nid d'aigle de Berchtesgaden. Les photos d'Hitler baisant la main d'une Wallis tout sourire font le tour du monde et scandalisent Buckingham. Hitler, lui, imagine déjà qu'un jour viendra où ayant envahi l'Angleterre, il installera Edouard et Wallis, ravis de jouer les souverains fantoches.

Fin septembre 1939, alors que la Seconde Guerre mondiale a débuté, le duc est officiellement investi par Londres d'une fonction d'attaché militaire auprès de l'état-major français. Il profite alors de son statut pour recueillir et transmettre des informations aux nazis, puis abandonne son poste pour rejoindre Wallis. Edouard est passé de la complaisance active à la traîtrise caractérisée. En juin 1940, les deux amants se réfugient en Espagne. Depuis Madrid, le duc suggère secrètement à Hitler de bombarder l'Angleterre. En juillet, il passe au Portugal. Le Premier ministre Churchill hausse le ton et menace l'ex-roi de la cour martiale s'il ne se rend pas aux Bahamas dont il a été nommé gouverneur.

Piteusement, l'intéressé se résout à s'exiler vers ce lointain territoire. Aux Bahamas, la surveillance du couple Windsor redouble d'intensité après l'entrée en guerre des Etats-Unis : les conversations téléphoniques sont écoutes et le courrier soumis à la censure. Ce qui n'empêche nullement le duc et la duchesse de nouer d'étrôites relations avec le

millionnaire suédois Axel Wenner-Gren, qui fournit une partie de ses munitions à la Wehrmacht. Ni d'étaler son racisme au grand jour. Edouard s'indigne ainsi que des Juifs louent des appartements à Nassau, la capitale des Bahamas. Wallis n'est pas en reste. Elle manifeste son écoeurément de voir sa résidence peuplée de serviteurs noirs.

La Seconde Guerre mondiale terminée, les deux époux sont de retour à Paris où ils tentent de reprendre une place dans le beau monde. Le duc ne regrette aucunement sa complicité envers le régime nazi. Dans les années 1950, à l'occasion de dîners mondains auxquels participent régulièrement le dirigeant fasciste Oswald Mosley et son épouse Diana, il laisse libre cours à sa haine du Premier ministre conservateur Anthony Eden, de

Franklin Roosevelt et bien sûr, des Juifs. Le correspondant du Times à Paris, qui assiste parfois aux agapes, ironise : «Quand il ne faisait pas de remarques sur les Juifs, il pouvait être charmant.» Face à cet encombrant personnage, le palais de Buckingham déploie un cordon sanitaire hermétique. En juin 1953, le couple maudit n'est pas invité au couronnement d'Elisabeth II. L'ex-roi n'est toléré que pour les funérailles de membres de la famille royale. Il faut attendre 1967 pour que les deux soient conviés à une cérémonie en souvenir de la reine Mary, la propre mère d'Edouard. La parenthèse est vite refermée. Deux ans plus tard, le duc et la duchesse ne sont pas admis à l'investiture de Charles en tant que prince de Galles.

Désormais malade, le duc implore sa nièce de pouvoir être inhumé au cimetière de Frogmore. Le 18 mai 1972, Elisabeth II effectue un voyage officiel à Paris. Son oncle est en phase terminale d'un cancer de la gorge. La souveraine se rend donc à son chevet. Edouard meurt dix jours plus tard. Comme l'avait promis la reine en 1970, l'ex-roi a droit à une cérémonie funèbre à la chapelle Saint-George de Windsor, suivie d'une inhumation dans le caveau royal. Depuis cette date, les révélations sur le passé du défunt n'ont cessé de se multiplier, détricotant la fable de la romance amoureuse et révélant au grand jour la face occultée d'Edouard VIII : celle d'un sympathisant nazi qui n'a jamais renié ses errements. ■

JEAN-JACQUES ALLEVI



La reine Elisabeth II et la duchesse de Windsor le 5 juin 1972 après les funérailles du duc, décédé à 77 ans.

LA GUERRE

Coll. O. Calonge / adoc-photos - Popperfoto via Getty Images



UNIS SOUS LE



Ce cinéma londonien, situé sur Baker Street, est l'un des nombreux bâtiments détruits en septembre 1940 par l'aviation allemande. Sur les ruines, le roi George VI, accompagné de la reine Elisabeth Bowes-Lyon scrute le ciel, d'où vient la menace. Pendant huit mois, 35 000 tonnes de bombes se déverseront sur la capitale.

BLITZ

En restant à Londres, malgré les bombardements allemands de septembre 1940 à mai 1941, le roi George VI et son épouse Elisabeth ont su souder le peuple britannique comme jamais.



LA LUFTWAFFE VEUT ÉCRASER LA CAPITALE

Cette vue aérienne du quartier populaire de l'East End, en septembre 1940, montre toute la violence des bombardements ennemis. A Londres, environ 4 millions d'immeubles furent détruits, provoquant la mort de 13 000 civils. Le moral de la population ne fléchit pourtant pas, à l'image de la famille royale qui décida d'affronter le danger.



**UNE PRINCESSE
TOTALEMENT MOBILISÉE...**

Pendant le Blitz, Elisabeth, fille aînée de George VI (qui deviendra Elisabeth II en 1952), rejoint l'Auxiliary Territorial Service, le corps des volontaires féminines, à l'âge de 15 ans. Elle y restera jusqu'en 1944 puis s'engagera, comme conductrice d'ambulance et mécanicienne. Le temps des accointances royales avec le III^e Reich, sous Edouard VIII, est bien révolu.



**... ET UNE REINE QUI
RASSURE LA POPULATION**

Ce 11 septembre 1940, Elisabeth Bowes-Lyon, surnommée à l'époque la *Smiling Queen*, la reine souriante, remonte le moral aux habitants d'un quartier du sud de Londres ravagé par les bombes. La future *Queen Mum*, épouse dévouée et mère affectueuse, multiplia les actions auprès de ses sujets, surtout les enfants, humanisant ainsi l'image de la monarchie.



MÊME BUCKINGHAM N'EST PAS ÉPARGNÉ

En mars 1941, la résidence royale, située en centre-ville, est prise pour cible pour la troisième fois depuis le début du Blitz. Après la cour, le jardin et la chapelle en 1940, c'est l'une des portes d'accès qui est soufflée par la déflagration d'une bombe. L'union entre les Windsor et le peuple britannique sortira renforcée de cette épreuve.



LA GUERRE EST L'OCCASION POUR GEORGE VI DE MONTRER QU'IL EST TENACE ET COURAGEUX



'effroi gagne la capitale. Le 7 septembre 1940, en fin de soirée, lorsque les premières bombes de la Luftwaffe, l'aviation allemande, s'abattent sur les quartiers populaires de l'East End de Londres, la Grande-Bretagne traverse les heures les plus angoissantes de son histoire. Depuis la débâcle de la France, de mai à juin 1940, écrasée par le rouleau compresseur des divisions blindées du III^e Reich, le pays reste désormais seul à combattre un ennemi qui le surclasse dans l'armement, hormis l'aviation. Hitler, certain d'une victoire totale en Europe de l'Ouest, prévoyait que les Britanniques déposeraient les armes et accepteraient, comme les Français, un armistice. Un plan qui lui permettrait, par la suite, de se consacrer à son objectif principal : l'invasion de l'URSS de Staline, la «menace bolchevique». Mais le nouveau Premier ministre, le «vieux lion» Winston Churchill, montra ses griffes contre le III^e Reich, contrairement à son prédécesseur Neville Chamberlain. Hitler imagina alors envahir l'Angleterre après s'être assuré de la maîtrise du ciel. C'était sans compter sur la supériorité de la Royal Air Force, l'aviation britannique. L'efficacité de ses radars, la rapidité de ses chasseurs Spitfire et Hurricane et l'habileté de ses pilotes lui permirent d'infliger de lourdes pertes à la Luftwaffe.

A la fin de l'été 1940, le Führer prit une décision drastique : ses escadrilles de bombardiers Hein-

kel, Dornier et Junkers ne viseront plus les usines d'armement, les infrastructures aéroportuaires et les réseaux ferrés. Désormais, ils cibleront les populations civiles dans le but de briser le moral et la combativité du gouvernement britannique. Au cours de cette campagne de terreur, connue sous le nom de Blitz – diminutif du mot allemand Blitzkrieg, signifiant «guerre éclair» –, des milliers de tonnes de bombes sont déversées sur Londres principalement, mais aussi sur les villes de Manchester, Birmingham, Liverpool, Coventry, ainsi que sur les cités historiques d'Exeter et Canterbury.

50 000 civils tués : le royaume vacille mais ne se rend pas

Pris sous un déluge de feu, les habitants des villes dévastées conservent malgré tout leur flegme et leur pugnacité. Où puisent-ils le courage de faire front ? Dans l'esprit de résistance de Winston Churchill tout d'abord, qui, malgré ses 66 ans, n'a rien perdu de sa légendaire ténacité. Il l'avait promis lors de son premier discours à la Chambre des Communes, le 13 mai 1940, après sa nomination au poste de Premier ministre : «Je n'ai à offrir que du sang, du labeur, des larmes et de la sueur... et au bout la victoire.» Mais les Britanniques disposent d'un autre atout majeur qui galvanise les coeurs et les volontés : George VI (1895-1952). Pendant cette campagne de bombardements d'une violence inouïe (50 000 civils tués et 150 000 blessés, selon les chiffres officiels du gouvernement britannique), ce nouveau roi fut l'incarnation d'un pays uni dans l'épreuve. Et pourtant, longtemps les Britanniques ont pensé qu'il n'était pas le monarque qui con-

venait en cette dramatique période de Seconde Guerre mondiale...

Lorsque la Grande-Bretagne déclara la guerre à l'Allemagne nazie, le 3 septembre 1939, George VI, couronné depuis 1937, restait dans les esprits comme un souverain qui n'aurait jamais dû être à la tête du royaume. La raison ? Après la mort de son père George V, le 20 janvier 1936, ce ne fut pas lui qui prit la succession, mais son frère aîné, Edouard VIII (1894-1972). Ce dernier, fou d'amour pour une Américaine de 40 ans roturière et deux fois divorcée, décida d'abdiquer en décembre 1936, laissant ainsi le trône à George VI. Le début de son règne fut obscurci par l'ombre d'Edouard VIII, toujours vu, malgré son abdication, comme un homme charmant doublé d'un héros de la Première Guerre mondiale. Ce dernier avait combattu sur le front de l'Ouest, en 1917, pendant que le futur George VI, d'une santé fragile, avait, lui, quitté l'armée à cause d'un ulcère à l'estomac...

«Les trois premières années du règne de George VI furent une épreuve personnelle. Son bégaiement, sa timidité et son caractère protocolaire le rendaient moins populaire que son frère aîné, plein d'aisance, peu conventionnel, et que les gens voyaient comme leur vrai roi malgré l'abdication», écrit l'historien britannique Dermot Morrah dans un ouvrage de référence, *To Be a King* (non traduit, 1968). George VI dut régler la situation inédite d'Edouard VIII qui entendait préserver ses priviléges. Il lui racheta ainsi les résidences de Balmoral et Sandringham, qui revenait pourtant de plein droit au souverain. Une première humiliation pour ce dernier. En outre, selon Dermot Morrah, il apprit



TOUJOURS AU CHEVET DE LEUR PAYS

Comme le montre cette photographie datée du 23 septembre 1940, George VI et la reine se rendent régulièrement dans les hôpitaux londoniens afin de discuter avec des blessés. Présent sur tous les fronts, le couple exaspère alors Adolf Hitler qui les présente comme «les monarques les plus dangereux d'Europe».

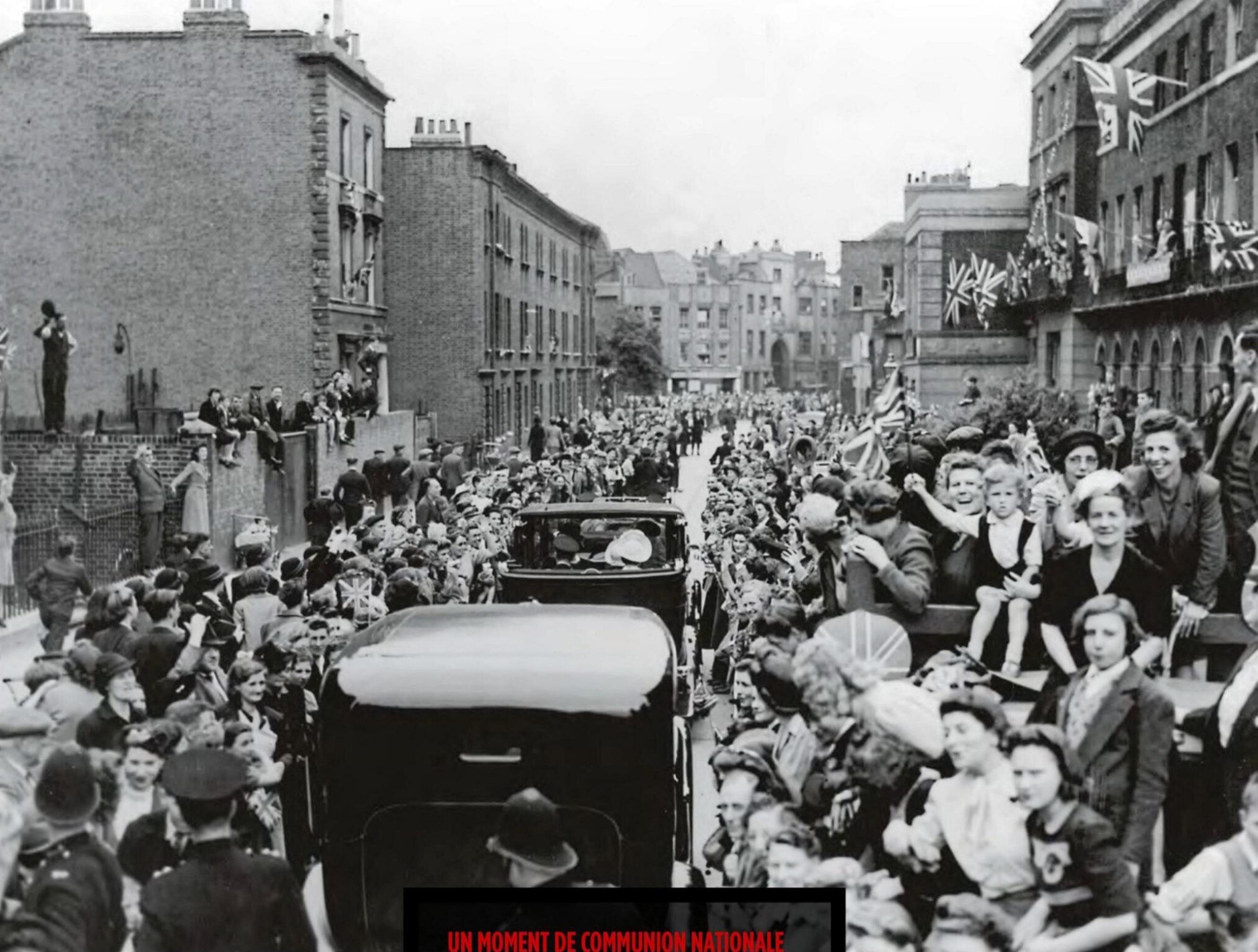
qu'une partie de sa famille avait souhaité, dans un premier temps, offrir la couronne à un autre de ses frères, le duc de Kent. Celui-ci avait un fils, contrairement à George VI, père de deux filles : Elisabeth et Margaret. Un second camouflet.

Une fois sur le trône, le monarque, pris en tenailles dès 1937 par la montée du nationalisme en Inde, perle coloniale de l'empire, et les tensions en Occident, voyait Edouard VIII multiplier les voyages en Europe (y compris dans l'Allemagne nazie) et en Angleterre pour montrer sa compassion envers les populations les plus pauvres. Celui-ci versa ainsi de l'argent à un fond de solidarité pour des mineurs en grève qu'il appelait ses *fellow men*, ses camarades. «Si l'on

devait faire une comparaison, la popularité d'Edouard VIII, après son abdication, a été supérieure à celle de la princesse Diana dans les années 1980. Difficile de lutter pour George VI...», explique Philippe Chassaigne, auteur d'une *Histoire de l'Angleterre* (éd. Flammarion, 2015). Malgré le soutien indéfectible de son épouse, Elisabeth Bowes-Lyon, mais aussi de sa mère, Mary de Teck, George VI fut donc, de 1937 à 1939, un sou-

verain effacé. D'une manière inattendue, ce fut le Blitz qui amena ce monarque fragile à entrer dans son rôle et à l'assumer d'une manière remarquable.

Chaque nuit, du 7 septembre 1940 au 21 mai 1941, les explosions résonnent et les bombes incendiaires illuminent Londres d'un feu mortifère. Des immeubles s'effondrent, morts et blessés se comptent chaque jour par centaines. Malgré ce chaos, George VI et son épouse refusent de quitter la capitale. L'East End ouvrier est frappé dès le 7 septembre. Une semaine plus tard, le roi et la reine, présents à Buckingham, voient passer deux bombes allemandes qui explosent dans une cour du palais. «Je suis fière que nous •••



UN MOMENT DE COMMUNION NATIONALE

«... ayons été bombardés, Je peux maintenant regarder les gens de l'East End dans les yeux», déclare la reine. Deux mois plus tard, les jardins et la chapelle de Buckingham sont touchés. Devant le danger qui se rapproche, Churchill presse le couple de s'exiler au Canada avec ses filles, les princesses Elisabeth et Margaret, alors âgées de 14 ans et 10 ans. Les familles royales de Norvège et du Danemark l'ont fait, leur dit-il. La réponse de la reine est superbe : «Les enfants ne peuvent partir sans moi, et moi je ne peux pas quitter le roi. Et le roi n'abandonnera jamais son pays.» Elisabeth Bowles-Lyon – née dans une famille de la noblesse écossaise en 1900 – est une femme au caractère bien

trempé et douée de sens politique. En 1937, alors qu'Edouard VIII s'offrait une visite de courtoisie en Allemagne, la nouvelle reine avait une autre vision du nazisme. Après avoir lu *Mein Kampf*, le livre rédigé par Hitler entre 1924 et 1925, elle en fit porter un exemplaire à Lord Halifax, ministre des Affaires étrangères. Elle lui conseilla de se contenter de le survoler : «Sinon vous deviendriez fou, et ce serait dommage. Le feuilleter suffit pour

se faire une idée de l'auteur, de sa mentalité et de son ignorance.»

Après le second bombardement sur Buckingham en novembre 1940, Churchill parvient à convaincre, «pour assurer à tout prix l'avenir de la dynastie», les époux et leurs filles de passer leurs nuits au château de Windsor, à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de Londres. Dans cette forteresse en surplomb de la Tamise, ils s'astreignent au même rationnement que leurs sujets. Ils sont, eux aussi, réveillés en sursaut par les sirènes d'alerte qui les obligent à se réfugier dans un abri de fortune. «J'ai toujours aussi peur des bombes et des canons qu'au début», écrit avec franchise la reine à sa sœur. Et d'ajouter : «Je deviens rouge brique

adoc-photos

DEVANT BUCKINGHAM, PAR HUIT FOIS, LA FOULE S'EXCLAME : «NOUS VOULONS LE ROI !»

et mon cœur bat fortement... En fait je suis une lâche, mais comme je suis sûre que des tas de gens le sont, cela m'est égal ! A bas les nazis !» Chaque matin, George VI et Elisabeth regagnent Londres pour soutenir la population. On les voit arpenter les rues en ruines et les immeubles éventrés par les bombardements. Ils aident les habitants, parfois avec des gestes un peu gauches, à déblayer les gravats. Le roi, nommé commandant en chef des armées, en impose dans son uniforme d'amiral. D'un ton sincère, il distribue des paroles de réconfort et deux distinctions, – la George Medal et la George Cross – qu'il a créées pour récompenser l'héroïsme des civils.

Queen Mum refuse de s'habiller en noir. «Trop défaitiste», dit-elle

La reine, elle, porte des robes et des chapeaux du couturier anglais Norman Hartnell, sur le conseil du protocole qui déplorait son manque de chic. Mais elle choisit ses couleurs : beige clair, rose poudré, bleu lavande. Du noir ? «Jamais. Trop triste et défaitiste», clamait-elle. Souriante, débordeante d'énergie et de courage, Elisabeth procède à des «distributions» : elle donne ainsi aux enfants d'une école détruite par les bombes des bananes rapportées de Madagascar par l'amiral Lord Mountbatten, un cousin de la famille. Le geste peut paraître dérisoire, voire risible, mais il est de ceux qui vont droit au cœur d'une population qui, parfois, a tout perdu. A chaque apparition dans les rues, George VI et son épouse deviennent le symbole de la résistance de la nation.

Malgré la cadence infernale des bombardements allemands qui sément la mort et la terreur cha-



que nuit, le moral ne faiblit pas. Au contraire, il remonte au fil des mois. Le 21 mai 1941, le Blitz s'arrête aussi subitement qu'il avait commencé. Hitler, qui a échoué à mettre à genoux un royaume plus que jamais uni, a désormais besoin de son aviation pour attaquer l'URSS. En huit mois de combat dans le ciel d'Angleterre, la Luftwaffe a perdu plus de 2 000 appareils. La Royal Air Force déplore 915 avions abattus et 500 pilotes tués. Quatre millions de personnes ont dû être évacuées... Un rude bilan certes, mais la victoire est totale pour la Couronne. Tout au long de la guerre, le souverain, parfois accompagné de son épouse, multiplie les visites aux populations civiles, aux médecins dans les hôpitaux, aux ouvriers sur leur lieu de travail, mais aussi aux soldats sur les différents

fronts : Afrique du Nord, Malte, Normandie. A chaque fois, l'effet psychologique est au rendez-vous. Les statistiques du ministère de l'Approvisionnement montrent, par exemple, qu'après chaque visite du monarque, la productivité augmente dans les usines d'armement.

Les princesses sont, elles aussi, mises à contribution. La jeune Margaret, éclaireuse chez les scouts, devient une Sea Ranger chargée de surveiller la Manche. Sa grande sœur Elisabeth rejoint, elle, l'Auxiliary Territorial Service, le corps des volontaires féminines, et termine la guerre comme conductrice d'ambulance et mécanicienne, avec le grade de capitaine ! Juste épilogue de cet engagement, le 8 mai 1945, jour de la célébration de la victoire des Alliés sur l'Allemagne, la famille est acclamée à huit reprises devant le palais de Buckingham aux cris de «We want the King !» («Nous voulons le roi !»). Désormais, le peuple considère George VI comme son vrai souverain.

Après la mort du monarque, en février 1952, puis de son épouse, la Queen Mum Elisabeth Bowes-Lyon, le 30 mars 2002, l'esprit du Blitz aurait pu disparaître. Le règne de leur fille aînée, devenue Elisabeth II, en représentera le dernier vestige. Le 5 avril 2020, dans l'un de ses derniers discours, destiné à mobiliser contre l'épidémie de Covid-19, la reine évoquera ce moment d'union. «Montrons que les qualités d'autodiscipline et de camaraderie caractérisent toujours ce pays, comme ce fut le cas jadis.» Quatre-vingt ans se sont alors écoulés depuis le Blitz, mais entre les Windsor et ses sujets, le lien forgé à cette époque perdure. ■

PIERRE ANTILOGUS

UN ORTHOPHONISTE pour la voix royale

Le roi George VI était bégue. Une situation embarrassante pour la Couronne. Dès 1926, il utilisa les services d'un spécialiste, l'Australien Lionel Logue, pour combattre ses troubles d'élocution qui le décrédibilisaient dans sa vie publique et privée.



Le stade de Wembley, à Londres, est plein à craquer ce 31 octobre 1925. Albert, duc de York et futur roi George VI, s'avance nerveusement vers le micro. Il doit prononcer le discours de clôture de l'Exposition de l'Empire britannique. Une prise de parole retransmise sur les ondes. Alors que la foule lui prête une oreille attentive, le fils cadet du roi George V bute sur les premiers mots. Un malaise s'installe. Pendant de longues minutes, chaque phrase de son discours est, pour lui, un supplice. La raison d'un tel calvaire ? Le jeune duc souffre d'un bégaiement depuis son enfance. L'humiliation est totale. Cette anecdote est la scène d'ouverture du film *Le Discours d'un roi* (2010) qui raconte la relation entre Albert et Lionel Logue (1880-1953), un orthophoniste australien quiaida le souverain à surmonter son handicap et à devenir, durant la Seconde Guerre mondiale, ce grand monarque qui sut trouver les mots pour mobiliser son peuple.

Qui était cet orthophoniste et comment s'est-il retrouvé au cœur de la Couronne ? Le film prend quelques libertés avec la réalité. Mais les fiches médicales et notes personnelles de ce thérapeute atypique aident à mieux cerner le rôle de celui qui fut considéré comme le sauveur de la monarchie britannique. Ce spécialiste en élocution, né en 1880 à Adélaïde, en Australie, et installé à

Londres en 1924 pour y faire fortune, tenait un cabinet au 146, Harley Street, dans le quartier de la City. Connu pour ses traitements sur les troubles de la parole d'anciens combattants de la Grande Guerre, il proposa aussi son aide à des enfants bégues scolarisés. En 1926, il reçut la visite surprise d'Elisabeth Bowes-Lyon, l'épouse d'Albert, future Queen Mum (reine mère), alors enceinte d'une fille : Elisabeth II. Depuis le désastre de Wembley, la duchesse d'York avait embauché plusieurs orthophonistes pour venir à bout du bégaiement de son mari. Sans succès. Logue accepta volontiers cette royale mission. Mais le duc de York, résigné, se montra réticent devant ce sixième thérapeute.

Leur première rencontre, le 10 octobre 1926, fut catastrophique. Lorsque l'Australien l'interrogea sur son enfance, Albert se braqua. Ecrasé par une figure paternelle autoritaire, dominé par son frère aîné David – le futur Edouard VIII –, endeuillé par la mort prématurée de son petit frère John (1905-1919) : l'orthophoniste comprit que ces traumatismes familiaux étaient la cause de son bégaiement. «Je peux vous soigner, mais il vous faudra fournir d'énormes efforts», lui dit-il. Au fil des séances, Logue nota que le problème d'élocution de George VI avait commencé dès l'âge de 8 ans, et que ce mal empira en 1920, lorsqu'il acquit le titre de duc de York. Le journaliste du *Sunday Times* Peter Conradi, qui a consulté les fiches médicales, raconte dans *Le Discours d'un roi, l'histoire de l'homme qui sauva la monarchie britannique* (2011, Plon) que l'orthophoniste rédiga une fiche patient plutôt sommaire : «Mental : assez normal. Tension ner-



Lionel Logue (1880-1953), ici devant Buckingham Palace en 1952, reçut le titre de Commandeur de l'Ordre royal de Victoria.



Photo de gauche : TopFoto / Roger-Viollet - photo de droite : TopFoto / Roger-Viollet

Sur la BBC, le 3 septembre 1939, George VI s'adressa à la nation pour déclarer la guerre à l'Allemagne. Grâce à Logue, il ne buta sur aucun mot.

veuse : aiguë. Physique : bien bâti, épaules solides, mais corps flasque», avait-il noté sur une petite carte. Il donna ensuite un traitement étonnant : des exercices vocaux d'une heure par jour afin de «mieux coordonner le larynx avec le diaphragme» ainsi qu'une séance de détente musculaire pour «réduire les spasmes».

Parmi les soins, la lecture répétée de «tongue twisters», des phrases difficiles à prononcer telles que «*I have a sieve full of sifted thistles and a sieve full of unsifted thistles, because I am a thistle sifter*», dont l'équivalent en France serait «un chasseur sachant chasser sans son chien est un chasseur qui sait chasser». Des méthodes jugées à l'époque peu orthodoxes. «Il était un pionnier car l'étude des troubles du langage n'en était qu'à ses balbutiements», explique l'orthophoniste australienne Caroline Bowen, auteur de *On the trail of Lionel Logue : One SLP's excellent adventure* (2011, non traduit). Le journal de Logue révèle qu'entre octobre 1926 et décembre 1927, ils n'eurent pas moins de 82 ren-

dez-vous de travail. Et les premiers résultats se firent ressentir. Les rencontres s'espacèrent peu à peu, mais la relation entre les deux hommes s'intensifia après l'intronisation d'Albert, en décembre 1936. Celui-ci prit le nom de George VI après l'abdication surprise de son frère aîné Edouard VIII. La guerre rapprocha ensuite encore un peu plus le souverain et son thérapeute.

Dans le discours d'entrée en guerre du roi, Logue supprima, les lettres «g» et «k»

Lorsque George VI s'adressa, devant le micro de la BBC, au royaume et à l'empire, le 3 septembre 1939, pour déclarer la guerre à l'Allemagne nazie, il fit un discours parfait de 9 minutes. Il faut dire qu'en coulisses, Logue avait pris soin de supprimer, dans le texte, certaines lettres comme le «g» ou le «k» qui donnaient à Sa Majesté des sueurs froides. «Nous vaincrons !» conclut le roi. De même qu'il avait vaincu son bégaiement... Durant le conflit, l'orthophoniste fut convoqué des dizaines de fois à Windsor et dans la résidence de Sandringham pour aider le roi à se préparer aux traditionnels voeux radiophoniques de Noël. Chaque année, George VI montrait des progrès. Mais lors de son discours du 24 décembre 1944, il marqua un temps d'arrêt devant la lettre «w». Le thérapeute s'en étonna. Et le monarque de lui répondre. «Il fallait bien que je bute sur quelques mots pour qu'ils sachent que c'était moi !»

Après la guerre, Lionel Logue fondera, avec l'appui du souverain, le Royal College of Speech Therapy, à Londres, donnant ses lettres de noblesse à l'orthophonie. Quant au roi, alors qu'il fumait pour «détendre son larynx», il fut emporté en 1952 par un cancer des poumons à l'âge de 56 ans, laissant le trône à sa fille, Elisabeth. La reine mère envoya alors une missive à l'Australien :

«Je vous serai à jamais reconnaissante de tout ce que vous avez fait pour lui.» L'orthophoniste mourut un an plus tard. Comblé d'avoir pu aider la Couronne à se faire entendre. ■

CÉDRIC GOUVERNEUR



Lord Mountbatten

L'ÉTOFFE D'UN HÉROS

Arrière-petit-fils de la reine Victoria, ce personnage digne d'un roman joua un rôle majeur dans l'organisation du Débarquement en Normandie comme dans la décolonisation de l'Inde. Portrait d'une figure flamboyante du XX^e siècle.



Le matin du 27 août 1979, une famille londonienne monte à bord d'un petit bateau, le *Shadow V*. Chaque année, elle prend ses quartiers d'été dans le comté de Sligo, au nord-ouest de l'Irlande. Alors que l'équipage s'apprete à embarquer pour relever les casiers à homards, une détonation secoue le petit port : la frêle embarcation est soufflée par 25 kilos d'explosifs. Deux adolescents meurent sur le coup, tout comme le grand-père. Son nom ? Louis Francis Alfred Victor Nicholas Mountbatten. A 79 ans, celui qui avait été le chef d'état-major de la Royal Navy a rendu l'âme... sur une barque de pêche. L'IRA revendique immédiatement l'attentat. À travers Lord Mountbatten, les activistes irlandais viennent de s'en prendre à deux symboles forts de l'Angleterre : la Couronne et l'armée. Ils s'attaquent •••

L'amiral Mountbatten en 1944 : le commandant en chef des forces alliées en Asie du Sud-Est mena une campagne efficace contre l'armée japonaise dans le Pacifique.



1.



2.



3.

1. Chasse au tigre en Inde, lors du voyage officiel du prince de Galles (au centre) en janvier 1922. Son cousin, Lord Mountbatten, se trouve à sa gauche.

2. A bord du H.M.S. Glasgow en 1954. Il était alors commandant des forces navales de l'Otan en Méditerranée.

3. Portrait officiel de lady Edwina et de lord Louis, dernier vice-roi des Indes

devenu en 1948 gouverneur général.

4. Avec Edwina et Gandhi, en 1947. Le Mahatma vécut comme un échec la partition de l'ancienne colonie entre hindous et musulmans.

5. Aux côtés de Nehru, en 1948. La relation qu'entretenait le Premier ministre indien avec Edwina fait encore l'objet de spéculations.



4.



5.

FIN DIPLOMATE, HOMME D'ACTION, CHEF DE GUERRE : IL AURA ÉTÉ SUR TOUS LES FRONTS



En décembre 1943, l'amiral Mountbatten s'adresse aux marins américains à bord de l'USS Saratoga, à Trincomalee (Ceylan).

«J'AI LA FAIBLESSE CONGÉNITALE DE PENSER QUE JE PEUX TOUT FAIRE», SE VANTAIT LORD MOUNTBATTEN

••• aussi à un monument de l'histoire britannique. Car celui qui était à la fois le cousin de la reine Elisabeth II, l'oncle du prince Philip et le «grand-père honoraire» du prince Charles, est vénéré du grand public. Le 5 septembre 1979, ses funérailles, retransmises en direct à la télévision, réunissent à l'abbaye de Westminster la famille royale au grand complet, une nuée de dignitaires étrangers et les régiments des trois armes. En Inde, on décrète même une semaine de deuil national.

Ce personnage de premier plan, qui fut à la fois éloigné du trône et proche de ses représentants, s'était forgé un destin. Comme les Windsor, ses cousins, il vécut toute son existence sous un nom d'emprunt. Né avec le siècle, en 1900, Louis vit le jour sous le nom de Battenberg. Porté sur les fonts baptismaux par son arrière-grand-mère, la reine Victoria, l'enfant porta ce patronyme germanique comme un fardeau. Durant la Première Guerre mondiale, alors qu'un sentiment antiallemand s'emparait du pays, le jeune homme, alors cadet de la Marine, se fit traiter de «*bloody Hun*» («sale Boche»). Pire, à l'automne 1914, son père, l'amiral Louis de Battenberg, fut contraint de démissionner de son poste de Premier Lord de la Mer (commandant en chef de la Royal Navy), en raison de ses origines. Le roi lui-même ne fut pas épargné : le 17 juillet 1917, bien décidé de se débarrasser de toute référence allemande, George V, cousin germain du Kaiser Guillaume II, renonça au nom très germanique de Saxe-Cobourg-Gotha au profit du très *British* Windsor. Les Battenberg firent de même, se rebaptisant Mountbatten. Pour restaurer l'honneur perdu de sa famille, le benjamin de la famille couvrit de gloire le nouveau patronyme. En 1955, il atteignit le rêve de sa vie : devenir Premier Lord de la Mer (*First Sea Lord*, le commandant général de la Royal Navy), quarante ans après son père. Sa bonne étoile le mena même au-delà : en juillet 1959, il devint chef d'état-major de la Défense nationale, jusqu'à l'heure de la retraite, en juillet 1965.

Qui était donc cet illustre cousin ? «Lord Louis», c'était d'abord un physique avantageux : grand, hâlé, athlétique, aussi à l'aise sur les terrains de polo que sous les ors de Buckingham. Son mariage, en 1922, avec Edwina Ashley, la «plus belle femme d'Angleterre» (surtout la plus riche...), en avait fait la coque-

luche des médias jusque de l'autre côté de l'Atlantique. Invités par les stars d'Hollywood, comme Mary Pickford ou Douglas Fairbanks, les Mountbatten eurent même les honneurs d'un court-métrage, *Nice and Friendly*, signé Charlie Chaplin. Ils formaient alors ce qu'on appelait pudiquement un couple «aux idées larges». On rapporte que le trait d'esprit favori de Mountbatten était : «Edwina et moi avons passé le plus clair de notre vie conjugale dans le lit des autres.» A 70 ans bien sonnés, cet amiral faisait encore rêver les dames : nombre d'admiratrices se virent claquer la porte au nez par les majordomes. Il faut ajouter à ce cocktail de charme un zeste d'excentricité. Chargé pendant la Seconde Guerre mondiale d'effectuer des raids sur les côtes européennes, ce passionné de technologies nouvelles avait su s'entourer d'une clique d'ingénieurs et de professeurs chargés de lui fournir le matériel dernier cri. Quitte à verser dans l'extravagance. Un exemple ? Le «*Habbabuk*», un morceau de banquise renforcé par du bois, qui devait permettre aux avions britanniques de se poser durant la bataille de l'Atlantique. Face à un état-major américain dubitatif, Mountbatten présenta en août 1943 son projet farfelu... qui resta lettre morte.

En mai 1941, il vint au secours de ses hommes sous un déluge de bombes allemandes

Sorte de James Bond au sang bleu, «l'oncle Dickey», comme l'appelait affectueusement la reine Elisabeth, avait l'étoffe des héros et incarnait la bravoure britannique. L'un de ses faits d'armes les plus marquants ? Le 23 mai 1941, alors que son destroyer était en train de sombrer sous le pilonnage des Stukas allemands, le capitaine Mountbatten parvint à s'extraire de l'épave, échappa de justesse à la lame des hélices et tracta un rescapé sur son dos. Il entama à la nage un va-et-vient incessant pour secourir les blessés. Sous les piqués des avions ennemis, il entonna devant ses hommes médusés *Roll Out the Barrel*, le tube de jazz de l'année. Ce jour-là, l'officier fut sauvé in extremis par un autre navire anglais. Mais il ne s'en tint pas pour quitte : il exigea ensuite de secourir chacun des naufragés sous une pluie de bombes. L'opération dura plus d'une heure. Cet esprit chevaleresque lui valut la gratitude des marins et l'affection appuyée de Churchill



Getty Images

qui l'accueilla chaleureusement sur le seuil du 10, Downing Street. Avec son flair habituel, le Vieux Lion vit dans cet officier de marine, noble, beau et riche, la tête d'affiche idéale pour séduire les Américains, toujours neutres depuis le déclenchement des hostilités. Entre août et octobre 1941, le Britannique flamboyant, fêté par le tout-Hollywood, fit donc la tournée des états-majors et charma le président Roosevelt. Survint alors l'attaque de Pearl Harbour, le 7 décembre 1941, qui entraîna les Etats-Unis dans le conflit. Sur décision de Churchill, Mountbatten fut propulsé à la tête des «Opérations combinées», une organisation interarmes destinée à développer les techniques du Débarquement. C'est sous ses ordres, le 28 mars 1942, qu'un vieux destroyer américain repeint aux couleurs du Reich pénétra dans le port de Saint-Nazaire bourré d'explosifs. Bilan : 400 soldats allemands tués et le bassin de radoub, susceptible de réparer les bâtiments ennemis, réduit à néant.

«Ce grand show», selon les termes d'un Churchill admiratif, valut à son auteur, âgé de 42 ans, d'être nommé vice-amiral, général d'armée et général de corps aérien. Jusque-là, seul le roi était titulaire de grades dans les trois armes. Devenu membre du Comité des chefs d'état-major interalliés, réunissant Américains et Britanniques, le protégé du Premier ministre essuya aussi quelques échecs, comme

La famille Windsor à la Britannia Royal Naval College de Dartmouth, en 1939. Huit ans plus tard, la princesse Elisabeth (la jeune fille au premier rang, à gauche) épousera le prince Philip de Grèce (debout au troisième rang, avec la casquette), neveu de Lord Mountbatten.

l'opération «Jubilee», qui se solda, le 19 août 1942, par une débâcle sur la plage de Dieppe. L'échec du raid fit prendre conscience que seul un débarquement de grande ampleur pourrait permettre aux Alliés de reprendre position sur le continent européen. Malgré ces revers, Mountbatten réalisa l'impossible : réunir 80 000 marins, aviateurs et soldats sous ses ordres et chapeauter 5 800 officiers et sous-officiers des trois armes et des deux nationalités. Le tout, en l'espace de vingt-deux mois

Ironie du sort, il n'assista pas à l'événement capital auquel il avait consacré son énergie. Lors du D-Day, le 6 juin 1944, le cousin du roi était à 9 000 kilomètres des côtes normandes, dans son QG de l'île de Ceylan. Car depuis l'automne 1943, Lord Louis avait été nommé commandant suprême, un titre auquel seuls pouvaient prétendre Staline, Tchang Kaï-Chek, Eisenhower, Nimitz et MacArthur. Son nouveau champ de bataille sera l'Asie du Sud-Est. Pour desserrer l'étau nippon autour de la Birmanie et de la Malaisie, deux colonies britanniques, le «Supremo», comme ses hommes le surnommaient, parvint à ranimer le moral des troupes dont l'avance était stoppée dans la jungle. Une fois de plus, sa détermination fut payante : le 6 mai 1945, face à la supériorité des Alliés, les soldats japonais, réputés invincibles, finirent par évacuer Rangoun, la capitale birmane, sans même livrer bataille. ●●●



Tim Graham Photo Library via Getty Images

En 1975, il vint encourager le prince Charles lors d'un match de polo. «Oncle Dickie», comme on le surnommait alors, fut pour Charles III à la fois un modèle et un mentor.

●●● Le 2 septembre 1945, c'est au nom de l'Empire britannique déclinant que Mountbatten reçut la reddition de l'empire du Soleil-Levant.

A son retour, au printemps 1946, George VI le couvrit d'honneurs : il conféra à son champion l'ordre de la Jarretière, la distinction suprême, et le nomma premier comte Mountbatten de Birmanie, le seul titre de noblesse qu'il ne devait qu'à son mérite. Que pouvait encore espérer ce jeune vétéran ? Reprendre la mer, bien sûr. Mais le destin, en la personne de Clement Attlee, le nouveau Premier ministre, en décida autrement. En 1947, l'Inde, le joyau de la Couronne britannique était au bord de l'implosion. Depuis la fin de la guerre, les Britanniques se disaient prêts à transférer le pouvoir aux mains des Indiens, mais les hindous et les musulmans se déchiraient sur l'aspect d'une future fédération regroupant 400 millions d'âmes. En habitué des causes désespérées, Mountbatten fut appelé à la rescoufle par le gouvernement travailliste. Le 22 mars 1947, c'est sous le titre grandiose de vice-roi des Indes que le petit-fils de la reine Victoria débarqua à l'aéroport de Delhi. «Etincelant comme une Rolls-Royce», selon l'expression du général Tucker, il conduisit les négociations tambour battant avec toutes les parties en présence. Le 15 août 1947, soit cinq mois seulement après son arrivée, il mit fin à trois siècles et demi de présence britannique sous les vivats de la foule. La proclamation de l'Indépendance s'accompagna de la sécession du Pakistan, à majorité musulmane. Geste unique dans l'histoire coloniale : l'Union indienne, à majorité hindoue, demanda à

Mountbatten de devenir son premier gouverneur général, ce dont l'intéressé s'acquitta avec grâce jusqu'à son départ de Delhi, le 20 juin 1948.

Mountbatten avait-il confondu vitesse et précipitation ? Dans le sous-continent indien, le contre-coup de la partition fut catastrophique : elle provoqua le déplacement de 10 à 15 millions de personnes, fit 300 000 à 500 000 morts, et des centaines de milliers de viols furent commis. En revanche, du point de vue des travailleurs britanniques, cette décolonisation à haut risque fut une réussite : aucune goutte de sang anglais n'avait été versée et les nouveaux dominions avaient accepté d'entrer dans le Commonwealth. Pourtant, le parti conservateur, Churchill en tête, ne pardonnera jamais à l'ancien vice-roi d'avoir bradé le joyau de la Couronne.

On retrouve peut-être ici l'un des aspects les plus intéressants du personnage. Son héritage familial et sa carrière de militaire auraient pu faire de Mountbatten un pur représentant du conservatisme. Or, durant la Seconde Guerre mondiale, le cousin du roi, alors commandant supérieur pour l'Asie du Sud-Est, n'hésita pas à négocier avec les nationalistes birmans et malais. En Inde, au temps où il fut vice-roi, ses relations avec Nehru étaient on ne peut plus étroites : le Premier ministre indien, devenu son ami, aurait été également l'amant de la vice-reine, Edwina Mountbatten. Cette dernière se montra d'ailleurs ouvertement tiers-mondiste jusqu'à sa mort prématurée, en 1960.

Son goût pour les intrigues et sa vanité n'ont jamais terni son aura

La fin tragique du personnage, victime du terrorisme, contribua à renforcer le «mythe Mountbatten» auprès du grand public. Son goût pour les intrigues ou sa vanité, reconnus par l'intéressé lui-même, ne ternirent jamais son aura. La série télévisée *The Crown*, s'appuyant sur des rumeurs, a prêté au dernier vice-roi des Indes des velléités de coup d'Etat. En 1968, alors que le pays traversait une profonde crise sociale et économique, le magnat de la presse Cecil King aurait approché Lord Mountbatten, alors retraité de ses fonctions de chef d'état-major de la Défense nationale, afin de renverser le gouvernement et remplacer le Premier ministre travailliste Harold Wilson. Dans la fiction, il s'est laissé tenter par l'idée ; dans la réalité, il l'a rapidement repoussée. «J'ai la faiblesse congénitale de considérer que je peux tout faire !» déclara-t-il un jour à Churchill. Mais sûrement pas se rendre coupable de haute trahison... Et aucun coup d'Etat antidémocratique n'a écorné la statue du dernier vice-roi des Indes, glorieux cousin des Windsor devenu héros des temps modernes. ■

CHRISTÈLE DEDEBANT



LE 27 AOÛT 1979, SON ASSASSINAT PAR L'IRA PROVOQUA UN ÉMOI GÉNÉRAL

Le dernier héros,
titra l'*Evening Standard* le 6 septembre
1979, alors que
des milliers de Britanniques venaient
lui rendre hommage
à Romsey (comté
de Southampton),
où il était enterré.

lisabeth II, IMPÉRATRICE DE L'IMAGE

Elle était au centre de tous les regards... Portraits officiels, œuvres d'artistes, photographies volées de paparazzi et même caricatures... La monarque, qui régna soixante-dix ans, sept mois et deux jours, s'imposa comme une icône incontournable. Retour sur la vie de cette souveraine qui sut marquer de son empreinte la monarchie britannique, vit passer quinze Premiers ministres, et connut autant de triomphes que de déconvenues publiques et privées.



En 2004, pour célébrer ses huit siècles de rattachement à la Couronne, l'île de Jersey commanda à Chris Levine un portrait de la reine. Pour le réaliser, l'artiste canadien prit quelque 10 000 photos. Parmi elles, cette saisissante capture d'un moment de repos.

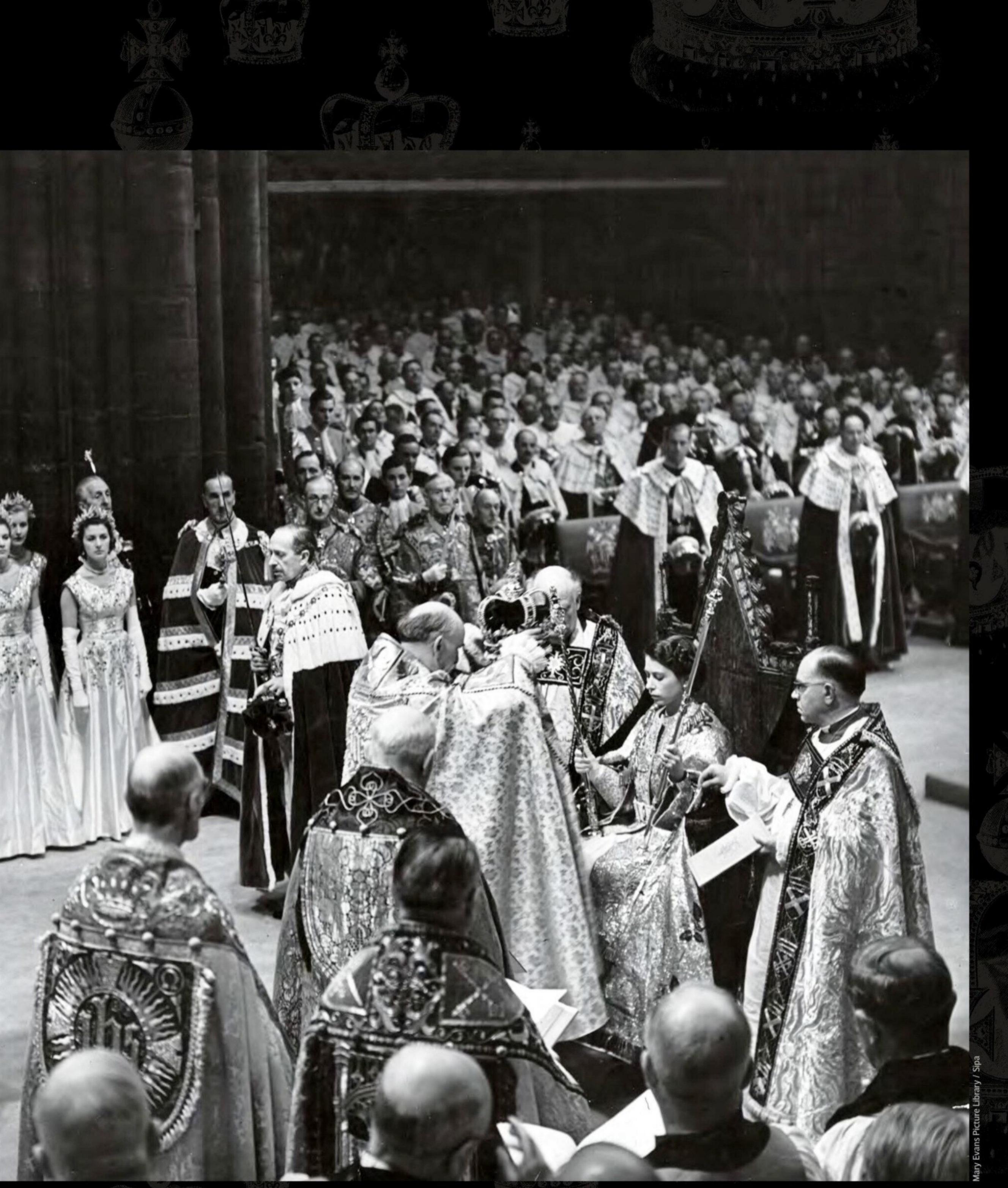
L'ICÔNE



Karsh / Camerapress / Gamma Rapho

La princesse Elisabeth, ici photographiée en 1942 à l'âge de 16 ans, n'était pas prête à régner si tôt. À la mort de George VI, en 1952, elle lui succéda sur le trône. Elle fut couronnée le 2 juin 1953 sous l'œil des caméras. Plutôt réticente, la reine exigea que les rites les plus sacrés de la cérémonie restent invisibles.





L'ICÔNE



The Andy Warhol Foundation for the Visual Arts, Inc. / Licensed by ADAGP, Paris 2020 / Photo © Christie's Images / Bridgeman Images

En 1955, Pietro Annigoni, un artiste milanais très influencé par la Renaissance italienne, réalisa cette toile (à d.), l'un des plus grands portraits royaux du XX^e siècle. Prince du pop art américain, Andy Warhol signera trente ans plus tard un tableau bien moins académique (ci-dessus)...



Pietro Annigoni, Queen Elizabeth II (b.1926), 1954 (oil on canvas) / Bridgeman Images



Ian Berry / Magnum Photos

La reine sut installer sa marque sur la scène internationale. En 1961, elle danse avec le président Kwame Nkrumah pour renouer les liens entre la Grande-Bretagne et le Ghana récemment décolonisé. A droite, elle assiste, en juin 1984, aux célébrations du Débarquement de Normandie, aux côtés de Reagan et Mitterrand.







out au long de son règne, elle fut malmenée par les peintres, ballottée par les vents contraires de l'actualité ou passée à l'impitoyable moulinette des sautes d'humeur de l'opinion. Cependant, elle ne perdit jamais son statut d'icône. Photographies, portraits, films et même caricatures – il est vrai, peu nombreuses – ont construit et renforcé la gloire de «Lilibet», impératrice de l'image.

Née en avril 1926, elle incarna le renouveau possible du clan Windsor empêtré dans le scandale de l'abdication d'Edouard VIII en 1936. Sa mère, Elisabeth Bowes-Lyon, qui sentait déjà confusément que le mythe était en marche, organisa très tôt la médiatisation de sa fille aînée. Les légendes naissantes ont besoin d'un petit coup de pouce... Celui-ci fut donné par plusieurs photographes. Marcus Adams, d'abord, artiste spécialisé dans les portraits chics de jeunes enfants, dont la petite princesse fréquenta régulièrement le studio, sur Dover Street, dans le quartier de Mayfair. Lisa et Jimmy Sheridan, ensuite, un jeune couple qui, dès 1936, consolida, à coups de belles images, les fondations du mythe élisabéthain. Ambiances estivales, mises en scène idylliques : l'adolescente était présentée sous un jour «informel» censé mettre en évidence la «normalité» de sa vie de famille et de son éducation. Changement d'époque : les clichés officiels n'avaient plus pour mission, comme par le passé, de célébrer, dans un déploiement de fastes et de symboles, la grandeur de personnages désincarnés parce que «réduits» à leur fonction; tout au contraire, ils étaient désormais au service de la célébration d'une forme de «proximité» ●●●

Souvent mitraillée par les photographes, la reine sortait aussi son appareil, comme ici en 1981 lors du Royal Windsor Horse Show, un concours hippique.





●●● entre le souverain, ses proches et leurs compatriotes. Le but ? Permettre aux Britanniques de s'identifier aux membres de la dynastie régnante.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Cecil Beaton, le photographe des célébrités de l'époque, s'appliqua ainsi à donner d'Elisabeth, de sa sœur Margaret et de leurs parents, l'image réconfortante d'une cellule familiale ordinaire, confrontée comme toutes les autres aux difficultés du quotidien et aux rigueurs du rationnement. En 1942, Beaton immortalisa Elisabeth dans un tailleur austère d'inspiration militaire, et l'année suivante – à peine coiffée – dans une robe à fleurs sans apprêt. La paix revenue, les espoirs de renouveau et de prospérité de l'opinion s'incarnèrent dans ses photographies de l'héritière du trône, radieuse, sublimée par des jeux de lumière, d'étourdissantes crinolines et des décors de feuillages peints, synonymes de recommencements printaniers.

Son couronnement correspond à l'avènement de la communication et du «tout-média»

«Etre vue», voilà l'impérieuse nécessité qui conditionna tout le règne d'Elisabeth. Lequel fut précisément marqué par les violents orages nés de l'enavissement progressif de l'intimité des Windsor par les objectifs et les caméras. Car l'avènement d'Elizabeth II fut exactement contemporain de celui du «tout-média». En 1953, après bien des tergiversations, la BBC fut ainsi autorisée à filmer la cérémonie du couronnement en l'abbaye de Westminster – la jeune souveraine, à l'origine hostile au projet, obtint que l'onction sacrée de ses mains, de sa poitrine et de son front par l'archevêque de Cantorbéry ne fût pas montrée. Ce 2 juin, 27 millions de téléspectateurs britanniques se rassemblèrent devant leur petit écran. Une première communion de masse qui inaugurait l'ère du *royal show* et changea à jamais la perception de la figure du monarque. «Le mystère de l'institution est sa vie même, avait prévenu en 1867 l'économiste et analyste politique Walter Bagehot. N'exposons pas sa magie à la lumière du jour.»

En 2012, une grande exposition intitulée «*The Queen : Art and Image*» fut inaugurée à Edimbourg et présentée à la National Portrait Gallery de Londres. En soixante œuvres originales réalisées par quelques-uns des plus grands artistes des XX^e et XXI^e siècles – Cecil Beaton, Andy Warhol, Eve Arnold, Gilbert & George, etc. –, cette manifestation retracait l'évolution de l'imagerie élisabéthaine au long de presque soixante années de règne. Les créateurs influencèrent-ils la manière dont la reine était perçue par l'opinion ? Bien sûr, mais d'autres éléments contribuèrent à modifier de manière radicale, irréversible, la représentation du monarque. «Cela s'est fait progressivement, ●●●

En 1977, les Sex Pistols martèlent leur version revisée de l'hymne national (ici un poster pour la promotion du disque). Le groupe sera interdit d'antenne...





Sex Pistols artwork designed in collaboration with Jamie Reid © Sex Pistols Residuals / Digital image / The Museum of Modern Art, New York / Scala, Florence

••• commentait alors Paul Moorhouse, le conservateur de l'exposition. Les années 1950 furent celles de portraits empreints de solennité, qui mettaient en avant le glamour et la jeunesse de la reine, symbole de l'espoir renaissant en cette difficile période d'après-guerre. Et puis tout changea avec les sixties. L'époque n'était alors plus à la génuflexion systématique, la souveraine elle-même avait changé, elle avait des enfants, elle prenait de l'âge. La figure de la femme sur son piédestal ne suffisait plus à convaincre.»

En 1966, le peintre allemand Gerhard Richter consomma la rupture avec *Elisabeth II* en créant une composition conçue à la manière d'une photographie qu'on aurait «floutée», où transparaissait un visage royal aux contours brouillés. «Il s'agit là d'une représentation critique, ambiguë, qui semble vouloir donner l'impression d'un monarque en proie à l'incertitude quant à sa position, poursuit Paul Moorhouse. Pour moi, elle marque le début d'un long processus d'interrogation, de remise en question de son image.»

Antimonarchiste, Rubert Murdoch, le propriétaire de *The Sun*, n'épargnait pas la famille royale

La même année, les résultats d'un sondage conduit dans tout le pays révélaient que les Britanniques se sentaient «concernés» par leur souveraine, mais que celle-ci n'éveillait en eux aucune émotion notable, aucun sentiment profond. C'est l'époque où le travailiste Tony Benn tenta – sans succès – de faire supprimer l'effigie de Sa Majesté sur les timbres. Les chroniqueurs notaient par ailleurs que les déplacements d'*Elisabeth II* dans les provinces du royaume n'attiraient plus de foules aussi nombreuses que par le passé. L'heure était à la remise en question des pouvoirs établis. En 1969, le rachat du quotidien *The Sun* et du très populaire hebdomadaire du dimanche *News of the World* par Rupert Murdoch mit un terme définitif à l'âge doré de la déférence. Ouvertement antimonarchiste, le magnat de la presse australien allait, pendant les trois décennies suivantes, semer une zizanie sans précédent dans les relations entre la monarchie et ses sujets. L'appétit de révélations et d'images «intimes» ne connut plus de limites. Dès le début des seventies, les tabloïds, engagés dans une féroce guerre de tirages, s'arrachaient les clichés des premiers paparazzi, tel Ray Belissario, poil à gratter numéro un des Windsor – qui publia en 1973 un recueil de ses «meilleures» photos sous le titre *Comment marcher sur les pieds des royaux*. Quatre ans plus tard, alors qu'*Elisabeth II* s'apprêtait à fêter le vingt-cinquième anniversaire de son accession au trône, les Sex Pistols assaisonnaient l'hymne national *God Save the Queen* au vinaigre punk et, avec la complicité de l'artiste anarchiste Jamie Reid, «défiguraient» •••

En 2014, Julian Calder immortalisa *Elisabeth II* en reine d'Ecosse, à Balmoral. Elle semblait alors défier toutes les tempêtes en gardant son flegme.





Julian Calder / Camerapress / Gamma Rapho



Le 5 juin 2022, lors de son jubilé de platine, ce n'est pas la reine qui défila à bord de son carrosse... mais son hologramme ! Une image d'elle lors de son couronnement. De quoi inquiéter les Britanniques sur l'état de santé de leur monarque de 96 ans...



••• la souveraine sur la pochette de leur single et sur les posters promotionnels – une version la représente les lèvres percées d'une épingle à nourrice.

A partir de 1984, l'émission satirique de télévision *Spitting Image* caricaturait Elisabeth II, sous les traits d'une marionnette en latex, en mamie complètement farfelue. Oubliées l'innocence et la mièvrerie des représentations d'autrefois... La reine avait bien perdu son statut d'incarnation intouchable de l'histoire et de la grandeur britanniques. Aux photographies léchées d'*«avant»*, présentant l'icône parée de joyaux ou la mère de famille posant, tout sourire, au côté de son mari et de ses enfants, s'étaient substitués des instantanés pris sur le vif la montrant tour à tour heureuse, grimaçante, inquiète, hilare, agacée, étouffant un bâillement, un bâton de rouge à lèvres à la main ou même un doigt dans le nez. Avalanche de clichés alimentant une machine médiatique toujours plus gourmande.

En 1992, on vit dans l'incendie du château de Windsor le symbole d'une dynastie désemparée

L'irruption de Diana sur la scène publique, en 1981,acheva d'ancrer le public dans la conviction qu'une «autre» monarchie était possible, débarrassée de ses vieux atours et de ses traditions empesées. Tout le monde connaît la suite. La lente désagrégation du mariage du prince et de la princesse de Galles, la guerre sans pitié à laquelle ils se livrèrent l'un l'autre par médias interposés projetèrent l'ensemble de la famille royale dans un interminable tourbillon de scandales. En 1992, année de la retentissante séparation du couple princier, la photo d'Elisabeth en bottes et ciré errant au milieu des décombres fumants du château de Windsor ravagé par un incendie symbolisa, aux yeux du monde entier, le drame d'une dynastie désemparée. Une dangereuse confusion s'empara des esprits, associant «le palais», la souveraine, l'institution dans son ensemble au marasme conjugal du couple héritier. On crut alors l'image d'Elisabeth II définitivement écornée...

Le traumatisme causé par la mort tragique de Lady Di, le 31 août 1997, poussa au contraire les Britanniques, une fois le choc passé, à se tourner à nouveau comme un seul homme vers la figure rassurante, immuable, de la reine. Pensant doper sa popularité, des pros de la communication la poussèrent, un temps, à effectuer une série de visites informelles chez des particuliers. En juillet 1999, on put ainsi voir en photo une Elisabeth mal à l'aise, assise droite comme une danseuse classique face à deux ladies de toute évidence aussi embarrassées qu'elle, dans un salon chicement meublé. L'expérience fut de courte durée. Trois ans plus tard, les célébrations du Golden Jubilee (marquant les cinquante ans de règne) rencontrèrent un immense succès populaire. L'événement marqua le début d'un nouvel âge d'or, celui d'une monarchie

réconciliée avec son époque et dont les relations avec la presse s'étaient considérablement apaisées.

Majesté de l'ère high-tech, «Lilibet» fit, ensuite, son entrée sur Facebook et Twitter. En 2012, son jubilé de diamant (soixante ans de règne) fut célébré en grande pompe dans tout le Commonwealth, réactivant un peu plus sa popularité. La reine joua alors malicieusement avec son image, en tâchant de ne jamais donner l'impression de trop céder aux sirènes de la communication moderne : le 27 juillet de la même année, Elisabeth II eut l'honneur d'ouvrir les Jeux olympiques d'été à Londres. A cette occasion, elle interpréta son propre rôle dans un petit film réalisé pour la cérémonie d'ouverture où on la voit accompagner James Bond, alias Daniel Craig, monter dans un hélicoptère et sauter sur le stade dans un parachute aux couleurs de l'Union Jack. Après l'atterrissement de la doublure (évidemment...), la vraie monarque apparaît dans les gradins aux côtés du prince Philip. Et le public, ravi du tour de passe-passe, de se lever comme un seul homme pour une *standing ovation* de rigueur.

Trois ans plus tard, la reine devint le monarque britannique ayant le plus long règne (devant Victoria), et le plus ancienne souveraine encore en exercice. En 2019, après le décès du grand-duc de Luxembourg, elle devint officiellement le plus ancien monarque vivant du monde. Une petite musique circulait alors dans le royaume : la reine envisagerait d'abdiquer pour son 95^e anniversaire, le 21 avril 2021. Mais Buckingham rappela que la souveraine n'avait aucune intention d'abdiquer, même si ses engagements publics étaient de plus en plus assurés par le futur Charles III. Si longtemps sous le feu des projecteurs, ces derniers temps Elisabeth II apparaissait plus rarement dans les médias, même si on la vit à la télévision le 5 avril 2020 s'adresser aux citoyens, depuis son château de Windsor, au début de la crise du Covid-19, exhortant la population à la discipline : «Ceux qui nous succéderont diront que les Britanniques de cette génération étaient aussi forts que les autres.» Ce fut là l'une de ses ultimes déclarations publiques. En juin 2022, les célébrations pour le jubilé des soixante-dix ans de règne ont été dantesques. Mais la monarque est apparue fatiguée, marquée par la mort de son époux un an plus tôt... Le 8 septembre 2022, l'annonce de la disparition d'Elisabeth II a plongé le pays dans une profonde émotion. Au moment d'annoncer la nouvelle, «les yeux des journalistes de télévision, vêtus de noir, étaient embués», relève le *Daily Mail*. L'ère élisabéthaine se referme. Comme il était prévu, son fils aîné lui succède, à 73 ans. Au risque pour celui que l'on nomme désormais Charles III de n'apparaître que comme un roi de transition, condamné à rester dans l'ombre d'une icône sans égale.

■ ISABELLE RIVÈRE ET FRÉDÉRIC GRANIER

En 2016, pour célébrer les 90 ans de la reine, une série de timbres est vendue par la Royal Mail, dévoilant six facettes de sa vie, de l'enfant au chef d'Etat.



Winston Churchill a connu Elisabeth II alors qu'elle n'était qu'une fillette et fut son mentor lorsqu'elle devint reine. L'historien Andrew Roberts, auteur d'une magistrale biographie de l'ancien Premier ministre, revient sur les liens indéfectibles qui unirent le «vieux lion» à la souveraine.

GEO Histoire : Quand Winston Churchill et la future reine se sont-ils vus pour la première fois ?

Andrew Roberts : En 1928, alors qu'il était chancelier de l'Echiquier, le ministre chargé des finances et du trésor. Il avait été invité à chasser le cerf avec le roi George V à Balmoral [le manoir écossais, toujours l'une des résidences estivales préférées de la famille royale], et avait rencontré sa petite-fille, la princesse Elisabeth, âgée de seulement deux ans et demi. Dans une lettre à son épouse Clementine, il avoua être tombé sous le charme d'une fillette espiègle et charismatique : «C'est un vrai personnage. Elle a un air d'autorité et de sagacité étonnant chez un tout-petit.» Avait-il pressenti qu'elle accéderait plus tard au titre de reine ? Sans doute. Il n'a jamais cru que le prince de Galles, futur Edouard VIII, aurait un jour un héritier.

A-t-il été soulagé par l'abdication d'Edouard VIII en 1936 ? Vous écrivez que Winston Churchill avait les larmes aux yeux lors du couronnement de son frère, George VI...

Il n'a pas caché son émotion. Au moment où Elisabeth [Bowes-Lyon, mère de la future Elisabeth II] reçut sa couronne, il s'est tourné vers Clementine et lui a dit : «Vous aviez raison ; je vois bien maintenant que l'autre [Wallis Simpson, compagne d'Edouard VIII] n'

«CHURCHILL EST TOMBÉ SOUS SON CHARMEE»

n'aurait pas fait l'affaire.» C'était un grand sentimental, qui pleurait beaucoup. Aux mariages, aux funérailles... Et même quand il fallait convaincre un adversaire politique ! Winston Churchill était anglais jusqu'au bout des ongles, mais il était bien trop excentrique, sensible et expressif pour être qualifié de victorien.

Ce tempérament iconoclaste a-t-il pu rebuter la famille royale et la princesse Elisabeth en particulier ?

Ni le roi ni l'establishment n'ont accueilli l'arrivée de Churchill au 10, Downing Street avec beaucoup d'enthousiasme en 1940. Ils avaient beaucoup apprécié la politique d'apaisement de son prédécesseur, le conservateur Neville Chamberlain, en poste depuis trois ans. Elisabeth, âgée de 14 ans lors de l'entrée en guerre de la Grande-Bretagne contre l'Allemagne nazie, confia à sa mère que le discours d'adieu du Premier ministre l'avait émue aux larmes. Mais très vite, les Windsor ont compris que Churchill était l'homme de la situation. La bataille d'Angleterre transforma ses faiblesses en précieux atouts. Son style oratoire, que beaucoup avaient moqué comme du cabotinage, devenait sublime compte tenu des circonstances. A travers son courage comme son génie politique et militaire, Churchill parvint à gagner la totale confiance de George VI. Et même son amitié, puisque de tous ses Pre-

miers ministres, il fut le seul à être appelé «friend» par le roi.

Fut-il invité au mariage de la princesse et de Philip Mountbatten en 1947 ?

Bien sûr. Il était d'ailleurs ravi de cette union, puisque Philip était le neveu du vice-roi des Indes, Lord Mountbatten, dont il appréciait les talents. Très sensible au courage physique, il avait aussi été impressionné par les exploits du jeune officier, qui s'était illustré lors de l'invasion de la Sicile en 1943. Avant la cérémonie à l'abbaye de Westminster, Winston Churchill [alors chef de l'opposition après sa défaite aux législatives de 1945] avait soigné son entrée, arrivant très en retard afin de se faire applaudir par toute l'assemblée debout alors qu'il traversait la nef. Ces petites mises en scène firent toujours partie de son répertoire politique.

On apprend dans votre livre que la princesse et Churchill furent rivaux... sur les champs de courses !

Churchill était au bord de la faillite personnelle avant de publier ses mémoires sur la Seconde Guerre mondiale en 1948, qui remportèrent un succès foudroyant. Sur les conseils de son gendre Christopher Soames, il décida de constituer une écurie avec sa récente fortune. Lorsqu'en 1950 son cheval Colonist II battit Above Board, celui du roi, il écrivit à la princesse Elisabeth : «J'aurais évidemment aimé que nous



Le 4 avril 1955,
Winston Churchill
et son épouse
Clementine
accueillent la
reine Elisabeth II
pour un dîner
au 10, Downing
Street, à Londres.

gagnions tous deux, mais cela aurait ôté toute la palpitation excitante du turf.» Ils aimait regarder les compétitions ensemble. En dépit de ses manières et de son physique un peu rustres, Churchill, petit-fils d'un duc, avait l'âme et les passions d'un aristocrate.

Churchill redevient Premier ministre de 1951 à 1955. Comment réagit-il à la mort du roi George VI le 6 février 1952 ?

Encore une fois, avec beaucoup d'émotion. Il s'effondre littéralement en dictant l'éloge funèbre à sa secrétaire Jane Portal, et ne cache pas ses larmes quand il accueille la nouvelle reine, Elisabeth II, qui revenait du Kenya avec le duc d'Edimbourg. Churchill a joué un rôle important dans la transmission du pouvoir d'un monarque à l'autre. Le 11 février, il déclare à la chambre des Communes : «A l'orée de ce nouveau règne, nous ne pouvons tous que prendre conscience de notre contact avec l'avenir. Une figure jeune et charmante – princesse, épouse et reine – est l'héritière de toutes nos traditions et de toutes nos gloires [...]. Elle est également l'héritière de toutes nos capacités d'unité et de fidélité.» D'emblée, il cherche à intégrer Elisabeth II dans l'histoire du royaume. A travers cette jeune souveraine, Churchill a perçu l'opportunité d'ouvrir symboliquement un second âge d'or élisabéthain, et appréciait l'idée de devenir le Premier ministre d'une nouvelle ère.

Churchill reçoit le plus grand honneur du Royaume-Uni en 1953 lorsqu'il rejoint l'Ordre de la Jarretière. Pourquoi si tard ?

Il aurait dû devenir «Sir Winston» à la fin de la guerre. Mais il refusa d'être anobli par le roi George VI sous prétexte d'avoir perdu les élections de 1945 face au travailliste Clement Attlee : «J'ai reçu l'ordre de la botte», déclara-t-il alors, soulignant qu'il avait été poussé vers la sortie par les électeurs. Mais en avril 1953, la situation a changé, il a retrouvé Downing Street, et c'est avec plaisir qu'il s'agenouille, à l'âge de 78 ans, devant Elisabeth II. Lors du couronnement de la reine, deux mois plus tard, il apparaît magnifiquement drapé dans sa cape, portant les mêmes insignes que le duc de Marlborough en 1702. «Maintenant, Clemmie [le surnom de Clementine] va devoir enfin se comporter comme une lady», plaisante-t-il alors.

A-t-il été un mentor politique ?

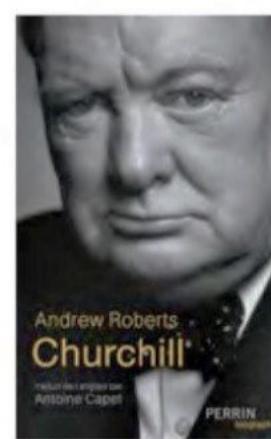
Tout à fait. A 26 ans, Elisabeth II était éduquée mais pas tout à fait prête à régner. Avec plus de cinq décennies d'expérience, Churchill joua pour elle le même rôle que tint William Lamb, lord de Melbourne, pour la reine Victoria un siècle plus tôt. Tous les deux s'entendaient très bien. Alors que l'entrevue hebdomadaire entre le souverain et son Premier ministre devait durer traditionnellement une demi-heure, Churchill restait parfois près de deux heures à

Buckingham. Il arrivait aux majordomes d'entendre des rires de l'autre côté de la porte... Churchill ne cachait pas être un peu amoureux. Il aimait la monarchie comme symbole, et les belles femmes en général, et Elisabeth en incarnait la parfaite symbiose.

La reine retrouva-t-elle par la suite cette même complicité avec un Premier ministre ?

Elle avait conscience d'avoir commencé son règne avec un chef d'Etat exceptionnel, et pressentait que ses successeurs ne pourraient se montrer à la hauteur d'un tel monument. Elle s'en est d'ailleurs vite rendu compte en 1956 lors de la crise du canal de Suez, gérée très maladroitement par Anthony Eden. Je sais qu'elle admirait beaucoup Margaret Thatcher, qu'elle fit chevalier de la Jarretière en 1995. Et comme elle appréciait les traits d'esprit, elle a dû trouver Boris Johnson très amusant, sans doute plus que John Major, ou Gordon Brown avant lui ! ■

PROPOS RECUEILLIS PAR FRÉDÉRIC GRANIER



Churchill, d'Andrew Roberts, est sorti en 2020 aux éditions Perrin.

À ABERFAN, les regrets de la reine



e fut, confia Elisabeth II, le «plus grand regret» de son règne. Et pour tout un pays, une effroyable tragédie. Le 21 octobre 1966, à 10 heures du matin, un drame frappa la petite ville minière d'Aberfan, au pays de Galles : un terril s'écroula, et des centaines de tonnes de débris ensevelirent l'école et les maisons voisines. 144 personnes perdirent la vie, dont 116 enfants. Douze heures à peine après la catastrophe, Harold Wilson était sur les lieux. Pour affirmer le soutien du gouvernement dans cette tragédie, le Premier ministre travailliste, en poste depuis octobre 1964, encouragea les équipes de la protection civile occupées à fouiller les décombres à la recherche de survivants. Mais en dépit du bilan humain dramatique, la reine, elle, mit une longue semaine avant de rencontrer les sinistrés.

Pourquoi un tel retard ? Certains soulignent sa froideur, sa répulsion à exprimer ses émotions... A l'inverse, d'autres estiment qu'elle fit preuve d'une grande délicatesse pour éviter de capter trop l'attention. «Les gens vont s'intéresser à moi. Peut-être vont-ils rater un pauvre enfant qui aurait pu être trouvé sous les décombres», aurait-elle expliqué en privé. Mais cette lenteur résultait aussi du fonctionnement même de l'institution royale, comme l'analyse Marc Roche, auteur de plusieurs biographies sur Elisabeth II (dont *Elle ne voulait pas être reine !*, éd. Albin Michel, 2020) : «La monarchie se

En 1966, au pays de Galles, l'écroulement d'un terril causa la mort de 144 personnes, en majorité des enfants. Malgré la gravité de l'évènement, Elisabeth II tarda à se rendre auprès des sinistrés. Au-delà de cette tragédie, la personnalité de la reine fut jugée froide et sans empathie par les médias. Une attitude qu'elle ne cessera de se reprocher.

tient au-dessus de la politique. De plus, la reine ne réagissait jamais de manière immédiate. Par ailleurs, durant son règne, elle se rendit rarement à des événements liés à des décès. Le plus souvent, elle déléguait cette mission à son mari ou à son fils.» Mandaté par Elisabeth II, le duc d'Edimbourg arriva donc dès le lendemain du drame, suivi par d'autres membres de la famille royale, comme Lord Snowdon, le mari de la princesse Margaret. Mais pendant une longue semaine, ce fut bien la reine qu'attendaient les sinistrés d'Aberfan, tout comme l'ensemble des médias britanniques.

La colère monta lorsqu'on apprit que la population aurait pu être évacuée

Lorsqu'elle arriva enfin, c'est avec une gratitude manifeste qu'elle fut accueillie par les habitants de la cité endeuillée. Le service d'ordre fut réduit au minimum et le protocole mis de côté. Deux heures durant, la reine parcourut les rues, alla se recueillir sur le site de l'ancienne école engloutie sous les débris, avant de déposer une couronne mortuaire au cimetière. Elle prit le temps de dialoguer

avec les habitants qui lui ouvrirent leurs portes, comme ces femmes qui venaient de perdre leur enfant. «En tant que mère, j'essaie d'imaginer ce que vous devez ressentir. Je suis désolée de ne rien avoir d'autre à vous offrir pour le moment que mon empathie», leur dit-elle, émue : c'est sans doute la première fois qu'une larme royale fut captée par les caméras et les appareils photo. Au terme de sa visite, la représentante des Windsor repartit avec un bouquet de freesias blancs donné par une petite fille, «de la part des enfants restants d'Aberfan».

«A l'époque, le peuple n'attendait pas que la reine se mette à pleurer sur les cercueils ; il attendait sa présence, comme hommage de la Nation», décrypte le biographe. Et surtout, choqué par la catastrophe, le pays avait d'autres priorités. Quotidiennement, la presse tenait le macabre décompte des victimes et cherchait à identifier les raisons et les responsabilités du drame, à l'image du *Sunday Mirror* qui titra : «Pourquoi les alertes ont-elles été ignorées ?» Il faudra dix longs mois pour que le tribunal pointe les failles du National Coal Board qui gérait l'industrie nationalisée de l'extraction du charbon au Royaume-Uni. L'accident aurait pu être évité si les normes de sécurité avaient été respectées : trois ans plus tôt, on avait déjà constaté un glissement de terrain qui avait laissé apparaître un cratère au sommet de la montagne. Par ailleurs, la population aurait eu le temps d'être évacuée si un signal d'alarme avait été émis, mais le câble du téléphone de l'équipe située en haut du terril avait été volé.

Mais, au-delà de la tragédie, l'événement vint instiller le malaise et écorner un peu plus le rapport que les sujets bri-



Sous la pression de la presse britannique et de la classe politique, la reine se rendit au pays de Galles le 28 octobre. Alors que la bienséance aurait voulu qu'elle porte le noir en signe de deuil, elle arborait une robe couleur sang. Une maladresse de plus, selon les médias.

d'Elisabeth, Margaret, surnommée la «princesse rebelle»], durant les années 1960, le palais de Buckingham demeura une oasis de l'ordre ancien.

«Harold Wilson a certes pu inciter Elisabeth II à moderniser sa fonction, mais son influence resta négligeable», rappelle Marc Roche, qui relativise aussi la portée des opérations de communication orchestrées par Buckingham. La transmission en direct à la télévision du couronnement, le 2 juin 1953 ? Une concession «cosmétique» à la modernité, due à l'impulsion du prince Philip, d'après Marc Roche. Et si en 1965, la reine décora les Beatles de l'ordre de l'Empire britannique (MBE), tandis que des groupies essaient d'escalader les grilles du palais, l'image fut certes de nature à moderniser la Couronne, mais la décision en revint au seul Premier ministre... Sur l'essentiel, la monarchie resta immobile, arc-boutée sur ses traditions.

Elle retourna plusieurs fois à Aberfan pour exorciser le terrible souvenir

Les remords dont fit part la reine sonnèrent après coup comme un aveu d'échec : celui de n'avoir pu briser l'armure et de n'avoir su, même une fois, bouleverser le protocole afin de se rendre plus tôt au chevet des victimes. Comme pour effacer le souvenir de ses hésitations, la reine décida, à plusieurs reprises, de retourner au Pays de Galles. En mars 1973, Elisabeth II inaugura le nouveau centre communautaire de la petite ville minière, et en mai 1997, elle revint à nouveau, afin de planter un arbre dans le jardin du Souvenir et s'entretenir avec des survivants de la catastrophe. A Aberfan, regrets éternels... ■

ANNE DAUBRÉE

tanniques entretenaient alors avec leur monarque, qui semblait plus que jamais en décalage avec leurs aspirations. Dans les années 1960, lors des apparitions d'Elisabeth II, «les foules se déplaçaient moins [...]. La reine n'était pas impopulaire [...] mais elle avait cessé d'être une personne ou un sujet qui passionnait l'opinion publique», explique ainsi l'historien britannique Ben Pimlott, dans *The Queen : Elizabeth II and the Monarchy* (éd. Harper Collins, 2002). Une étude de 1964 dévoila ainsi que le peuple n'éprouvait pas de grands sentiments pour elle, ni adhésion, ni rejet. Et la Cou-

ronne ne fit rien pour combler le fossé grandissant avec la société. Ces années-là, le quotidien de la monarque demeurait inchangé, rythmé par les cérémonies officielles et les déplacements au protocole immuable... La reine passa à côté du *Swinging London*, lorsque la capitale redévoit le centre de la culture, de la mode et de la musique. Elle ne profita pas du souffle de modernité qui portait le pays, et semblait vivre sous une cloche dorée, coupée de l'évolution de la société. Même si certains membres de la famille royale atténuaien ce conservatisme [notamment la sœur

LES SCANDALES



En 1969, la BBC filme, pour un documentaire, le quotidien de la famille. Ici, un dîner sans protocole avec Charles, le prince Philip, la reine Elisabeth II et la princesse Anne. Le début d'une désacralisation.



Joan Williams / Camerapress / Gamma-Rapho

La proie DES MÉDIAS

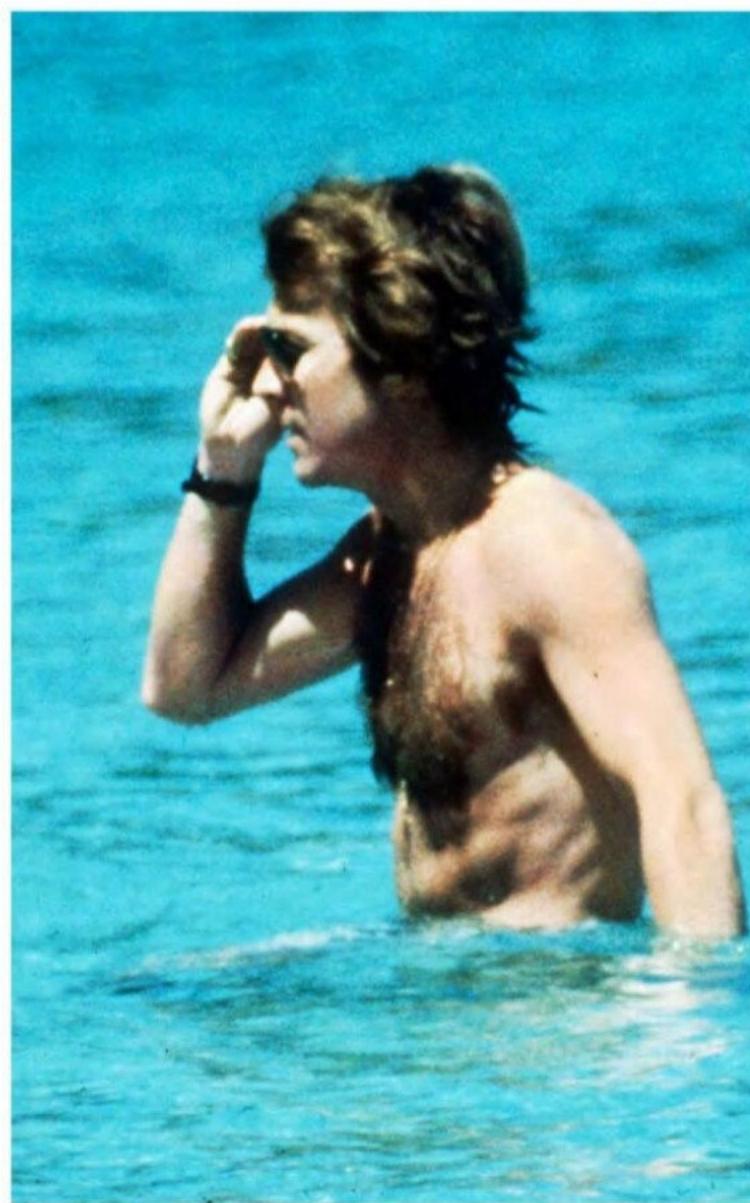
JUSQU'À LA FIN DES ANNÉES 1960, LA FAMILLE ROYALE, SOUCIEUSE DE SON IMAGE, CONTRÔLAIT ÉTROITEMENT SA RELATION AVEC LA PRESSE ÉCRITE ET LA TÉLÉVISION. PUIS, AVEC LE SUCCÈS DES JOURNAUX À SENSATION, ELLE EST DEVENUE LA FAMILLE ROYALE LA PLUS MÉDIATISÉE AU MONDE... SOUVENT POUR LE PIRE.



1.



2.



**Les années
1970
marquent
un tournant :
les journaux
préfèrent
désormais
les frasques
de la royauté
aux discours
officiels**



1. Cette photo, prise lors d'un match de polo en 1970, immortalise la première rencontre entre le prince Charles et Camilla Shand. En apparence, l'idylle, qui passionne les tabloïds, ne dure pas, l'héritier de la couronne ne pouvant, en principe, épouser la fille d'un membre de la Garde royale. Marié à Diana Spencer en 1981, Charles fréquentera Camilla, loin des caméras.

2. Surnommée la princesse rebelle par la presse, Margaret, sœur de la reine, devient, en 1976, la cible de photographes la montrant avec de jeunes hommes, comme ici sur l'île Saint-Vincent, dans les Grenadines. Première victime royale des paparazzi, elle divorcera deux ans plus tard.

3. En 1973, la princesse Anne impose un «roturier» en la personne de Mark Phillips, champion d'équitation. Leur union est le premier mariage télévisé de la famille royale. Le conte de fées se terminera en 1992, après la parution d'un article du *Sun* dévoilant une correspondance amoureuse entre Anne et un officier de marine.

3.

I

Il fit sensation. En juin 1969, un documentaire intitulé *Royal Family*, diffusé sur la BBC, rassembla plus de 30 millions de téléspectateurs britanniques. Un record d'audience. Ils purent regarder, médusés, l'époux d'Elisabeth II, le prince Philip *himself*, griller des saucisses tandis que la reine préparait une vinaigrette jugée «trop huileuse». Ils virent aussi leur fils aîné Charles jouer du violoncelle... En pleine période libératrice des *sixties*, l'événement télévisé, qui présentait les Windsor dans des situations ordinaires, fut bien accueilli par le public. Il y eut toutefois des levées de boucliers chez les observateurs. David Attenborough, le directeur de programme de la BBC, suggéra qu'au lieu de déposer la fonction monarchique, on avait peut-être «ouvert une boîte de Pandore» en désacralisant les Windsor. Il ne croyait pas si bien dire. Après sa diffusion, Buckingham Palace, embarrassé du résultat, remisa *Royal Family* dans ses archives. Propriétaire des droits, il en interdit, encore aujourd'hui, toute rediffusion. Mais le mal était fait. D'intouchable, la monarchie britannique allait être reléguée au rang de dynastie people.

Dès 1970, *The Sun* s'engouffra dans la brèche. Tout juste racheté par le milliardaire australien – et très républicain – Rupert Murdoch, le quotidien fit ses gros titres sur les frasques de Margaret, sœur de la reine. Surnommée *the rebel princess* par la presse en raison de son divorce en 1978, mais aussi de ses excès (alcool, tabac...), elle devint, dans les années 1980, la cible privilégiée de photographes la «shootant» accompagnée de jeunes *gentlemen* sur ses lieux de villégiature. La suite fut encore plus intrusive pour les Royals. En 1992, lorsque les trois enfants de la reine – Charles, Anne et Andrew – se séparèrent de leurs conjoints, les «unes» des journaux *The Sun* et *The Daily Mirror* s'en donnèrent à cœur joie. Parmi les «scoops» mémorables, les photos de Sarah Ferguson, l'épouse du prince Andrew, se faisant lécher les pieds, au bord d'une piscine, par son conseiller. Ce fut aussi l'époque de la «guerre des Galles», selon la formule du *Daily Express*: le prince Charles et la princesse Diana trainés dans la boue jusqu'à l'accident tragique de Lady Di, en 1997 à Paris, traquée par une armée de paparazzi. Un choc mondial. Dans les années 2000, ces derniers braquèrent ensuite leurs objectifs sur leur progéniture, William et Harry...

Tim Ockenden / PA Wire / Abaca

La succession des drames intimes et des polémiques pourrait-elle détruire un jour la maison Windsor ?

Les Windsor sont-ils devenus plus scandaleux qu'avant ou est-ce la presse à sensation qui en a fait leur cible privilégiée ? Le prince William, fils aîné de Charles et Diana, et son épouse Kate Middleton, ont voulu montrer que les tabloïds allaient trop loin. Le couple porta plainte en 2012 contre le magazine français *Closer* après publication d'images de la duchesse de Cambridge seins nus. Lors du procès en 2017, l'avocat de la famille lut une lettre dans laquelle le prince dénonçait des faits «particulièrement douloureux» lui rappelant le harcèlement médiatique à l'origine du décès de sa mère. *Closer* fut condamné. Et depuis, le couple est relativement épargné, contrairement à Harry et Meghan Markle qui entamèrent une procédure judiciaire à l'encontre du journal britannique *Mail on Sunday* après publication d'une lettre à caractère privé. L'accalmie fut de courte durée. Depuis que l'ancienne actrice américaine et son royal époux ont rompu leurs liens officiels avec la Couronne en «s'exilant» en Amérique du Nord, le couple s'attire quotidiennement les foudres des tabloïds d'outre-Manche, notamment après une interview explosive accordée à l'animatrice de télévision Oprah Winfrey en mars 2021. Doit-on regretter le temps où la presse britannique faisait preuve de complaisance à l'égard de la famille royale ? En 1936, lorsque Edouard VIII demanda la main de Wallis Simpson, une Américaine en instance de divorce, l'affaire fit la «une» de la presse internationale. Les journaux anglais, eux, restèrent silencieux à l'égard de ce qu'ils considéraient comme une liaison privée. Reste une énigme «windsoriennes» qui ne saurait se résoudre : malgré les scandales à répétition, la popularité de la famille royale demeure intacte auprès des Britanniques. En 2022, peu avant la mort de la reine, un sondage de l'institut YouGov révélait que seuls 18 % des Britanniques étaient opposés au couronnement de Charles. A contrario, les ventes des tabloïds ont commencé à chuter vers 2010. Banni des campus anglais, *The Sun* ne cesse de voir ses ventes s'éroder... A croire que le scandale ne paie plus.

■ JEAN-FRANÇOIS PAILLARD

«La reine pleure pour les Windsor» titre le *Daily Mirror* dans son édition du 21 novembre 1992 après un incendie qui a ravagé une partie du château. L'image d'Elisabeth II devant les ruines calcinées fut largement utilisée par les médias. Affectionnée, la souveraine qualifia 1992 d'«*annus horribilis*».

**DAILY
Mirror**

Monday November 27, 1992 NEWSPAPER FOR THE MILLION

FREE TODAY **WEEKLY**
★ ALL the week's TV ★ ALL the movies ★

QUEEN WEEPS



APPROXIMATELY 100,000 visitors to Windsor Castle today saw right. The Queen was forced to leave as she watched the demolition with Prince Andrew. Photos: PA/PA Wire

FOR WINDSOR

FULL STORY - See Pages 2, 3, 4, 5, 6, 7, 12 and 13

Daily Mirror





THE CROWN

La série qui fait frémir la Couronne

Les fans d'Elisabeth II ne jurent que par elle. Lancée en 2016 sur Netflix, la série *The Crown* («la couronne») retrace le règne de la souveraine, de son couronnement jusqu'à sa mort. Ses qualités : une volonté de coller au plus près des faits (même si certains historiens font part de réserves...) et de ne rien cacher des turpitudes des Windsor. La première saison, par exemple, montre le prince Philip en incorrigible coureur de jupons. En septembre 2019, le secrétaire de la reine a envoyé une lettre au *Guardian* pour assurer aux Britanniques que la famille royale n'était en aucun cas impliquée dans le projet. Mais que pensent les Windsor de ce feuilleton-miroir ? Le *Daily Express* a rapporté, en 2018, que le prince Edward était un fan inconditionnel qui avait su convaincre sa mère de regarder la série. Selon le tabloïd, elle aurait apprécié la première et troisième saison mais aurait été mécontente de la deuxième qui dépeignait mal les années difficiles de son fils Charles dans un pensionnat écossais. On ne sait comment elle a réagi à la quatrième, qui met en scène les épisodes les plus controversés de son règne : sa relation avec Margaret Thatcher et surtout avec Diana Spencer (interprétée par Emma Corrin ci-dessous). Le tournage de la saison 5, qui devait être diffusée fin 2022, a été interrompu au moment du décès de la reine.

DAVID BORNSTEIN



Martin Godwin / Getty Images

Des Willie / Netflix

Traquée dans ses moindres gestes, Diana incarne la monarchie jetée dans la folie médiatique

Séparée depuis trois ans du prince Charles, «Lady Di» vient d'annoncer son divorce, le 12 juillet 1996. Elle sera alors harcelée par les photographes, jusqu'à son accident mortel à Paris, en août 1997.





Harry smokes and drinks at the party in his Nazi desert uniform with a swastika on sleeve ©THE SUN

3G

THE SUN, Thursday, January 13, 2005

5



Blitz... George VI and Queen Mum in East End

Wartime Royals in front line



Brave... Lord Mountbatten aboard battleship

By ANTHONY FRANCE

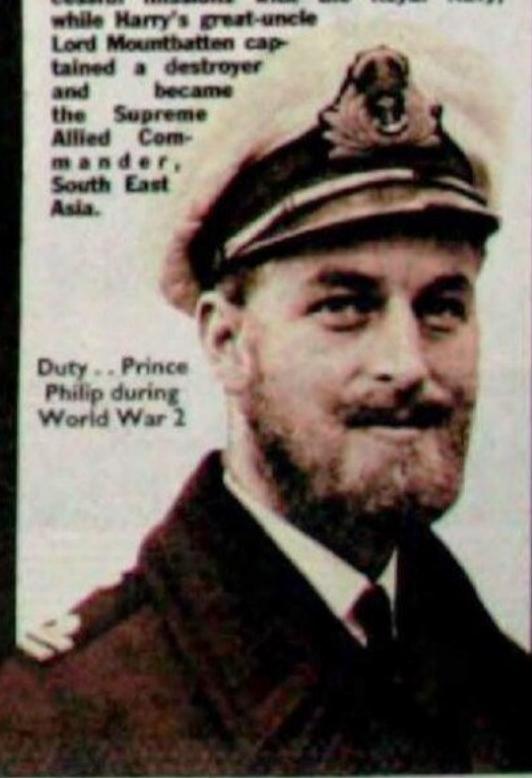
MANY members of the Royal Family played a vital role fighting the Nazis.

The Queen Mum and her husband King George VI kept the nation's spirits up by refusing to leave London and visiting areas devastated by the Blitz.

When Buckingham Palace suffered a direct hit in September 1940, she famously said: "I'm glad. It makes me feel I can look the East End in the face."

The Queen also stayed in London throughout the war. She joined the Auxiliary Transport Service and drove Army vehicles.

Prince Philip was involved in many successful missions with the Royal Navy, while Harry's great-uncle Lord Mountbatten captained a destroyer and became the Supreme Allied Commander, South East Asia.



Duty... Prince Philip during World War II

Goff Inf / Bestimage

1. En 2005, *The Sun* publie une photo du prince Harry portant un brassard à croix gammé lors d'une soirée. Le petit-fils d'Elisabeth II s'excusera de ce «mauvais choix de costume». Dix ans plus tard, ce même tabloïd diffusera des clichés de la reine, âgée de 7 ans, faisant le salut nazi avec son oncle Edouard VIII.

2. Sarah Ferguson, l'épouse du prince Andrew, fils cadet de la reine, est une autre victime de *The Sun* qui met en une, en 1992, une photo la montrant se faisant lécher les pieds par son conseiller financier. Le couple divorcera.

3. Le 5 septembre 1997, cinq jours après la mort de Diana dans un accident de voiture à Paris, la reine cède face à la pression médiatique. Elle rend enfin hommage, devant les caméras de la BBC, à la princesse.

4. «Paria», titre le *Daily Mail* avec une photo du prince Andrew, accusé, depuis début 2020, d'agressions sexuelles sur mineures. Une affaire sordide qui affole la Couronne.

5. Le prince Harry et son épouse, l'actrice américaine Meghan Markle, prennent leur distance avec la Couronne depuis leur mariage en 2018. Las des critiques, le couple s'est installé en 2020 aux Etats-Unis.



A gauche : The Sun / News Licensing / Abaca. A droite : AP / Sipa

Aucun membre n'est épargné par les méthodes agressives des tabloïds

Daily Mail

THURSDAY NOVEMBER 21, 2019

www.dailymail.co.uk 70p

Femail Magazine
STARTS PAGE 47

++ Royal crisis as Andrew 'steps down' over Epstein paedophile scandal ++

Queen and Charles force his hand ++ Bombshell comes just hours after Mail confronts Palace with fresh claims

OUTCAST

By Rebecca English
Royal Correspondent

PRINCE Andrew was forced to quit royal duties last night after a dramatic intervention by the Queen and the Prince of Wales.

They took decisive action to contain the fall-out from the duke's disastrous TV interview about his friendship with a paedophile.

The interview triggered days of catastrophic headlines and caused a string of senior royals to desert him.

Following lengthy discussions with Charles, who is touring New Zealand, the Queen summoned Andrew to Buckingham Palace and told him to step down.

The devastated prince, who is eighth in

DUKE'S DISGRACE SEE PAGES 2-11



A gauche : Martin Gibbs / SIPA. A droite : Ferrari / Starface

UNE NOUVELLE ÈRE

Charles III **UNE SI LONGUE ATTENTE**

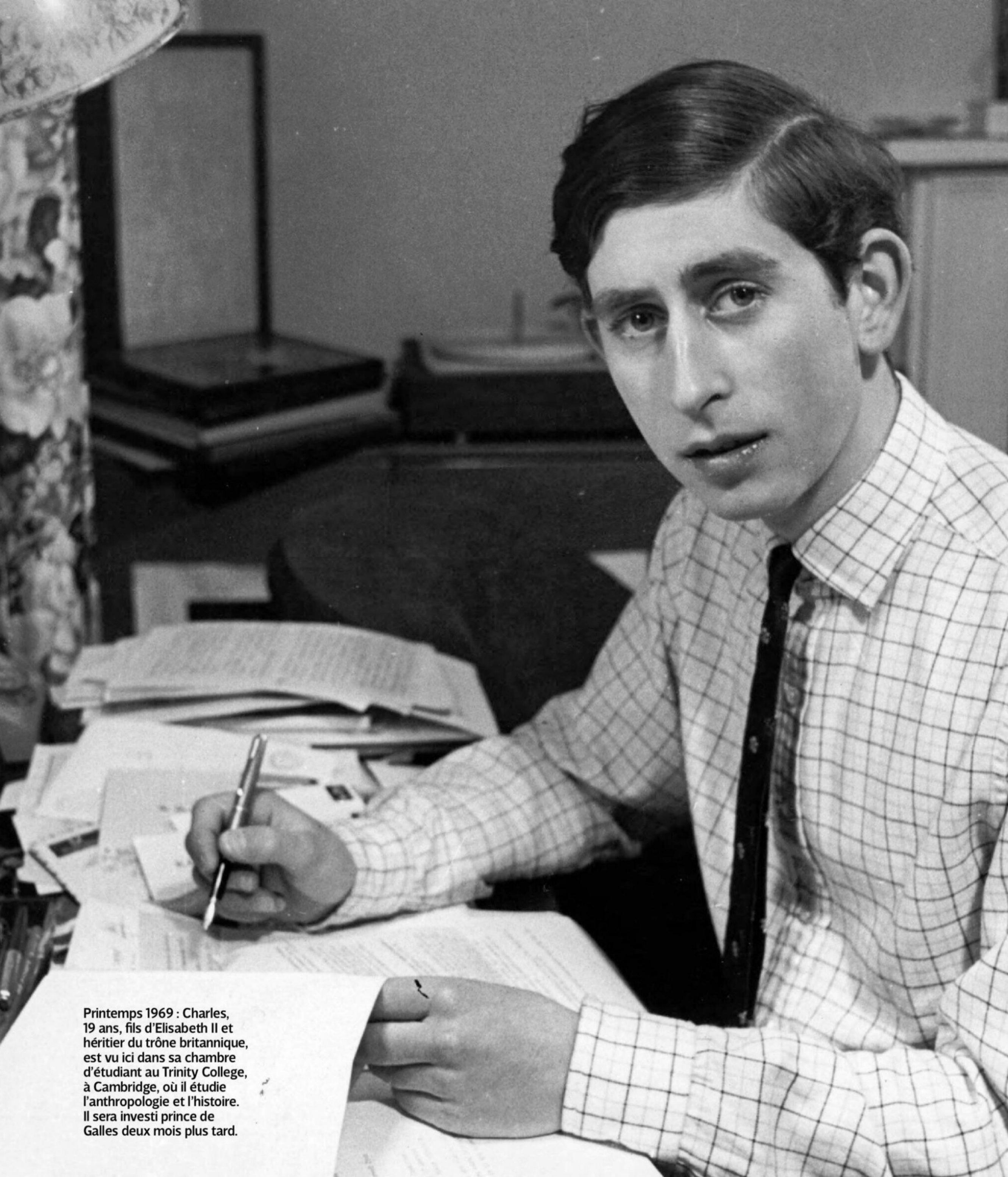
Toute sa vie, il s'était préparé, moqué par ceux qui disaient qu'il n'accéderait jamais au trône. Trop gauche, sans charisme, mari infidèle au cœur du feuilleton des tabloïds... Certains imaginaient même que la couronne irait directement à son fils William. Mais, devenu roi à l'âge avancé de 73 ans à l'instant où sa mère rendait son dernier souffle, Charles a finalement eu rendez-vous avec son destin. Son règne sera-t-il une simple transition ou fera-t-il bouger les lignes ?



Image saisissante que celle de celui qui n'est pas encore roi, assis en mai 2022 à côté de la couronne de sa mère, au moment de prononcer à sa place le discours du Trône devant le Parlement.



Edwards Arthur / PA Photos / ABACA



Printemps 1969 : Charles, 19 ans, fils d'Elisabeth II et héritier du trône britannique, est vu ici dans sa chambre d'étudiant au Trinity College, à Cambridge, où il étudie l'anthropologie et l'histoire. Il sera investi prince de Galles deux mois plus tard.

Central Press / Getty Images



Charles, le fils aîné d'Elisabeth II, un homme né pour devenir roi, a accédé au trône le 8 septembre dernier, après avoir été l'héritier ayant attendu le plus longtemps de toute l'histoire de la monarchie britannique. Durant sept décennies, il s'est efforcé, tant bien que mal, de tracer son propre sillon, à survécu au scandale et au chagrin, et s'est aménagé une certaine forme de tranquillité – le tout sous le regard impitoyable du reste de la planète. Jeune homme gauche, complexé, il fut ensuite, entre deux âges, un mari malheureux. Puis, à 73 ans, une sorte d'éminence aux cheveux argentés, sûr de lui, attaché à des causes comme le changement climatique et la protection de l'environnement, longtemps perçues comme excentriques puis soudain en parfaite résonance avec son époque.

Charles bénéficiera-t-il jamais du respect ou de l'affection qui ont entouré sa mère ? C'est une autre affaire. Propulsée sur le trône à l'âge de 25 ans, Elisabeth régna plus longtemps que n'ont vécu la plupart de ses sujets. Un roc, tenant son rôle avec une dignité stoïque dans les pires difficultés, comme quand le Royaume-Uni passa avec fracas de l'état d'empire aux ramifications mondiales à celui de membre réticent de l'Union européenne, puis quand s'est profilé l'avenir incertain accompagnant le Brexit.

Le parcours de Charles avait été jusqu'ici – et c'est peut-être normal – moins acclamé. Ses faiblesses et ses frustrations furent impitoyablement disséquées par les médias ; ses passe-temps favoris, comme la critique d'architecture ou l'agriculture biologique, fréquemment moqués ; et son mariage avec Diana, princesse de Galles, qui s'est délité sur fond de gros titres dans les tabloïds et d'accusations mutuelles d'infidélité, reste pour beaucoup le principal événement marquant de sa vie publique. A

LE NOUVEAU MONARQUE EN 16 DATES

14 novembre 1948.

Charles naît au palais de Buckingham. Il est le premier enfant de la princesse héritière Elisabeth et son mari Philip. Il assiste au couronnement de sa mère à Westminster quatre ans et demi plus tard, le 2 juin 1953.

1968. Un journaliste l'interroge sur la stricte discipline imposée par son père, et lui demande s'il est exact qu'on lui ordonnait de «rester assis et de se taire». Charles répond : «Oui, c'était tout le temps comme ça.»

1967-1970. Après des études primaires et secondaires en Angleterre, en Ecosse et en Australie, le jeune prince étudie l'archéologie, l'anthropologie et l'histoire à Cambridge. Il est le premier héritier du trône à décrocher un diplôme universitaire. En 1969, il passe un semestre entier à l'université d'Aberystwyth, au pays de Galles, où il prend des cours de gallois avec le nationaliste Tedi Millward, en vue de son investiture comme prince de Galles la même année.

1971. Charles s'engage dans la Royal Navy. Il devient pilote d'hélicoptère mais renoncera à voler après le crash d'un petit avion qu'il pilotait dans les Hébrides intérieures, en Ecosse, en 1994.

l'apogée de celle-ci, au milieu des années 1990, certains détracteurs sont allés jusqu'à dire que l'héritier, en proie au scandale, avait perdu le droit de devenir roi et qu'il valait mieux que la couronne saute une génération pour aller directement à William, son fils aîné, à la réputation sans tache. Bien entendu, c'est son mariage avec Diana Spencer qui a fait couler le plus d'encre. Les articles sordides des tabloïds, les interviews télévisées («Nous étions trois dans ce mariage», déclara Diana à la BBC, faisant référence à son mari et Camilla Parker Bowles, que Charles épousa par la suite), le divorce au goût amer puis la mort de la princesse de Galles dans un accident de voiture à Paris en 1997 – tout cela a contribué, pour beaucoup de gens, à donner de Charles l'image d'un goujat maladroit et à ses parents celle d'une belle-famille sans cœur.

Une apparence de tonton un peu ringard plutôt que de père de la nation

Entre 1991 et 1996, le pourcentage de personnes pensant que Charles ferait un bon roi dégringola de 82 % à 41 %, selon l'institut de sondage MORI. Mais la mort de Diana marqua un tournant : Charles s'efforça, avec Tony Blair, le Premier ministre de l'époque, d'inciter sa mère à honorer la mémoire de Diana, alors que le pays entier était accablé de chagrin, et il entreprit ensuite de réhabiliter sa propre image. Et il y est largement parvenu. La plupart des Britanniques se sont faits à l'idée du roi Charles III, même si le personnage apparaît parfois plus comme un tonton un peu ringard que comme un père de la nation.

Marié depuis 2005 avec Camilla, avec laquelle il entretenait une liaison avant et pendant son mariage avec Diana, Charles a fini par trouver une certaine stabilité dans sa vie personnelle. Au décès de son père, le ●●●

••• prince Philip, à l'âge de 99 ans l'an dernier, il est devenu le *pater familias* de la maison des Windsor. Camilla, qui, à 75 ans, est devenue reine consort, représente une présence solide et digne à ses côtés. Mais Charles prend la tête d'une famille royale qui a été secouée par une série de bouleversements : une brouille amère avec son fils cadet, le prince Harry, et son épouse Meghan, une actrice américaine, et les liens peu recommandables de son frère, le prince Andrew, avec le financier Jeffrey Epstein, qui ont abouti à une plainte civile contre Andrew l'accusant d'abus sexuel sur une adolescente. Dans tout ceci, Charles a fait de son mieux pour éviter les dérapages des uns et des autres.

Prince, il a osé s'immiscer dans les questions politiques les plus épineuses

Il a aussi longtemps milité pour alléger le train de vie de la monarchie, en partie pour qu'elle pèse moins sur les comptes publics. Devenu roi, il est désormais en mesure de mettre cette idée à exécution. La fin de la deuxième ère élisabéthaine promet donc d'être une phase de transition capitale, non seulement parce que la reine bien-aimée n'est plus, mais aussi parce que Charles arrive avec ses propres idées dans une fonction pour laquelle il a passé sa vie à se préparer. «Ce sera sans doute un style bien différent, dit Vernon Bogdanor, spécialiste du rôle de la monarchie dans le système constitutionnel britannique et professeur de politique publique au King's College de Londres. Il sera un roi actif et ira sans doute jusqu'à la limite de ses prérogatives, sans pour autant les outrepasser.» Charles, dit-il, a bataillé pour se forger une identité en tant que prince de Galles, un rôle qu'il a tenu plus longtemps que quiconque mais pour lequel il n'existe pas de fiche de poste. Il a fondé de formidables organisations caritatives comme le Prince's Trust, qui a aidé environ un million de jeunes défavorisés, et a défendu des causes comme l'urbanisme durable et la protection de l'environnement, bien avant qu'elles ne deviennent à la mode. Au cours des années récentes, il a assuré diverses fonctions normalement dévolues à la reine, voyages à l'étranger ou cérémonies d'adoubement durant lesquelles est attribué le titre de chevalier. Le jour de l'Armistice, il a

1976. Il fonde le Prince's Trust, organisation caritative qui aide les jeunes de 11 à 30 ans à se former et à entrer dans la vie active.

1980. Charles publie un livre pour enfants intitulé *Le Vieil Homme de Lochnagar* (publié en français en 1999, éd. Rouge et Or).

29 juillet 1981. Il épouse Diana Spencer dans la cathédrale Saint-Paul de Londres. Il la connaît à peine : ils ne se sont rencontrés que treize fois jusque-là.

Août 1996. Charles et Diana divorcent. Un an plus tard, Diana meurt dans un accident de voiture à Paris.

9 avril 2005. Charles et sa maîtresse de longue date, Camilla Parker Bowles, deviennent les premiers membres de la famille royale à s'unir civilement et non à l'église. Ni Elisabeth II ni Philip n'assistent à la cérémonie.

2007. Le prince de Galles obtient le Prix du citoyen environnemental mondial décerné par la Harvard Medical School, que lui remet l'ancien vice-président américain et militant écologiste Al Gore.

2015. Des mémos signés de la main de Charles sont divulgués. Ils démontrent que le prince fait pression en sous-main sur les ministres sur des sujets aussi variés que les cantines scolaires, les OGM, la guerre en Irak ou la pêche.

Mai 2015. A Galway, en République d'Irlande, le prince héritier serre

CERTAINS SE SONT PLAINTS DE SON LOBBYING DISCRET CONTRE DES PROJETS QUI LUI DÉPLAISAIENT

déposé au nom de sa mère une couronne devant le monument dédié aux soldats britanniques tombés au combat. Lors de l'ouverture officielle de la session parlementaire, il l'a escortée dans le palais de Westminster.

Et puis, il n'a pas hésité à s'immiscer dans les questions politiques les plus épineuses. Il s'est régulièrement prononcé en faveur de la tolérance religieuse et contre l'islamophobie, ce qui, selon certains, a permis d'atténuer une éventuelle réaction négative de la population à l'encontre des musulmans, après la série d'attentats terroristes meurtriers perpétrés par des islamistes à Londres en 2005. «Il aurait pu passer tout son temps en boîte de nuit ou juste ne rien faire du tout, mais il s'est trouvé un rôle», remarque le professeur Bogdanor. Parfois, les prises de position tranchées de Charles l'ont mis en difficulté. En 1984, il s'est illustré en tournant en ridicule un projet d'extension de la National Gallery, le qualifiant de «furoncle monstrueux sur le visage d'un ami très cher et très élégant». L'idée a été abandonnée mais des années plus tard, de célèbres architectes se sont plaints de ce lobbying en sous-main contre des projets qui lui déplaissaient, l'accusant d'aller au-delà du rôle qui était le sien.

En 2006, Charles a fait face à des critiques lorsqu'un tabloïd britannique, le *Mail on Sunday*, a publié des extraits d'un journal qu'il avait tenu alors qu'il représentait la reine lors de la rétrocession officielle de Hongkong à la Chine en 1997. Il y décrivait les officiels chi-



Anwar Hussein / Alamy / Hemis.fr

On l'appelait «le prince jardinier», sera-t-il un roi écolo ? Le prince Charles est ici dans son élément, en visite dans le parc d'un manoir du Somerset.

nois présents comme d'«épouvantables figures de cire» et racontait qu'après un «discours de propagande» du président chinois, Jiang Zemin, «à l'issue de cet affreux spectacle digne de l'ère soviétique, [il avait fallu] regarder les soldats chinois marcher au pas de l'oie et descendre l'Union Jack pour hisser le drapeau chinois». Charles fit condamner le directeur de la publication du journal pour violation de la vie privée.

«Aucun pays n'est réellement une île», déclare Charles au Bundestag après le Brexit

Aujourd'hui roi, Charles doit désormais garder ses opinions pour lui-même. Sa mère se montrait quant à elle si discrète que même les fins connaisseurs de Buckingham étaient incapables de deviner son point de vue, même sur des sujets aussi clivants que le Brexit. Charles aussi a pris soin de ne pas donner publiquement son avis, même s'il l'a laissé entrevoir de façon subliminale quand il a dit devant le Bundestag, le parlement allemand, en 2020 qu'«aucun pays n'est réellement une île», et a plaidé le maintien des relations de travail entre l'Allemagne et le Royaume-Uni.

On ignore si Charles III poursuivra ses nombreuses œuvres philanthropiques. Il parraine ou dirige plus de 400 organisations caritatives, en plus du fameux Prince's Trust. Mais cette activité n'a pas toujours été un long fleuve tranquille. Michael Fawcett, le dirigeant de l'une de ces organisations, a démissionné après

la main de Gerry Adams, le leader du Sinn Féin. C'est la première rencontre entre un membre de la famille royale d'Angleterre et le chef du parti nationaliste depuis la fondation de l'Irlande en 1921. Et d'autant plus frappant que Gerry Adams justifia jadis l'assassinat de son grand-oncle Lord Mountbatten par l'IRA.

2020. Au Forum de Davos, Charles lance la Sustainable Markets Initiative, visant à inciter les entreprises à adopter des pratiques durables.

Novembre 2021. Il rencontre Joe Biden à la Cop26. Le président américain lui dit alors : «Nous avons besoin de vous. Vraiment. Ce ne sont pas des paroles en l'air.» Le même mois, en voyage à la Barbade, une ancienne colonie britannique, le futur roi reconnaît «l'épouvantable atrocité de l'esclavage».

Juin 2022. La presse rapporte que le prince héritier aurait en privé critiqué le plan de Boris Johnson d'envoyer les demandeurs d'asile au Rwanda, le qualifiant d'«atroce». Des ministres s'insurgent, l'accusant de sortir de son rôle constitutionnel.

8 septembre 2022. A la mort de sa mère, la reine Elisabeth II, Charles devient roi. A 73 ans, il est l'héritier le plus âgé à être jamais monté sur le trône britannique. Il prend le nom de Charles III. Charles I et Charles II ont tous deux eu des règnes troublés au XVII^e siècle. Son fils William devient prince héritier du Royaume.

avoir été accusé d'avoir promis à un donateur milliardaire saoudien de lui obtenir un titre de chevalier. Pour certains, ce scandale a mis au jour l'une des grandes faiblesses de Charles : il ne sait pas bien s'entourer. Ses conseillers avaient pourtant longuement mis en doute la conduite de Fawcett, qui avait été au service direct du prince de Galles avant son ascension à des postes clés dans ses organisations charitables. Mais Charles, dont le porte-parole dit qu'il ignorait tout des accusations contre Fawcett, l'a soutenu contre vents et marées.

Celui qui est désormais Charles III continue à souffrir d'un déficit de popularité. L'an dernier, seuls 11 % des personnes interrogées l'ont choisi comme leur personnalité préférée dans la famille royale, selon Ipsos-MORI. A la traîne derrière sa mère, William et sa femme Kate, Harry et Meghan, la princesse Anne, le prince Philip et tous les arrière-petits-enfants de la reine. Mais à ce jour, l'avenir de la monarchie semble assuré : 43 % des gens pensent que la Grande-Bretagne irait plus mal sans la famille royale, 19 % disent qu'au contraire, elle s'en trouverait mieux, et 31 % estiment que cela ne changerait rien du tout. Des chiffres qui n'ont pratiquement pas bougé, même après que Harry et Meghan ont donné une interview à sensation à l'animatrice de télévision américaine Oprah Winfrey accusant la famille royale de mesquinerie et de racisme.

Pour Charles III, le plus grand défi personnel sera de combler le fossé qui s'est creusé entre lui et son fils Harry, lequel a déclaré que son père ne le prenait plus au téléphone. «Beaucoup de mal a été fait», a commenté Harry, qui est en train d'écrire un livre de souvenirs dont les proches du palais de Buckingham redoutent qu'il ne ravive les blessures. Le nouveau roi devra également faire face aux déboires judiciaires de son frère Andrew, qu'il s'est empressé d'écartier des fonctions royales suite à une malencontreuse interview à la BBC. Pour les observateurs de la monarchie, le geste était clair : c'était un signe. «Il a gagné en stature ces dernières années, assure Penny Junor, une historienne royale. On le sent beaucoup plus confiant, mieux dans sa peau.» Même avant la mort de sa mère, Charles cimentait son rôle de leader de la famille et de roi en devenir. ■

MARK LANDLER





Manuel Cohen / Aurimages

LA ROYAUTÉ ? NO THANKS !

La royauté est aujourd’hui majoritairement acceptée par les Britanniques, mais, au fil des siècles, un courant politique s’y est fermement opposé. Petite histoire d’un républicanisme à l’anglaise qui n’a jamais pu s’ancrer dans les opinions et les coeurs.

CONTRE LA REINE

Durant tout le règne d’Elisabeth II, on a pu apercevoir des affiches anti-monarchistes dans les rues de la capitale britannique. Malgré les prises de positions de personnalités comme le chanteur Morrissey ou le cinéaste Danny Boyle, la mouvance est restée souterraine.

L'OPPOSITION



akg-images x2

1649

CHARLES I^{ER} DÉCAPITÉ

Durant son règne, Charles I^{er} Stuart se comporte en monarque absolu. Après la fronde du Parlement, il est décapité le 30 janvier. Oliver Cromwell, fondateur de la république du Commonwealth, prend le pouvoir : on le voit ici contempler la dépouille du monarque.



oup de tonnerre dans le royaume. En janvier 2020, le prince Harry et son épouse Meghan annoncent qu'ils renoncent à toute représentation officielle et qu'ils comptent dorénavant vivre en Amérique du Nord. Cette décision fracassante vient réveiller les critiques à l'égard de la monarchie. Estimant que le couple veut «le beurre et l'argent du beurre», à savoir profiter d'un statut exceptionnel sans contrepartie contraignante, Graham Smith, président du mouvement Republic, voit dans cette annonce une preuve supplémentaire du caractère obsolète de la monarchie anglaise. Créé en 1983, cette organisation qui revendique 30 000 membres milite pour l'abolition de la royauté. Et Smith rêve d'imposer un référendum sur le changement de régime, précisant qu'il devrait avoir lieu après la mort d'Elisabeth II.

Pour les opposants à la monarchie, la partie semble loin d'être gagnée. D'autant qu'outre-Manche, le terme républicain n'a pas tout à fait la même signification qu'au pays de Louis XVI. Certes, nos voisins tranchèrent eux aussi la tête de leur monarque, Charles I^{er}, en 1649. Et cet événement extraordinaire déboucha sur l'une des premières expériences républicaines de l'histoire européenne moderne. Pendant quatre ans, le parlement, autoproclamé «pouvoir suprême de la nation», géra seul les affaires, avant que ce *Commonwealth and Free State* ne sombre dans la dictature, sous la férule d'Oliver Cromwell (1599-1658) puis de son fils Richard (1626-1712). Puis cette parenthèse s'est refermée. Et la Glorieuse Révolution de 1688 a ensuite donné à la restauration monarchique une forme parlementaire qui a perduré jusqu'à nos jours.

Ces soubresauts politiques avaient offert à quelques esprits locaux l'occasion de réfléchir à ce que devait être le meilleur gouvernement. Certains s'appuyèrent sur l'héritage gréco-romain, qui avait inventé la *res publica* comme antidote à la tyrannie. D'autres s'ins-

piraient des expériences républicaines contemporaines de Venise ou des Provinces-Unies au Pays-Bas. John Milton rêva d'un régime aristocratique, dirigé par les «hommes les plus capables» avec pour principes directeurs la liberté de conscience et l'opposition au «gouvernement d'un seul». John Harrington imagina un *Commonwealth of Oceana* (titre de son livre publié en 1656) fondé sur une égalité tempérée par la propriété foncière. Le régime parfait devrait selon lui combiner harmonieusement les forces monarchiques, aristocratiques et démocratiques, assurant la séparation et l'équilibre des pouvoirs. Ces idées ont autant influencé les pères fondateurs des Etats-Unis que les réformateurs français. En 1756, le marquis d'Argenson, secrétaire d'Etat des affaires étrangères de Louis XV, notait ainsi dans son journal : «Il souffle d'Angleterre un vent philosophique : on entend murmurer ces mots de liberté, de républicanisme...» Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'Angleterre semblait ainsi le pays européen le plus proche de se passer d'un roi.

Des manifestations réclamaient la justice sociale mais pas forcément la chute de la royauté

Mais les partis s'accordèrent finalement pour soutenir une monarchie désormais «endiguée» par le contrôle des députés. Et le vent tourna : ce fut, cette fois, de l'extérieur que souffla la tempête républicaine. Le regard tourné vers l'Amérique et la France, l'intellectuel britannique Thomas Paine appela dans ses pamphlets à rédiger une Constitution, abolir la Couronne, démanteler l'Eglise d'Angleterre et réformer la propriété foncière aristocratique. Son premier brûlot antimonarchiste (*Common Sense*, 1776) fut pourtant contesté dans les cercles radicaux anglais. On y considérait en effet que le pays possédait déjà une Constitution, non écrite certes, mais efficace, la Glorieuse Révolution ayant placé le trône sous le contrôle des lois. Plutôt que l'abolition de l'institution, ces réformateurs réclamaient donc son bon usage, «non corrompu». Monarchie tempérée versus république : le débat fut enflammé par les révoltes américaine et française. Le philosophe libéral irlandais Edmund Burke (1729-1797) soutint la première, mais pourfendit la seconde, trop ra- •••

AU XVII^E SIÈCLE, L'ANGLETERRE CONNUIT LA PREMIÈRE EXPÉRIENCE RÉPUBLICAINE DE L'HISTOIRE EUROPÉENNE

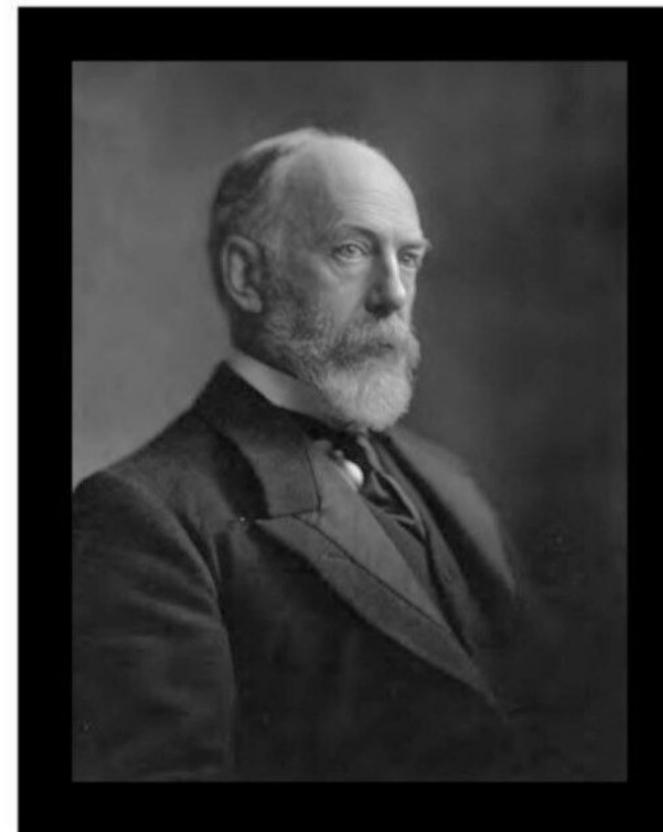
À PARTIR DE 1848, TOUTE DÉCLARATION FAISANT L'APOLOGIE DE LA RÉPUBLIQUE DEVINT PASSIBLE DE LA PRISON À VIE

••• dicale à ses yeux. Plutôt qu'une nouvelle Constitution, il prônait des réformes graduées. En réponse, Paine rédigea ses *Droits de l'homme* (1791). Mais ce grand manifeste républicain britannique ne trouva ses lecteurs les plus enthousiastes qu'à l'étranger.

Malgré tout, les embruns de 1789 parvinrent jusqu'aux côtes du Royaume-Uni, y provoquant de sérieux remous jusqu'en 1848. Les manifestations populaires y réclamaient la justice sociale, mais pas forcément la chute de la monarchie. Cela n'empêcha pas leur répression féroce, comme à Spa Fields, dans la banlieue de Londres, en 1816, ou à Manchester lors du massacre de Peterloo en 1819, avant l'adoption d'une loi dite des Six Acts, limitant les libertés civiles. La pression réformatrice aboutit malgré tout en 1832 à une extension relative du droit de vote, cependant toujours réservé aux seuls propriétaires. Ceux qui en demeuraient exclus formèrent alors le mouvement chartiste, qui réclamait le suffrage universel (uniquement pour les hommes). Apparu à Spa Fields, un drapeau vert, blanc et rouge frappé des mots «Fraternité, Liberté, Humanité» fut parfois son emblème. Mais dans ce mouvement composite, ceux qui ne souhaitaient que réformer le système monarchique dominaient les républicains «purs». Les journaux chartistes en appelaient d'ailleurs souvent à l'arbitrage de la souveraine. En 1848, le printemps des peuples européens incita tout de même le gouvernement à prendre ses précautions. Il promulgua un «Acte de trahison et de félonie» qui punissait l'apologie du républicanisme par la prison à vie.

Reste que, comme le souligne l'historien britannique Antony Taylor, les critiques de ceux qui dénonçaient les turpitudes de la famille royale visaient rarement la Couronne elle-même. «Le républicanisme (ou l'antimonarchisme), note-t-il, a connu une montée en flèche en Grande-Bretagne entre 1871 et 1872, en grande partie en raison des préoccupations concernant les dépenses croissantes de la royauté, et en particulier le coût des paiements des listes civiles payés sur les fonds

L'INFLEXIBLE CHARLES DILKE
Opposant déterminé de la reine Victoria, ce député britannique (1843-1911), devenu secrétaire général du Foreign Office, critique le train de vie dispendieux de la Couronne.



publics pour subvenir aux besoins des enfants de la royauté lorsqu'ils atteignent l'âge adulte.» De quoi nourrir un ressentiment dans le monde ouvrier, relayé par les premiers syndicalistes et socialistes, en lutte contre les priviléges aristocratiques. Et les critiques s'aiguisèrent durant la décennie 1860 lorsque Victoria, en deuil de son époux Albert, se retira de la vie publique. En son absence, son fils, le prince Albert Edouard (futur Edouard VII), héritier du trône, devint une cible. Ses escapades avec des demi-mondaines comme son addiction au jeu furent dénoncées par la presse et les pamphlets.

Les détracteurs de la famille royale pointent du doigt ses origines allemandes

En 1871, le député Charles Dilke s'offusqua du «coût de la Couronne». On pointait aussi l'origine «étrangère» de la famille royale, soupçonnant son attachement à l'étranger (le prince Albert était allemand) de primer sur les intérêts nationaux. Cent soixante-huit clubs républicains virent alors le jour et plusieurs manifestations antimonarchistes dégénérèrent en de violents affrontements avec les loyalistes. Finalement, rappelle Antony Taylor, «cette période d'inquiétude a été surmontée lorsque la reine Victoria a repris ses fonctions, devenant plus visible et assumant le rôle de mécène pour de nombreuses œuvres caritatives et philanthropiques. Cela a créé une monarchie de service public, parfois appelée *welfare monarchy*, et c'est, en partie, la clé du rétablissement et du succès de la monarchie britannique.»

Atteint de la typhoïde, le prince de Galles finit par émouvoir l'opinion, tandis que Victoria revêtait les habits du patriotisme, invincible armure du pouvoir. Le titre d'impératrice des Indes en 1876 et ses jubilés d'or et de diamant de 1887 et 1897 renforçèrent l'adhésion générale. Le music-hall, les courses hippiques et les rencontres sportives devinrent des lieux d'expression d'une nouvelle ferveur royaliste. Le public y entonnait volontiers : «Nous sommes les soldats de la reine, mes garçons !» •••

1819

FRONDE À MANCHESTER

Le 16 août, la cavalerie charge 80 000 manifestants rassemblés pour réclamer le suffrage universel masculin. Le massacre dit de Peterloo est une étape douloureuse de la marche de l'Angleterre vers la démocratie.



The National Archives / Auriimages

1872

RÉUNION SECRÈTE D'ACTIVISTES

Cette gravure du XIX^e siècle représente une assemblée de républicains britanniques réunis au pub The Hole in the Wall («Le trou dans le mur»), au 2, Kirby Street, dans le centre de la capitale.



Universal History Archive / Universal Images / Getty Images

Rencontre avec l'historien britannique Antony Taylor

« MÊME À GAUCHE, LES ANTIMONARCHISTES SONT TOUJOURS RESTÉS MINORITAIRES »

GEO Histoire : Au cours des deux derniers siècles, la monarchie britannique s'est-elle à un moment sentie menacée ?

Antony Taylor : Une seule fois, lors des révoltes de 1848, lorsque les radicaux ont organisé des manifestations à Londres, et que les images des monarchies vacillantes en Europe ont persuadé Victoria et Albert de quitter la capitale pour se réfugier sur l'île de Wight. Mais les émeutes londoniennes se sont vite éteintes. La monarchie en Grande-Bretagne ne s'est jamais vraiment sentie en danger immédiat de chute, mais elle a parfois ressenti le besoin de se plier à la force du sentiment public – notamment en 1992, lorsque la résidence royale, le château de Windsor, a brûlé et que le public devait payer pour sa rénovation. Après tout, a-t-on estimé, pourquoi le public devrait-il régler le coût de ces réparations alors que la monarchie ne payait pas ses impôts ? La famille royale a donc fait machine arrière. Elle a investi son argent dans la restauration et a rendu ses finances et sa situation fiscale plus transparentes.

Le parti travailliste a toujours été réticent à remettre en cause la monarchie. Pourquoi ?

Le Labour est un parti très pragmatique, à l'origine une coalition d'organisations de la classe ouvrière (syndicats et sociétés coopératives). Il ne s'est jamais explicitement engagé sur une plateforme idéologiquement socialiste. Car il estimait que des idées comme le socialisme (ou le républicanisme) étaient «européennes» et ne seraient pas acceptées par les travailleurs britanniques. Keir Hardie, le fondateur du Labour, était républicain. Mais il déclarait : «Le seul isme que je veux, c'est le travaillisme.» Et en 1907,

lors de la conférence du parti travailliste, il s'est opposé à ce que le parti change de nom pour devenir le Socialist Party, affirmant que cela lui aliénerait la classe ouvrière qui restait globalement attachée à la royauté. Lorsque les travaillistes remportent les élections, ils adoptent une position patriotique «d'une seule nation» avec des programmes pragmatiques et graduels qui plaisent à toute la société et travaillent avec des institutions établies comme la fonction publique et la monarchie, comme le dicte la pratique constitutionnelle en usage. La droite du parti a toujours compté des promonarchistes, et des républicains comme Tony Benn ou Emrys Hughes y sont restés en marge.

L'apparition du groupe de pression Republic en 1983 marque-t-elle une rupture ?

C'est une organisation très diffuse, sans identité définie et difficile à cerner. Elle présente la Grande-Bretagne comme la première république européenne, instaurée sous Oliver Cromwell en 1649, déclarant que le pays possède une tradition républicaine cachée remontant à cette période et dont elle serait l'héritière. Mais Republic est incohérente et attire un large éventail d'adhérents qui ne partagent ni les mêmes perspectives ni les mêmes idées politiques, depuis des travaillistes de gauche socialistes ou ex-communistes, voire anarchistes, jusqu'à des libéraux Thatcheriens. C'est donc une organisation particulière, largement métropolitaine par nature, qui n'a ni structure de branches ni membres régionaux, ce qui fait qu'il est difficile de la considérer comme homogène, capable de pousser le républicanisme dans un courant politique dominant. ■

PROPOS REÇUEILLIS PAR B. G.



Antony Taylor
enseigne l'histoire anglaise moderne à l'université de Sheffield Hallam. Il a publié *Down with the Crown. British Anti-monarchism and Debates about Royalty since 1790* (éd. Reaktion Books, 1999).



Historica Graphica Collection / Heritage Images / Getty Images

1906

••• (*Soldiers of the Queen*, la marche composée en 1895 par Leslie Stuart pour célébrer l'ouverture du canal de Manchester). Au XX^e siècle, le républicanisme a ainsi disparu des programmes des grands partis politiques anglais. Certes, le Labour, créé en 1900, fut à l'origine républicain, à l'image de son fondateur, Keir Hardie. Mais le parti travailliste s'est ensuite efforcé d'apparaître comme modéré et respectueux de la Constitution, donc apte à gouverner. Il ne s'est prononcé qu'une fois sur l'avenir de la monarchie, en 1923, la motion républicaine étant alors rejetée par 3 690 000 voix contre 38 000 !

Travaillistes ou conservateurs, tous les premiers ministres ont prêté allégeance à la reine

George V s'employa à parfaire l'image d'une famille royale modèle. Et si son fils Edouard VIII, qui abdiqua en 1936, ne fut pas de la même étoffe, l'honneur des Windsor fut vite lavé par leur attitude exemplaire pendant la guerre, affrontant avec leurs sujets les bombes allemandes pendant le Blitz. Tous les Premiers ministres travaillistes, de Ramsay MacDonald dans les années 1920 à Tony Blair (de 1997 à 2007) firent d'ailleurs allégeance au monarque. Avec un grand sens politique et une faculté

LA RÉSIGNATION DE LA GAUCHE

Fondateur du parti travailliste, Keir Hardie a compris que la classe ouvrière n'était pas antimonarchiste. Le leader du Labour préfère se concentrer sur d'autres causes, comme ici le 19 mai lors d'une manifestation pour le droit de vote des femmes.

d'adaptation, Elisabeth II a permis au trône de traverser le siècle dans une relative quiétude. Même la décennie 1990 «horribilis», avec sa pluie de scandales, ne l'aura finalement que peu ébranlée. Certes, des journaux progressistes tels *The Guardian*, *The Observer* et *The Independent* ont réactivé l'idée d'une abolition de la monarchie, soutenue par de nombreuses personnalités, comme le cinéaste Danny Boyle. Et l'attitude à l'égard de la Couronne est moins révérencieuse qu'il y a un demi-siècle. Mais le républicanisme n'a guère progressé en Grande-Bretagne, et la mort d'Elisabeth II, comme le sacre de Charles III, n'y changeront sans doute pas grand chose. Pour beaucoup, le pays est déjà une «république voilée», le monarque n'ayant qu'un rôle de prestige. Débarrassée du pouvoir réel, la Couronne a contrebalancé son image de système de priviléges en multipliant dons et patronages aux hôpitaux et aux organisations caritatives. Et d'après toutes les récentes enquêtes d'opinion, environ les trois quarts des Britanniques se disent toujours favorables à cette monarchie qui a offert au pays une stabilité politique - exceptionnelle en Europe - depuis plus de trois siècles. ■

BALTHAZAR GIBIAT



LE RÈGNE DE CHARLES III SERAS ÉCOLOGIQUE ET RELIGIEUX

>>

Quel avenir pour la famille royale britannique après la disparition d'Elisabeth II ? Le nouveau souverain doit composer avec des enjeux politiques et environnementaux énormes, estime notre historien. Et faire preuve d'esprit d'innovation.

PROPOS RECUEILLIS PAR DAVID PEYRAT (AVEC BORIS THIOLAY)
PHOTO CONSTANT FORMÉ-BÈCHERAT/HANS LUCAS



PHILIPPE CHASSAIGNE

Professeur d'histoire contemporaine à l'université de Bordeaux-Montaigne, spécialiste du Royaume-Uni du XIX^e siècle à nos jours, il a publié une exhaustive *Histoire de l'Angleterre* chez Flammarion, en 2015. Une nouvelle édition de l'ouvrage, avec une mise à jour sur les événements du Brexit, a été publiée en 2021.

GEO Histoire : En quoi la Couronne britannique se distingue-t-elle des autres monarchies européennes ?

Philippe Chassaigne : Elle est la plus ancienne des sept monarchies toujours en place sur le Vieux Continent. Ce qui induit le poids d'une tradition forte. Par exemple, le discours annuel du souverain à Westminster, pour la session d'ouverture du Parlement, remonte au XVII^e siècle. Lorsque Elisabeth II arrivait dans son carrosse d'apparat, les caves de Westminster étaient fouillées par la Garde royale. Une inspection qui date de 1605 lorsqu'un groupe de catholiques s'y était caché pour tenter d'assassiner le roi Jacques I^{er} (1566-1625). La royauté britannique est écrasée par le poids de son histoire, ce qui est moins le cas aux Pays-Bas, en Belgique ou au Danemark. En Angleterre, on qualifie ces pays de *bicycle monarchy*, monarchie à vélo, un terme péjoratif suggérant des familles royales au cérémonial plus «modeste». En outre, les Windsor, sur le trône depuis 1917, incarnent l'époque où le royaume était la première puissance mondiale et le plus grand empire colonial. Ce double héritage pèse lourd sur les épaules du souverain.

Quelles sont les prérogatives du nouveau roi ?

En théorie, il a tous les pouvoirs : politique, civil, judiciaire et religieux. Il peut, par exemple, dissoudre le Parlement et renvoyer le Premier ministre. En pratique, il ne les exerce pas. Le pouvoir exécutif reste aux mains du Premier ministre. Charles III tient un rôle honorifique. Il se doit d'«incarner» la nation, en particulier dans les moments difficiles, comme sa mère l'avait fait en avril 2020 en s'exprimant sur la crise sanitaire de la Covid-19. La longévité du règne d'Elisabeth II avait fait d'elle un élément ras-

surant dans une société évoluant vite. Elle était devenue un point de repère pour le peuple britannique et le monde anglophone.

Diriez-vous que la monarchie a plus d'affinités avec les conservateurs ou les travaillistes ?

Difficile de se prononcer. Le souverain britannique est tenu, en principe, à une stricte neutralité politique. Elisabeth II a toujours respecté cette règle. Elle avait été élevée dans le principe du *stiff upper lip*, garder «la lèvre supérieure rigide» afin de ne pas afficher ses émotions. On sait qu'elle éprouvait de l'affection pour Winston Churchill, un conservateur, mais aussi de l'amitié pour le travailliste Harold Wilson, Premier ministre de 1964 à 1970. A l'inverse, elle ne supportait pas la très conservatrice Margaret Thatcher, à la tête du pays de 1979 à 1990, dont la politique économique libérale divisait la nation. Elisabeth II ne s'était jamais prononcée sur des sujets sensibles intérieurs. Y compris sur le Brexit – qui risquait de lui mettre à dos la moitié de la population.

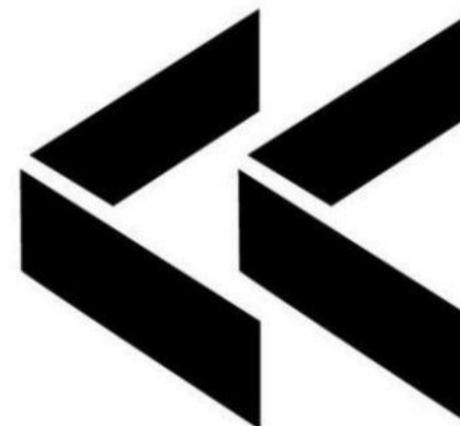
Dans votre ouvrage, vous insistez sur son rôle de chef du Commonwealth qu'elle prenait «à bras-le-corps». Pourquoi ?

Parce que cette organisation est un héritage de son père, George VI. Lorsque l'Inde devint indépendante en 1947, la perle coloniale de l'Empire n'a pas souhaité rompre les liens avec Londres : d'où cette idée du roi de créer une «communauté des nations», le Commonwealth, associant le Royaume-Uni et ses colonies. Le souverain

britannique en devint le «chef», titre qui n'entraînait aucune autorité politique sur les Etats. Le Commonwealth était – et reste – un lieu de coopération sous la présidence morale du souverain. Décédé en 1952, George VI n'a pas eu le temps d'y imprimer sa marque, contrairement à Elisabeth II qui l'a présidé pendant soixante-dix ans. C'est une fonction à laquelle elle prêtait beaucoup d'attention car elle lui offrait davantage de liberté. Elle a rencontré une centaine de chefs d'Etat, ce qui a fait d'elle une figure incontournable sur la scène internationale.

Etais-elle parvenue à apaiser des crises politiques ?

En tant que chef du Commonwealth, elle a joué un rôle essentiel sur la fin de l'apartheid. Lorsqu'elle s'était rendue en Afrique du Sud, en 1947, avec son père, elle avait été horrifiée par la ségrégation raciale mise en place dans ce dominion britannique. A partir de 1979, les sommets du Commonwealth ont commencé à aborder la question de la fin de ce régime. Elle avait, par son influence, convaincu bon nombre de chefs d'Etat de lancer des sanctions économiques contre le gouvernement sud-africain. Par cette position, elle soutenait la libération de Nelson Mandela que la Première ministre Margaret Thatcher désignait, elle, comme un terroriste ! Après l'abolition de l'apartheid en 1991, elle avait pu rencontrer Nelson Mandela à l'occasion d'un sommet du Commonwealth. Ils étaient, par la suite, devenus très amis.



LE NOUVEAU MONARQUE DEVRA, EN PRIORITÉ,



Que pense le peuple britannique de son nouveau roi ?

L'accueil que les Londoniens ont réservé à Charles III lorsqu'il est arrivé au palais de Buckingham a été plus chaleureux qu'on aurait pu le penser. Le monarque a manifesté un désir d'aller au contact de ses nouveaux sujets, sans le caractère un peu formel qui présidait aux bains de foule de sa mère. Il a longtemps été plus respecté que véritablement aimé. Il faudra voir ce que l'avenir réserve. D'ailleurs, on sent plus de ferveur pour son fils aîné, le prince William, et son épouse Kate Middleton. De nombreuses personnes s'identifient bien davantage à ce jeune couple, parent de trois enfants.

Les Windsor sont-ils compatibles avec le monde de demain ?

Le secret de la longévité de cette famille réside dans sa capacité à vivre avec son époque. La monarchie d'aujourd'hui ne réfléchit plus comme au début du XX^e siècle. Les règles de succession, par exemple, ont changé depuis 2013. L'ordre des naissances est désor mais la seule règle en vigueur : on ne privilie plus les hommes sur les femmes. La communication de la famille a su évoluer après le harcèlement médiatique dont elle a souffert dans les années 1970 à 1990. Aujourd'hui, la Couronne a repris le contrôle de son image en se mettant au dia- pason des mœurs actuelles. Elle utilise aussi Internet et les réseaux sociaux pour s'adresser aux jeunes générations. C'est ainsi que le décès de la reine a d'abord été annoncé sur Twitter avant de faire l'objet d'une communication plus formelle. Cette constante adaptation est un exemple unique parmi les familles royales européennes. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR DAVID PEYRAT
(AVEC BORIS THIOLAY)

La Barbade, Etat du Commonwealth, s'est affranchie de la Couronne fin 2021. L'organisation va-t-elle survivre à Elisabeth II ?

Elle pourrait imploser. Le débat sur le maintien du lien avec la Couronne est récurrent au sein des quinze royaumes du Commonwealth. L'île caribéenne de la Barbade a décidé de rompre ce fil dynastique pour devenir une république. Au Canada, en Australie et en Nouvelle-Zélande, où la reine jouissait d'une très grande popularité, la question pourrait se poser à l'occasion de ce changement de règne. Ce sera l'un des plus grands défis à relever pour Charles III : consolider le ciment du Commonwealth.

Comment envisagez-vous le déroulement de son règne ?

Aujourd'hui âgé de presque 74 ans, il a remplacé Guillaume IV (1765-1837), roi à 65 ans, comme plus vieux monarque à monter sur le trône. Son règne sera sans

Le 22 janvier 2020, lors du Forum économique mondial de Davos, en Suisse, le futur Charles III avait rencontré pour la première fois la jeune activiste écologiste Greta Thunberg. Les questions environnementales sont chères au nouveau souverain.

doute une transition, mais il souhaitera moderniser la monarchie dans deux domaines : l'écologie et la religion. Charles est très engagé sur les questions environnementales depuis les années 1970. A l'époque, il avait manifesté son mécontentement devant les constructions modernes à Londres qu'il avait comparé à des «furoncles» (voir notre article p. 118). Il a aussi transformé son domaine de Highgrove, dans le Gloucestershire, en ferme bio, dont la vente des produits génère 44 millions d'euros par an. Enfin, il a annoncé que plutôt que de conserver le titre de gouverneur suprême de l'Eglise anglicane, statut conféré au souverain, il voudrait être le «défenseur des fois», c'est-à-dire ouvrir son règne à une dimension multiconfessionnelle. Il faut dire que l'Eglise d'Angleterre connaît, depuis les années 1960, une perte de vitesse considérable : elle ne représente plus que 12 % de la population.

MAINTENIR L'UNITÉ DU COMMONWEALTH ➤

GEO HISTOIRE

Revivez les grands événements de l'Histoire

Des clichés forts de l'époque



Des documents d'archives exclusifs



Près de
35%

de réduction en
vous abonnant
en ligne

Des chronologies détaillées



6 NUMÉROS/AN

AVANTAGES

QUELS SONT LES AVANTAGES DE S'ABONNER EN LIGNE ?

En vous abonnant sur Prismashop.fr, vous bénéficiez de :



15%
de réduction
supplémentaire



Version numérique
+
Archives numériques
offertes



Paiement
immédiat et
sécurisé



Votre magazine
plus rapidement
chez vous



Arrêt à tout
moment avec l'offre
sans engagement !

Photos
d'époque,
récits inédits,
interviews
d'historiens
exclusives...

Un véritable retour dans le temps nourri d'illustrations historiques et de photos spectaculaires, fortes et significatives !



Emportez votre
magazine **partout** !
La version numérique est **offerte**
en vous abonnant en ligne.

BON D'ABONNEMENT RÉSERVÉ AUX LECTEURS DE

GEOHISTOIRE

① Je choisis mon offre :

OFFRE SANS ENGAGEMENT
6 numéros par an
6,90€ tous les 2 mois⁽¹⁾
au lieu de 8,37€/mois

17%
de réduction*

OFFRE ANNUELLE
6 numéros par an
39,90€ par an⁽²⁾ au lieu de 50²⁰/an
Mon abonnement annuel sera renouvelé à date anniversaire sauf résiliation de votre part.

20%
de réduction*

② Je choisis mon mode de souscription :

► @ EN LIGNE SUR PRISMASHOP

-15% supplémentaires !



① Je me rends sur www.prismashop.fr

② Je clique sur Clé Prismashop

- * en haut à droite de la page sur ordinateur
- * en bas du menu sur mobile

③ Je saisie ma clé Prismashop ci-dessous :

HGHDNN15

Voir l'offre

►✉ PAR COURRIER

① Je coche l'offre choisie

② Je renseigne mes coordonnées ** M^{me} M.

Nom ** :

Prénom ** :

Adresse ** :

CP ** :

Ville ** :

③ À renvoyer sous enveloppe affranchie à :
GEOHISTOIRE - Service Abonnement - 62066 ARRAS CEDEX 9
Pour l'offre sans engagement : une facture vous sera envoyée
pour payer votre abonnement.
Pour l'offre annuelle : je joins mon chèque à l'ordre de GEOHISTOIRE

►📞 PAR TÉLÉPHONE

0 826 963 964

Service 0,20 € / min
+ prix appel

*Par rapport au prix kiosque + frais de livraison. **Informations obligatoires, à défaut votre abonnement ne pourra être mis en place. (1) Offre sans engagement. Je peut résilier cet abonnement à durée indéterminée à tout moment par appel ou par courrier au service clients (voir CGV du site prismashop.fr), les prélèvements seront aussitôt arrêtés. (2)Abonnement annuel automatiquement reconduit à date anniversaire. Le Client a la possibilité de ne pas reconduire l'abonnement à chaque échéance contractuelle anniversaire. Pour ce faire, le Groupe PRISMA MEDIA informera le Client par écrit dans un délai de 3 à 1 mois avant chaque échéance contractuelle, de la faculté de résilier son abonnement à la date indiquée, avec un préavis déterminé par le Groupe PRISMA MEDIA avant la date de renouvellement tacite de l'abonnement. A défaut, l'abonnement à durée déterminée sera renouvelé tacitement pour une durée identique à celle de l'abonnement souscrit. Le prix des abonnements est susceptible d'augmenter à date anniversaire. Vous en serez bien sûr informé préalablement par écrit et aurez la possibilité de résilier cet abonnement à tout moment. Délai de livraison du 1er numéro, 8 semaines environ après enregistrement du règlement dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique par PRISMA MEDIA à des fins de gestion des abonnements, fidélisation, études statistiques et prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous pouvez consulter les mentions légales concernant vos droits sur les CGV de prismashop.fr ou par email à dpo@prismamedia.com Offre réservée aux nouveaux abonnés de France métropolitaine. Photos non contractuelles. Les archives numériques sont accessibles durant la totalité de votre abonnement.



GEOHISTOIRE

H O R S - S É R I E

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex.
Standard : 01 73 05 45 45.

RÉDACTEUR EN CHEF : Éric Meyer.

SECRÉTARIAT : Dounia Hadri.

RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE : Catherine Segal.

DIRECTRICE ARTISTIQUE : Delphine Denis.

CHEF DE SERVICE PHOTO : Valerio Vincenzo.

CHEFS DE SERVICE : Frédéric Granier, David Peyrat.

PREMIER SECRÉTAIRE DE RÉDACTION : Nicolas Bizien.

SERVICE MAQUETTE : Thibaut Deschamps, Béatrice Gaulier,
Christelle Martin, chefs de studio ; Patricia Lavaquerie, première maquettiste.

CHEFS DE RUBRIQUE PHOTO : Jackie Péraud, Julie Verdoux.

CARTOGRAPHE-GÉOGRAPHE : Emmanuel Vire.

GEO.FR ET RÉSEAUX SOCIAUX :

Claire Frayssinet, responsable éditoriale ; Thibault Cealic, responsable vidéo ;
Camille Moreau, chef de rubrique ; Émeline Férand et Chloé Gurdjian, rédactrices ;
Élodie Montréer, cadreuse-monteuse ; Marianne Cousseran, social media manager ; Claire Brossillon, community manager.

ONT CONTRIBUÉ À LA RÉALISATION DE L'ÉDITION ORIGINALE DE CE NUMÉRO ET/OU À SA RÉÉDITION :

Jean-Luc Coatalem (réacteur en chef adjoint) ; Claire Brault (chef de service photo) ; François Chauvin (premier secrétaire de rédaction) ; Alice Checcaglini ; Françoise Coulbois ; Fabienne Rigal ; Boris Thiolay ; Hugues Piolet.

FABRICATION : Stéphane Roussiès, Jeanne Mercadante, Mélanie Moitié.

Magazine édité par



13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex.
Editeur : Prisma Media, société par actions simplifiée au capital de 3 000 000 euros,
d'une durée de 99 ans, ayant pour présidente Claire Léost. Son associé unique est : la Société d'Investissements et de Gestion 123 - SIG 123 SAS.

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION : Claire Léost.

DIRECTRICE EXÉCUTIVE : Pascale Socquet.

DIRECTRICE MARKETING ET BUSINESS DÉVELOPPEMENT : Dorothée Fluckiger.

GLOBAL MARKETING MANAGER : Hélène Coin. **BRAND MANAGER :** Noémie Robyns.

DIRECTRICE DES ÉVÉNEMENTS ET LICENCES : Julie Le Floch-Dordain.

(Pour joindre directement votre correspondant,
composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom.)

DIRECTEUR EXÉCUTIF PRISMA MEDIA SOLUTIONS : Philipp Schmidt (5188).

DIRECTEURS EXÉCUTIFS ADJOINTS PMS : David Folgueira (5055), Virginie Lubot (6448).

DIRECTRICE DÉLÉGUÉE : Maria Isabelle de Saint Bauzel (4676).

LEAD MARQUE : Diane Mazau.

INDUSTRY DIRECTOR AUTOMOBILER : Dominique Bellanger (4528).

DIRECTRICE DÉLÉGUÉE CREATIVE ROOM : Viviane Rouvier (5110).

DIRECTEUR DÉLÉGUÉ DATA ROOM : Jérôme de Lempdes (4679).

DIRECTEUR DÉLÉGUÉ INSIGHT ROOM : Charles Jouvin (5328).

DIRECTRICE DES ÉTUDES ÉDITORIALES : Isabelle Demaily Engelsen (5338).

DIRECTEUR MARKETING CLIENT : Laurent Grolée (6025).

DIRECTRICE DE LA FABRICATION ET DE LA VENTE AU NUMÉRO : Sylvaine Cortada (5465).

DIRECTION DES VENTES : Bruno Recurt (5676). Secrétariat (5674).

Impression : MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne.
Provenance du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %. Eutrophisation : Ptot 0,003 kg/t de papier.

© Prisma Média 2022. Dépôt légal : septembre 2022. Création : janvier 2012.

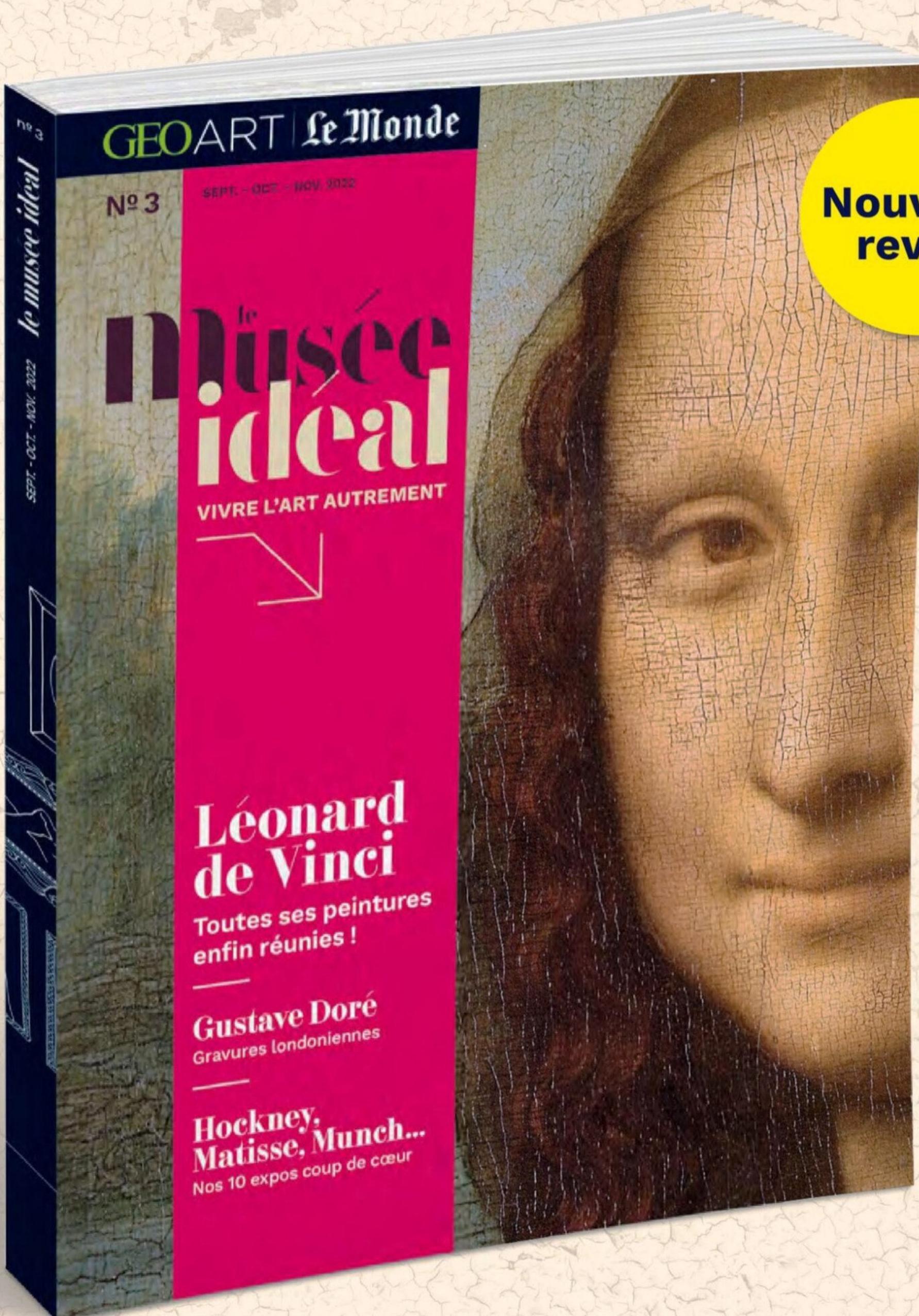
ISSN : 1956-7855.

Numéro de Commission paritaire : 0427 K 89010.



ARPP
Notre publication
adhère à et s'engage
à suivre ses recommandations en faveur
d'une publicité loyale et respectueuse du
public. Contact : contact@bvp.org ou
ARPP, 11, rue Saint-Florentin, 75008 Paris.

Vivre l'art autrement



Tous les 2 mois chez votre marchand de presse et en librairie

ABONNEZ-VOUS ! Profitez de -15% sur prismashop.fr avec le code **MUIDNN3A** à saisir dans **Clé Prismashop**

PLANTU, HERGÉ UN DIALOGUE IMAGINAIRE



LE
HORS-SÉRIE
DE LA REVUE
À SUCCÈS !



★ UN OUVRAge INÉDIT
sur l'influence qu'a eue Hergé sur Plantu alors qu'ils ne se sont jamais rencontrés, invitait à redécouvrir leurs univers foisonnants.

La revue trimestrielle et le hors-série en vente chez votre marchand de presse,
en librairie et sur prismashop ★ Cliquez sur Clé Prismashop et saisissez le code **TINTINHS**